



**Un chrétien africain
Entre deux mondes**

par Lamar Williamson

Ce livre a été écrit pour tous les chrétiens fidèles
qui vivent entre deux mondes

Il est dédié à
Mapumba, Mianda, Mukendi, Bokanda et Kupain en mémoire de
leurs parents Ishaku Jean wa Shadi et Tshiela Naomi wa Mukendi.

Table des matières

<i>Avant-propos</i>	1
<i>Préface</i>	3
1 Incident à Lusambo	5
2 Les deux mondes d'Ishaku	12
3 Passage à l'âge adulte	23
4 Le Séminaire	34
5 Indépendance	49
6 Crise	60
7 Fidèle jusqu'à la mort	76
8 Témoin	89
<i>Annexe</i>	93
<i>Notes</i>	102

Avant-propos

Une fois que j'ai commencé à lire Ishaku, j'ai eu du mal à le laisser de côté. C'est peut-être dû à mon intérêt personnel pour le Zaïre et à mes responsabilités au sein de l'Unité de mission mondiale de l'Église presbytérienne (États-Unis). Cependant, je crois qu'il y a quelque chose de plus dans cette fenêtre remarquable sur une partie de l'histoire de l'Église en Afrique.

Ishaku est l'histoire d'un homme qui a vécu à la frontière entre un ordre ancien et un ordre nouveau. Il raconte la transition douloureuse de l'ère coloniale à l'ère moderne d'un Zaïre indépendant, d'une église contrôlée par des missionnaires à l'église indépendante et interdépendante que nous connaissons aujourd'hui sous le nom d'Église du Christ au Zaïre. Le point de vue privilégié pour observer cette transition est la vie et le ministère d'un seul chrétien africain, Ishaku Jean.

Je me souviens très bien de ma première visite en Afrique en 1981. J'ai été surpris d'apprendre à mon arrivée que je me trouvais dans le pays que le monde considérerait comme le centre du christianisme d'ici l'an 2000. Au fil des dix dernières années, j'ai appris à mieux connaître l'Afrique et je suis arrivé à la conclusion que cette affirmation était peut-être fondée. L'Église chrétienne connaît une croissance plus rapide en Afrique que partout ailleurs dans le monde.

L'histoire de cette église a été largement racontée en rapport avec la contribution des missionnaires, mais trop peu a été dit sur le rôle fondamental des chrétiens africains eux-mêmes. Ishaku Jean était à bien des égards une « personne-pont », étant à la fois africain et ayant grandi dans une famille de missionnaires. Cette histoire montre comment le meilleur de ces deux traditions s'est réuni pour faire avancer l'évangile au milieu de grandes souffrances. Ishaku Jean connaissait bien l'enseignement biblique selon lequel en perdant sa vie pour les autres, on trouve la vie abondante promise en Jésus-Christ. Il illustre le fait que la vitalité de l'église en Afrique aujourd'hui est enracinée dans le caractère et la fidélité des chrétiens africains.

L'auteur, Lamar Williamson, a été profondément ému par la vie et le témoignage d'Ishaku Jean et d'autres comme lui. Ce récit personnel permet d'expliquer pourquoi ceux qui ont été témoins de la vitalité de l'Église en Afrique trouvent que c'est une expérience formatrice dans leur vie.

J'espère que tous ceux qui liront cette histoire se sentiront touchés par un peu du pouvoir transformateur de l'Évangile qui était si évident dans la vie d'Ishaku Jean et de ses contemporains.

Clifton Kirkpatrick, Directeur
de l'unité du ministère de la mission mondiale de l'Église presbytérienne (États-Unis)



Carte du Zaïre

Préface

C'est l'histoire d'un patriote chrétien mort lors d'une rébellion au Zaïre (l'ancien Congo belge) en 1964.

De nombreux Européens et Américains périrent durant ces mois troublés, dont trente ou quarante missionnaires protestants. L'histoire de ces derniers inspira plus d'une douzaine d'ouvrages.

Beaucoup d'autres chrétiens zaïrois ont péri dans cette tragédie nationale. Ils doivent se compter par milliers, et non par dizaines. Parmi eux, un nombre incalculable est mort dans l'accomplissement de leur devoir chrétien. Bien qu'ils aient été mentionnés dans de nombreux récits de cette période, je ne connais pas un seul livre en anglais consacré à l'histoire de l'un d'eux. Il en résulte une impression déformée dans la mémoire collective des chrétiens américains concernant le témoignage chrétien au Zaïre, alors appelé République démocratique du Congo. L'histoire qui suit est une modeste contribution à la correction de cette image.

Ce récit, qui intéressera les historiens de l'Église et les misologues en général, pourra être particulièrement utile aux générations futures de l'Église du Christ au Zaïre en tant que document sur la riche histoire de ses années de formation. Il est particulièrement pertinent pour les chrétiens dont les racines se trouvent dans le travail des Frères chrétiens (« Frères de Plymouth ») et des missions presbytériennes dans la région du Kasai au Zaïre, mais il est pertinent pour tous les chrétiens pour au moins deux raisons.

Premièrement, la vie et la mort de ce chrétien africain incarnent le conflit des cultures qui caractérise toute époque de changement social rapide. Ishaku est un microcosme de la confrontation entre la tradition africaine, la mission évangélique et la révolution politique. Dans un monde de plus en plus pluraliste où les changements rapides sont omniprésents, aucun chrétien ne peut rester indifférent aux tensions qui accompagnent les rencontres interculturelles et les systèmes de valeurs concurrents.

Deuxièmement, Ishaku incarne certaines qualités qui transcendent les circonstances historiques et la relativité culturelle. Il est un exemple convaincant de ce que peut coûter le discipulat chrétien et de la fécondité qu'il peut apporter à tout moment et en tout lieu.

La préparation de l'histoire d'Ishaku en vue de sa publication, après plusieurs tentatives antérieures, est motivée par la célébration du

centenaire de la Communauté presbytérienne au Zaïre en 1991. Elle est plus profondément motivée par une lettre du troisième enfant et deuxième fils d'Ishaku, Mukendi, qui avait appris la visite au Zaïre en 1986 d'un ancien missionnaire qui avait connu et aimé son père. Ayant appris mon identité et mon adresse, il m'a écrit en août 1989 :

J'ai passé près de six ans après la mort de notre mère en 1975 à ne plus croire du tout à l'histoire de mon père. J'avais l'impression qu'on lui attribuait certaines vertus qui n'étaient pas du tout les siennes, et que tout ce qu'on disait de lui relevait simplement du domaine du mythe ou de la vague légende associée à son nom... Mes deux sœurs et moi [qui partageons depuis six ans mon petit atelier à Kinshasa] avons régulièrement prié pour que le Seigneur nous révèle la vérité. Nous voulions en savoir davantage sur qui nous sommes...

Ce texte est dédié aux enfants d'Ishaku et à la mémoire de son épouse. Il témoigne du profond respect que ce fils de l'Afrique suscitait chez son professeur, collègue et ami occidental.

Peut-être que cela peut devenir pour d'autres aussi un rappel de qui nous sommes et à qui nous appartenons réellement.

Incident à Lusambo

J'ai connu un homme en Afrique.

Il s'appelait Ishaku Jean (forme française de John, prononcée [comme le s de plaisir] suivi de on sans le n). Il venait de Lusambo, un port fluvial tranquille sur le Sankuru et ancienne capitale de la province du Kasai à l'époque coloniale du Congo belge, aujourd'hui la République du Zaïre.

J'ai rencontré Ishaku pour la première fois en septembre 1957. Il était l'un des quatre étudiants de la classe de première année de l'École théologique gérée par la Mission presbytérienne américaine du Congo à Kakinda, une station missionnaire située à seulement cinq kilomètres de la frontière du Shaba, près de la voie ferrée reliant Lubumbashi (Élisabethville) à Ilebo (Port Franqui) dans le Kasai. Je suis arrivé pour enseigner dans cette école l'année où Ishaku y est entré. L'enseignement était en français, l'inscription était limitée aux diplômés de l'École normale et, à l'époque, c'était le niveau de formation le plus élevé offert aux ministres protestants au Congo.

Lorsque Ishaku et moi nous sommes rencontrés, nous avons tous deux senti que notre travail commun était important, car nous approchions de la fin de l'ère coloniale en Afrique. Aucun de nous ne se doutait que cette fin arriverait si tôt au Congo.

Le 30 juin 1960, jour de l'indépendance, Ishaku et sa famille se trouvaient à Kaniama, une ville située à une trentaine ou une quarantaine de kilomètres au sud-est de Kakinda, dans le Shaba. Il y avait passé six mois de stage comme pasteur adjoint sous la supervision d'un professeur missionnaire de l'École de théologie. En ces jours d'excitation, d'espoirs irrationnels et de rêves impossibles, Ishaku s'est révélé être une influence stabilisatrice. Fermement engagé dans l'indépendance, il avait une rare perspicacité des responsabilités qu'elle entraînerait. Il accomplissait son travail pastoral avec minutie et efficacité, avec une sorte de calme imperturbable qui contrastait fortement avec son environnement.

En juillet, Ishaku et moi avons fait nos bagages et déménagé selon un calendrier convenu : lui avec sa famille pour terminer son cours de théologie à Bolenge, près de Mbandaka (Coquilhatville), sur le fleuve Zaïre (Congo), et moi avec ma famille pour retourner aux États-Unis pour

notre première affectation. Nous avons tous raté les trains que nous avions prévu de prendre parce que début juillet, l'Armée nationale, non payée par le nouveau gouvernement, s'était révoltée. Dans le chaos qui a suivi, les trains ont commencé à circuler de manière irrégulière ou pas du tout. Les Blancs ont fui, paniqués, une guerre ethnique latente a éclaté au Kasai, et le Shaba et le Kasai oriental ont fait sécession de la nation naissante.

Malgré tout cela, Ishaku et une partie de sa famille ont réussi à atteindre Bolenge, où il a obtenu son diplôme de l'École de théologie en juin 1961. J'ai entendu dire qu'il avait refusé des offres d'emplois lucratifs du gouvernement et un poste prestigieux dans l'Église presbytérienne afin de retourner dans sa propre église, les Frères, à Lusambo.

Lorsque je revins au Zaïre avec ma famille à l'automne 1962 pour enseigner à l'École théologique unie près de Kananga (Luluabourg), Ishaku était plongé dans son travail avec les écoles et les églises de la région de Lusambo. Il écrivait de temps en temps et parfois, lorsqu'il était à Kananga pour les affaires de l'école, il parcourait à bicyclette les cinq kilomètres qui le séparaient de Ndesha pour rendre visite à ses amis, étudiants et professeurs, de l'École théologique. Son visage chaleureux et ouvert, ses rapports profondément préoccupés par son travail et son amitié sincère faisaient de ces visites un plaisir particulier pour nous tous.

En 1964, la désillusion à l'égard de l'indépendance était profonde. Les sécessions du Shaba et du Kasai oriental avaient été réprimées par l'intervention des Nations Unies, mais la population était appauvrie et mécontente du gouvernement faible et instable de Cyril Adoula à Kinshasa (Léopoldville). Dans ces circonstances, le mouvement révolutionnaire d'un homme nommé Mulele a pris de l'importance au niveau national. À partir de décembre 1963, des violences ont éclaté dans la région natale de Mulele, le Bandundu (Kwilu). Cette tentative de renverser le gouvernement du Premier ministre Adoula a rapidement trouvé un fort soutien parmi les dirigeants politiques mécontents ailleurs dans le pays. Bien que les partisans de Mulele se limitaient en grande partie à deux tribus du Bandundu, les révolutionnaires de tout le pays étaient appelés les Mulélistes ou, à partir de juin 1964, les « Simbas ». Ce dernier terme appartient proprement aux partisans de l'Armée populaire de libération, soutenus par le bloc de l'Est et la Chine en particulier, qui utilisaient le mot swahili pour lion, simba, comme mot de passe.

En mai, les forces rebelles remportèrent des victoires éclatantes sur l'Armée nationale dans les régions orientales du Kivu et du nord du Shaba. Comme des étincelles dispersées, les forces révolutionnaires éclatèrent au Maniema, dans le Haut-Zaïre, dans tout le nord et l'est du pays ainsi que dans la région du Bandundu (province du Kwilu) au centre-ouest du pays. À la fin du mois de juin, elles contrôlaient plus de la moitié de la superficie du pays et plusieurs capitales régionales. Le gouvernement Adoula démissionna le jour de l'indépendance, le 30 juin 1964. Le président Kasavubu demanda à Moïse Tshombe, le chef exilé de la sécession du Shaba, de rallier ses gendarmes et ses mercenaires du Katanga pour sauver la nation.

Tandis que Tshombe organisait son gouvernement et rassemblait ses ressources militaires, la force des rebelles continuait de croître. À la fin du mois de juillet, les Simbas progressaient vers l'ouest et le sud à partir de Kindu, dans le Maniema, en direction de Kananga, dans le Kasai, dans l'espoir de couper la ligne de chemin de fer, de s'emparer des puissantes installations militaires qui s'y trouvaient et de faire la jonction avec les Mulélistes dans la région de Bandundu. Lusambo, à quelque deux cents kilomètres au nord-est de Kananga, était une étape importante de cette avancée. Elle tomba aux mains des rebelles au début du mois d'août 1964, lorsque l'armée nationale se retira sans tirer un seul coup de feu.

Les Simbas prirent le contrôle de la ville de Lusambo et la pillèrent, puis, quelques jours plus tard, traversèrent le Sankuru et avancèrent vers Dimbelenge et Kananga. Le 21 août, dans un virage de la route à cinquante-deux kilomètres au sud de Lusambo, près d'un lieu-dit Musungu Mwana², ils se heurtèrent de plein fouet à une colonne de troupes katangaises de Tshombe, désormais intégrées à l'armée nationale. La rencontre fut une surprise totale pour les deux forces, qui ouvrirent le feu l'une sur l'autre. Les troupes de l'armée tinrent bon, mais lorsque les Simbas découvrirent qu'elles n'étaient pas à l'abri des balles, comme elles et l'armée nationale le croyaient, elles prirent la fuite, paniquées. Lorsque les troupes arrivèrent en force le 1er septembre, les Simbas, comme l'armée nationale avant eux, avaient abandonné Lusambo sans combattre.

Durant ces jours incertains d'août, la Mission presbytérienne américaine du Congo était en session annuelle à Kananga. Nous étions conscients du danger imminent qui nous menaçait et nos femmes et nos enfants avaient préparé leurs valises pour être évacués si les Simbas continuaient à avancer au-delà de Dimbelenge. Nous savions également que des

collègues missionnaires de la Mission Westcott étaient toujours à Lusambo et, aux dernières nouvelles, Ishaku Jean et sa famille étaient toujours avec eux. Nous avons dépêché les pilotes Don Watt et Garland Goodrum pour effectuer des vols de reconnaissance quotidiens au-dessus de Lusambo, d'abord pour essayer de faire sortir les missionnaires puis, une fois les Simbas arrivés, simplement pour garder un œil sur les rebelles et pour surveiller tout signal que nous pourrions recevoir des missionnaires.

La rencontre de Musungu Mwana marqua le point culminant de l'avancée des Simba dans notre direction. Leur retraite nous permit d'annuler les plans d'évacuation des femmes et des enfants et de nous remettre au travail habituel de la nouvelle année scolaire. Cela ne nous a pas encore apaisés au sujet de nos amis de Lusambo, et un groupe de secours fut formé pour aller les chercher dès que l'armée pourrait les libérer. Ce groupe comprenait un médecin grec de l'Organisation mondiale de la santé, un homme d'affaires belge qui dirigeait la section locale de la Croix-Rouge et M. James Wilson de la Mission Westcott qui connaissait bien la station de Dibatai à Lusambo.

Le 2 septembre, ce groupe atteignit Lusambo. Escortés par une patrouille de l'Armée nationale qui tirait une pluie de balles sur les magasins et les maisons le long de la route qui les séparait de la ville, ils poursuivirent leur route jusqu'à Dibatai, à l'extrémité est de la ville. Là, retranchés dans deux résidences de missionnaires, ils trouvèrent M. et Mme Norman Downs, Mlle Jean Flett et la femme d'Ishaku, Tshiela, avec leurs cinq enfants. Ils y trouvèrent également la tombe récente d'Ishaku. Il avait été abattu par les rebelles le dimanche après-midi 16 août 1964. Âge : 34 ans.

Le convoi de réfugiés arriva à Kananga le lendemain et la nouvelle de la mort d'Ishaku se répandit partout. À l'École de théologie, ceux d'entre nous qui l'avaient connu étaient envahis par des sentiments contradictoires de tristesse, de colère, de fierté, de frustration et de perte. Nous parlions de lui aux nouveaux étudiants et à d'autres qui ne le connaissaient pas. Nous devions trouver un moyen de nous réunir, d'exprimer nos sentiments et de les présenter à Dieu. Le premier dimanche après-midi de la nouvelle année scolaire, le 13 septembre 1964, nous avons organisé une cérémonie commémorative dans la chapelle de l'École de théologie. Norman Downs avait présidé à l'enterrement d'Ishaku le matin du 17 août et il participa avec deux autres amis d'Ishaku à la cérémonie de commémoration, de prière et de louange le 13 septembre.

L'incident de Lusambo semble clos.

Pour moi, cependant, ce n'est toujours pas fermé.

Qu'est-ce qui a poussé Ishaku à rester à Lusambo ? A-t-il simplement tardé à s'enfuir ? Pourquoi est-il mort ? Sa mort était-elle un accident tragique ou était-il un martyr ? Les rebelles étaient-ils antichrétiens ? Ishaku était-il un oncle Tom pathétique dans un système colonial en voie de disparition ? Était-il un héros de la foi ? Pourquoi ne puis-je pas l'oublier ? Son souvenir me touche-t-il parce qu'il était si différent, ou parce qu'il y avait quelque chose d'archétypique dans sa façon de vivre et de mourir ?

Ces questions m'ont hanté pendant des années. En septembre 1964, j'ai essayé d'obtenir des réponses de la part de ceux qui avaient partagé l'épreuve d'Ishaku. J'ai encouragé l'un des camarades d'Ishaku, le pasteur Kabeya Paul, à écrire une biographie. Ma femme et moi avons entretenu une amitié cordiale avec la femme et les enfants d'Ishaku jusqu'à notre départ du Congo en 1966. De retour au Congo pour diriger une retraite familiale missionnaire et un séminaire de l'École théologique en 1969, j'ai fait mon premier voyage à Lusambo pour visiter la tombe d'Ishaku. J'ai interviewé tous les témoins oculaires de sa mort que j'ai pu trouver, ainsi que beaucoup de ses amis proches. En 1973, ma famille et moi sommes retournés au Zaïre pendant un an pour enseigner à l'Université nationale de Kisangani. Il y avait plusieurs raisons pour cela, mais Ishaku était pour moi l'une des plus importantes. Au cours de cette année, j'ai interviewé d'autres personnes qui l'avaient connu et j'ai terminé la première ébauche de ce manuscrit. Son souvenir était encore vif et chaleureux en 1986, lorsque j'enseignais pendant quatre mois à Ndesha, dans le Kasai occidental, dans l'école de théologie dont Ishaku et moi avons partagé les premières années. J'ai raconté son histoire un dimanche dans la chapelle où avait eu lieu son service funèbre en 1964, en prêchant sur Jean 15:13 : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. »

Nous sommes en 1991 et je suis toujours aux prises avec certaines des questions que sa vie et sa mort ont soulevées. Peut-être qu'en écrivant, je pourrai rendre hommage à son impact sur ma vie et transmettre à d'autres qui luttent contre le conflit des cultures l'influence bienveillante de sa mémoire.



Jean Flett et Ishaku Jean 1937



Ishaku en écolier 1944

Les deux mondes d'Ishaku

De nombreuses sources, y compris Ishaku lui-même, j'ai appris les circonstances inhabituelles de sa naissance.

Bakwa Mbule était un village de la tribu Babindi situé à mi-chemin entre Kananga et Lodja, dans ce qui était alors la province du Kasai au Congo belge. Le village se trouvait dans le bassin du fleuve Sankuru, un affluent du fleuve Zaïre (Congo), à la limite sud de la forêt tropicale. Ses seuls liens avec le monde extérieur étaient le fleuve, situé à quatre-vingts kilomètres de là, et des pistes de terre non aménagées, transformées en parcours d'obstacles par le sable en saison sèche, la boue en saison des pluies et les arbres tombés après une tempête.

En 1930, le moyen le plus simple de se rendre à Bakwa Mbule était de naître, et ce n'était pas non plus vraiment facile d'y naître, surtout si l'on était jumeau comme Ishaku. Lorsque lui et son frère Mboyoy naquirent le 24 avril, la joie habituelle suscitée par l'apparition d'un enfant mâle fut assombrie par la peur de l'événement inhabituel et donc inquiétant d'une double naissance. Ce fut un accouchement difficile pour leur mère, Bokanda, et elle mourut quatre mois plus tard.

Sa mort confirma les pires craintes de ses proches et de ses voisins : un esprit maléfique était à l'œuvre ici. Si la mère de jumeaux mourait pendant ou peu après l'accouchement, la coutume babindi de l'époque était d'enterrer les deux bébés vivants avec leur mère décédée. Le père d'Ishaku, Shadi, était attristé et alarmé par la mort de sa femme, mais il ne voulait pas que ses enfants meurent aussi. Il apporta donc les bébés, sous-alimentés et mal soignés en raison de la maladie de leur mère et des craintes de la famille, aux missionnaires Westcott à Bakwa Mbule, même s'il n'était pas lui-même chrétien. Il confia le premier-né, Mboyoy, à Mme James HE Wilson et le deuxième, Ishaku, à Mlle Jean Flett, une infirmière. Chez les Babindi, les noms Mboyoy et Ishaku sont habituellement donnés aux jumeaux dans l'ordre de leur naissance, correspondant aux noms Mbuyi et Kabangu chez les Baluba, et à Mbuyi et Kanku chez les Lulua. Lorsque les Wilson furent transférés à Lusambo en décembre 1930, ils laissèrent Mboyoy aux soins d'une autre missionnaire qui était déjà mère de

plusieurs autres orphelins. Les deux bébés souffraient de malnutrition sévère. Mboyo, le plus faible des deux, mourut peu après. Ishaku, cependant, fut soigné par Mlle Jean Flett (Mama Musambi) qui conclut un accord avec sa famille pour l'élever comme son propre enfant dans une relation de parent adoptif. Son demi-frère, Mbangala, fera plus tard le travail de blanchisserie pour Mlle Flett et rendra visite à Ishaku à Lusambo.

D'après ce que j'ai pu savoir, les contacts d'Ishaku avec la famille de son père étaient moins étendus et moins significatifs que ceux qu'il aurait plus tard avec le père et la famille de sa femme. Il passa ses premières années comme enfant de Jean Flett. Nancy Wilson, fille du couple qui avait accueilli Mboyo chez eux, était sa compagne de jeu.

Nancy et ses parents, ainsi que la femme, les enfants et les amis d'Ishaku, ont parlé de la profonde affection qui unissait Ishaku Jean à Jean Flett. J'ai appris cela d'Ishaku lui-même quand, en tant qu'étudiant, il dépendait financièrement de Miss Flett. Il la considérait comme un étudiant américain considère ses parents. Certes, elle était célibataire, beaucoup plus âgée que la mère d'Ishaku, et ils étaient de deux races différentes. Malgré ces obstacles considérables, chacun avait pour l'autre un profond respect et un profond amour.

Compte tenu de ce fait, il peut être surprenant que je ne cite pas plus directement Jean Flett comme source d'information sur la naissance et l'enfance d'Ishaku. Elle est certainement un meilleur témoin de ces questions qu'Ishaku lui-même. De plus, je me suis souvent assis avec elle pendant qu'elle évoquait son enfance. Pendant les mois troublés qui ont suivi son évacuation de Lusambo, elle a été infirmière scolaire et enseignante pour les femmes des étudiants à l'École de théologie et nous avons beaucoup parlé d'Ishaku. En 1969, je suis revenu prendre des notes pendant qu'elle parlait. Lorsque je lui ai dit que je souhaitais écrire l'histoire d'Ishaku, elle s'est cependant opposée catégoriquement à cette idée. Dans ses convictions protestantes inébranlables, elle avait horreur de tout ce qui ressemblait à la vénération des saints, à un martyrologe ou à une attribution de la gloire aux humains plutôt qu'à Dieu.

En particulier, Mlle Flett souhaitait éviter une histoire qui lui donnerait le mérite d'avoir élevé le garçon qu'elle aimait. Un jour, lorsqu'un jeune missionnaire fit remarquer à Ishaku : « Tu as beaucoup à remercier Mama Musambi. » Il répondit : « Regarde le verset 10 de 1 Corinthiens 15. » (La

référence dit : « Par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis. ») Dans une lettre m'évoquant cet incident, Jean Flett fit remarquer : « Ishaku savait que Dieu l'avait choisi et façonné. Je n'étais qu'un instrument entre les mains de Dieu pour l'aider. »

Bien que je ne partage pas son avis sur la manière dont elle a raconté l'histoire d'Ishaku, je respecte son refus de servir de source principale. Son attachement aux principes en la matière est pour moi un exemple très significatif du type d'influence qu'elle a exercé sur Ishaku. Sa piété évangélique stricte mais chaleureuse, sa citation constante de la Bible, son adhésion inébranlable à ses enseignements tels qu'elle les comprenait, sa générosité envers les personnes dans le besoin – toutes ces qualités et d'autres encore se sont reflétées et incarnées dans le caractère du jeune homme qu'elle a élevé.

Peu de temps après la mort d'Ishaku, son ami et collègue, le pasteur Paul Kabeya, a écrit une brève esquisse biographique qui comprenait la vignette suivante glanée dans la mémoire de Jean Flett, avec des corrections mineures qu'elle a elle-même apportées après sa publication :

En 1933, Mama Musambi (Jean Flett) fut déplacée de Bakwa Mbule et envoyée à la station d'Inkongo. Elle y emmena Ishaku avec elle. Quand Ishaku avait quatre ans, il essayait de lire la Bible dans la langue locale (inkongo).

En 1934, à Lusambo (où l'on parle le tshiluba), Mama Musambi lisait une lettre d'un ami d'Écosse. Ishaku était allongé sur le ventre par terre, recopiant les lettres gothiques d'un texte biblique en anglais accroché au mur. Dans cette lettre, l'ami avait écrit à Mama Musambi : « C'est presque l'heure de ton congé maintenant. Sais-tu si ton enfant Ishaku a déjà accepté Jésus-Christ comme son Sauveur ? » Au même moment, Mama Musambi interpella Ishaku allongé par terre et lui dit ce que son amie lui avait demandé. Le ventre toujours contre le sol, Ishaku leva la tête, regarda Mama et lui dit : « Tu sais ce que dit la Bible : « Le sang de Jésus-Christ son Fils nous purifie de tout péché (1 Jean 1:7). » Eh bien, je crois en lui comme mon Sauveur. »

Durant toutes ces années, Ishaku assistait fidèlement aux réunions de prière et aux cultes publics. Pendant ces années et plus tard, Ishaku accompagnait toujours Mama Musambi dans ses voyages d'évangélisation. À l'époque, ils ne faisaient pas ces

voyages en voiture, sauf très rarement. La plupart du temps, ils marchaient, ou utilisaient un bateau sur le Sankuru, ou se déplaçaient à vélo. Lors de tous ces voyages, Ishaku portait dans ses mains la Bible de Mama et une lampe.

Ishaku était toujours très obéissant. Quand maman ou quelqu'un d'autre lui demandait de faire quelque chose, il le faisait avec joie. Il était respectueux et n'insultait jamais les gens ni n'utilisait un langage grossier. Il n'a pas non plus perdu les bonnes pensées et les bonnes habitudes de son enfance ; il les a conservées tout au long de sa vie d'adulte. Comme le dit la Bible : « Instruis l'enfant selon la voie qu'il doit suivre ; et quand il sera vieux, il ne s'en détournera pas. » ⁴

En tant que petit garçon, il n'avait pas encore à affronter les tensions que son monde dualiste allait lui faire subir plus tard. Les Jim Wilson, qui avaient tenté en vain de sauver la vie de la jumelle aînée d'Ishaku, avaient une fille, Nancy, à peu près du même âge. Nancy et les Wilson m'ont raconté comment elle et Ishaku jouaient ensemble, et Nancy m'a donné une photo d'eux deux à l'âge de trois ans environ. En même temps, Ishaku jouait joyeusement avec les enfants africains du village. Au début, il s'intégrait facilement dans les deux mondes ; ce n'est que plus tard qu'il a commencé à comprendre qu'il devait parfois faire des choix douloureux entre les deux, et ce faisant, déterminer qui il était.

Certaines de ces décisions formatrices ont dû être prises alors que j'étais encore écolier. J'ai essayé d'en apprendre le plus possible sur les années qui ont suivi l'enfance et le mariage.

Les informations de base ont été établies par Jean Flett pour le collègue d'Ishaku, Norman Downs, afin d'être utilisées lors du service commémoratif à Kananga et vérifiées par la veuve d'Ishaku, Tshiela Naomi :

1930 Né en avril 1930 à Bakwa Mbule, Ishaku Jean était confié aux soins des missionnaires à l'âge de quatre ans mois.

1937 Élevé par Mlle Jean Flett, il confesse le Seigneur Jésus comme son propre Sauveur à l'âge de sept ans.

1946 *À seize ans, il est baptisé et reçu député à
l'Assemblée.*
1947-49 *Il termine ses études primaires à Luebo.*

Luebo et Mutoto sont des stations missionnaires fondées par la Mission presbytérienne américaine du Congo. Luebo fut la première station fondée par les pionniers presbytériens Samuel W. Lapsley et William H. Sheppard en 1891. Elle devint rapidement un centre non seulement d'évangélisation mais aussi d'éducation. C'est là que William M. Morrison produisit la première traduction de la Bible en tshiluba et c'est là que, jusqu'à l'année précédant l'arrivée d'Ishaku à Luebo, Motte Martin formait des générations successives de jeunes Zaïrois (Congolais) dans ses « camps pour garçons » et « camps pour filles ». Ces dernières institutions, propres aux premières stations missionnaires d'Afrique centrale, étaient essentiellement des logements pour étudiants en internat, mais comportaient des aspects de dortoir, d'auberge de jeunesse et de monastère.

Ishaku s'est retrouvé dans la « barrière des garçons » de Luebo parce que l'enseignement y était poussé jusqu'au niveau de la neuvième année, alors que les écoles protestantes de Lusambo ne dépassaient pas la septième année. Dès le début, les presbytériens avaient accordé une grande importance à l'éducation, alors que chez les missionnaires de Westcott (Brethren), elle était moins prioritaire.

La différence d'attitude entre les deux missions fut démontrée de manière spectaculaire alors qu'Ishaku était élève à Luebo. En 1947, un gouvernement socialiste en Belgique offrit à toutes les écoles du Congo les subventions gouvernementales qui n'étaient auparavant accessibles qu'aux écoles catholiques. Toutes les écoles subventionnées étaient soumises à une inspection et à un contrôle de qualité de la part de l'État. Les presbytériens, voyant là un moyen d'étendre et d'améliorer leur action éducative, acceptèrent ces conditions et demandèrent à l'État de subventionner leur système scolaire missionnaire. La mission Westcott, considérant qu'une alliance avec l'autorité séculière était dangereuse pour sa mission d'évangélisation, refusa la subvention gouvernementale. Ces décisions divergentes produisirent un contraste marqué dans le nombre et la qualité des écoles gérées par les deux missions au cours des années suivantes. Dans ces circonstances, si Ishaku voulait avoir une éducation supérieure, il devait la faire ailleurs.

Jean Flett décida qu'il devait l'avoir et que les écoles presbytériennes étaient la meilleure option possible. Pendant les deux années d'école primaire à Luebo, les quatre années d'école normale à Mutoto et Kakinda, et enfin les quatre années d'école théologique, Miss Flett assumait la plupart des frais de son éducation, aidée par des dons de sympathisants en Écosse et une aide des presbytériens. Elle ne savait pas, lorsqu'elle l'envoya à Luebo en 1947, que la route serait si longue. Elle et Ishaku n'avaient pas non plus prévu le genre de ressentiment et de jalousie qui allait grandir et s'envenimer parmi certains de ses collègues missionnaires et ses pairs africains au cours de ces années.

À Luebo, ces tensions commençaient à peine à se faire sentir. Ishaku était à peu près comme n'importe quel autre jeune de dix-sept ans en huitième année ; la plupart avaient son âge ou étaient plus âgés.

L'un de ses amis de l'époque était Paul Kabeya, dont la préface biographique sur Ishaku comprend les paragraphes suivants :

En 1946, à l'âge de seize ans, il fut baptisé. Avant cela, Ishaku savait déjà cuisiner, faire de la menuiserie, de la maçonnerie et traire une vache. Il aimait faire ce genre de travail avec ses mains, en plus de son travail principal, l'école ou les livres. Il aimait toutes sortes de travaux physiques. Dans son amour du travail manuel, son cœur était comme celui de Tshisungu Daniel Moody.

En 1947, Ishaku alla à Luebo pour ses huitième et neuvième années d'école, car à Lusambo l'école terminait en septième année. Il fut extrêmement heureux pendant ces deux années à Luebo. Il fit la connaissance de l'évangéliste Tshisungu Daniel Moody. Ishaku aimait rendre visite à Daniel comme à son père dans le Seigneur et comme à un artisan expert. À Luebo, Ishaku apprit à utiliser une machine à écrire. Il réussit bien ses études à Luebo et retourna à Lusambo pour enseigner en 1949. ⁵

En quête de plus de détails sur ces années à Luebo, j'ai interviewé le pasteur Kabeya chez lui à Kananga en août 1969. J'ai enregistré la conversation et je l'ai ensuite transcrite en anglais. Les extraits suivants préservent quelque chose de l'atmosphère et de la saveur de ces années dans la mémoire de celui qui les a partagées avec Ishaku.

LW (Lamar Williamson) : Pendant que vous et Ishaku étiez tous les deux à Luebo, où viviez-vous tous les deux ?

Kabeya J'habitais dans un endroit qu'ils appelaient « Bena Lulua », mais je ne sais pas où il habitait. Je le voyais seulement à l'école du dimanche dans la classe de Tatu Tshisungu tous les dimanches, et je le voyais aussi à l'école. Mais je ne lui parlais pas beaucoup parce qu'il était dans la classe supérieure et moi dans la classe inférieure.

LW Tu n'avais pas de dortoir ?

Kabeya Non, nous n'avions pas de dortoir. Attendez ! Il y avait un dortoir, mais j'habitais au village. Peut-être qu'il habitait juste dans le dortoir, à l'endroit qu'ils appelaient "Bena Mpanda"... c'était le nom de Motte Martin.

LW Ah ! Mpanda Njila !

Kabeya Oui. Mpanda Njila (prononcé « Nshila » avec l'accent Lulua du pasteur Kabeya). Ils appelaient le dortoir des garçons « Bena Mpanda » ou « Bena Mpanda Njila », et le dortoir des filles « Bena Mama » — Mama Ndeshi (Mlle Ida Black).

LW À l'époque, comment les garçons de « Bena Mpanda » se procuraient-ils de la nourriture ? Est-ce qu'on leur donnait de l'argent pour les rations ou quoi ?

Kabeya, je ne crois pas qu'on leur ait donné de l'argent. Les missionnaires achetaient de la nourriture et la faisaient cuire pour les nourrir, et en échange, ils devaient travailler. Ils devaient éplucher le maïs, aller aux champs, biner et chercher du bois de chauffage. Certaines choses, comme le maïs, le manioc, la viande et l'huile de palme, c'était la Mission (American Presbyterian Congo Mission) qui devait les acheter.

LW Mais les étudiants ne payaient pas ces choses-là, sauf en travaillant ?

Kabeya Je pense qu'ils payaient pour assister aux cours, mais je ne pense pas qu'ils payaient pour vivre dans le dortoir. *LW* Mais ils travaillaient ?

Kabeya Ils ont fait beaucoup de travail !

LW J'essaie d'imaginer à quoi ressemblait la vie d'un écolier à cette époque.

Kabeya Mm-hmm. C'est incroyable à quel point la vie étudiante de l'époque était différente de la vie étudiante d'aujourd'hui (1969).

LW Comment ?

Kabeya en particulier... eh bien, de nos jours, si les étudiants ne mangent pas bien ou si d'autres choses ne sont pas faites correctement pour les étudiants, ils se mettent en grève. À l'époque, je n'avais jamais entendu le mot « grève ». Et les étudiants, je pense, si je ne me trompe pas, étaient plus obéissants qu'ils ne le sont aujourd'hui. En fait, il y avait beaucoup plus de raisons de s'énerver à l'époque qu'aujourd'hui !

LW À quelle heure devaient-ils se lever le matin ?

Kabeya Ils devaient se lever, je crois, avant six heures. Ils devaient se lever avant six heures, se laver et commencer à ranger le dortoir. À six heures ou quelques minutes après, ils sonnaient la cloche pour aller à l'église pour la prière du matin. Ils devaient rester à l'église jusqu'à sept heures. Après sept heures, lorsque les prières étaient terminées, ils quittaient l'église et allaient en classe. Chaque matin, ils allaient à l'église puis allaient en classe.

LW : Qui dirigeait le culte du matin à cette époque ?

Kabeya Le pasteur de la Première Église. Il devait avoir un assistant, des femmes et un évangéliste. Tous devaient être approuvés par la Mission ou par le Presbytère. Mais lorsqu'une « église particulière » était établie, ils devaient seulement être approuvés par les membres de cette congrégation.

LW Quel était l'ordre du service ?

Kabeya Les services étaient courts. Ils ne duraient pas très longtemps. Ils chantaient généralement un chant, puis il y avait une prière. Après la prière, on lisait la Bible et on prononçait un sermon. Puis un autre chant, une prière et la fin de la séance. Ils faisaient des annonces soit au début, soit à la fin.

LW Pouvez-vous vous souvenir d'une chanson qu'Ishaku aimait particulièrement à l'époque ? Ou d'une chanson préférée des étudiants en général ?

Kabeya Tu veux dire une chanson dans le recueil de cantiques ou...

LW Je pensais à un hymne, mais n'importe quelle chanson préférée...

Kabeya : En fait, il y avait des hymnes préférés, mais je ne me souviens plus lesquels. Comme je l'ai dit, je ne vivais pas dans le dortoir, et c'étaient les garçons du dortoir qui savaient mieux quelles chansons ils aimaient particulièrement. Il y avait beaucoup de favoris. Mais les élèves, comme vous le savez, préféraient les morceaux de la chorale.

Quand le pasteur Kabeya m'a rappelé l'influence de Tshisungu Daniel sur Ishaku pendant ces années à Luebo, j'ai regretté de ne jamais avoir demandé à l'évangéliste s'il se souvenait d'Ishaku lorsqu'il était étudiant. Au moment où cette pensée m'est venue, Tshisungu était décédé. Plus d'un millier de personnes ont assisté à ses funérailles à Kananga en 1964. Tshisungu avait ajouté le nom de « Moody » à son propre prénom chrétien de Daniel quand, en 1932, le Dr Egbert Smith, du Southern Presbyterian Mission Board, l'a appelé « le Dwight L. Moody du Congo ». Comme Moody, il n'a pas été ordonné pendant la plus grande partie de sa carrière, bien qu'à la fin de sa vie il ait cherché à être ordonné comme pasteur dans l'Église presbytérienne du Congo. Ishaku, comme Tshisungu, a exercé des fonctions ministérielles sans avoir été ordonné. Dans le cas d'Ishaku, cependant, c'était dû au système politique de son église, l'Assemblée des Frères, qui ne pratique pas l'ordination.

Comme je ne pouvais plus interviewer Tshisungu lui-même, j'ai cherché un missionnaire qui avait été un ami proche de Tshisungu et un résident de longue date de Luebo. Kirk Morrison était le neveu de William M. Morrison et portait son nom tshiluba, Kuonyi Njila. En 1970, M. Morrison a partagé ses souvenirs de la vie dans la clôture des garçons à Luebo et de l'influence de Tshisungu Daniel sur ces garçons.

Les garçons à partir de la cinquième année vivaient dans le foyer pour garçons de Luebo. La discipline était très stricte. Elle incluait la propreté, la scolarité et un programme quotidien strict. Les « Bena Mpanda » (les garçons de la clôture) faisaient quelques travaux agricoles, mais pas beaucoup. Ils lavaient leurs vêtements et nageaient dans la rivière, mais utilisaient l'eau de la citerne pour leur « bain de crachat » quotidien.

A cette époque, Tshisungu vivait dans une maison du village des ouvriers, en contrebas de la colline qui mène à l'hôpital. Mpanda (Motte Martin) avait une grande admiration pour Tshisungu, bien qu'il ne puisse pas le contrôler comme il le pouvait pour les pasteurs ordonnés. Tous les dimanches après-midi, des gens de tous âges se réunissaient pour une

réunion chez Tshisungu. Tshisungu a commencé à organiser ces réunions pour les rétrogrades, mais bientôt tout le monde est venu. M. Morrison doutait sérieusement qu'Ishaku ait passé beaucoup de temps chez Tshisungu, mais il aurait probablement assisté à ces services de 17 heures le dimanche.

Les réunions étaient informelles mais respectueuses. Elles se déroulaient en plein air, entourées de palmiers, de manguiers, d'orangers et de pamplemoussiers. Les gens étaient assis sur des bâtons posés sur le sol, les hommes et les garçons d'un côté, les femmes et les filles de l'autre. Les jeunes étaient assis à l'avant, tandis que les dignitaires (y compris les missionnaires) étaient assis sur des chaises. Tshisungu jouait de la guitare pour des groupes de chanteurs. Il prêchait des sermons évangéliques forts et ne prenait aucune offrande. Les réunions duraient environ une heure et ont profondément marqué de nombreuses personnes au fil des ans. Ishaku était l'un des garçons dont la vie a été touchée par ce puissant évangéliste laïc.

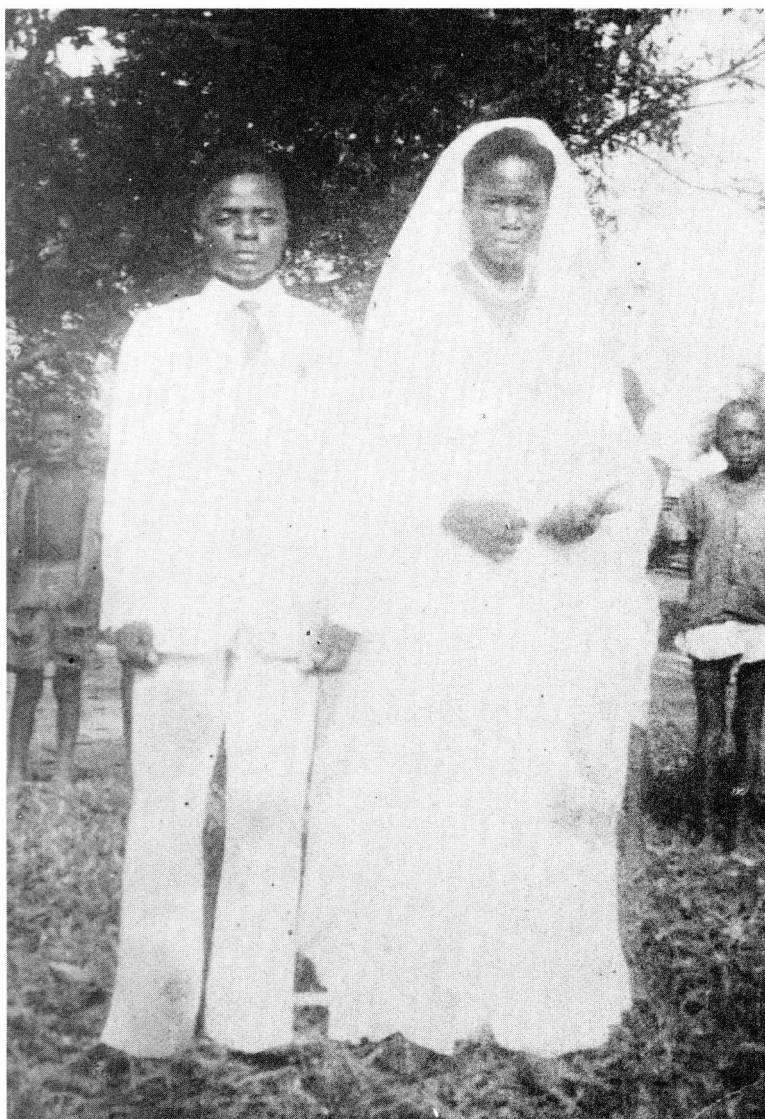
D'autres personnes qui ont connu Ishaku pendant ses années d'études à Luebo pourraient donner une idée plus précise de la vie dans une station missionnaire au Zaïre dans les années 1940. Il est clair qu'au cours de ces années, Ishaku s'est rapproché de certaines personnalités zaïroises fortes, notamment Daniel Tshisungu et Paul Kabeya, dont l'amitié a certainement influencé sa vie. Ces presbytériens partageaient une grande partie de la piété évangélique et une certaine adhésion stricte au devoir qu'Ishaku avait connue dans sa petite enfance avec Jean Flett. Tous partageaient une foi dont le sérieux moral était caractérisé par un travail acharné et des chants joyeux.

La naissance et l'enfance d'Ishaku Jean ont constitué le contexte fondamental dans lequel son personnage s'est développé. Il était le produit de deux cultures, membre de deux mondes. Ces deux éléments se reflètent dans son nom : Ishaku, le plus jeune des jumeaux Babindi, et Jean, la forme française de Jean, le disciple bien-aimé de Jésus.

Ishaku Jean : un Mubindi parlant le tshiluba de Bakwa Mbule qui a été élevé comme enfant adoptif d'un missionnaire écossais.

Ishaku Jean : un « mish kid » francophone qui a grandi pour devenir pasteur, et qui se trouve être africain.

Son caractère portait l'empreinte et montrait les forces particulières de chacune de ces deux cultures.



**Ishaku Jean et Tshiela Naomi
le jour de leur mariage
19 mai 1950**



En route vers Kakinda 1951

3

Passage à l'âge adulte

Le résumé biographique d'Ishaku continue :

- 1949 *Il enseigne pendant six mois à Lusambo.*
- 1950-51 *Il est inscrit à l'école normale de Mutoto.*
- 1950 *Il a épousé Mlle Tshiela Naomi. Elle était dévouée à lui, partageant ses responsabilités et ouvrant leurs maison pour tous ceux qui cherchaient de l'aide et des conseils auprès d'elle mari.*

Au Zaïre colonial (Congo belge), le passage de l'école primaire à l'âge adulte était court. La plupart des enfants commençaient l'école un peu tard et très peu étaient autorisés à poursuivre leurs études au-delà de la cinquième année. Pour la plupart, les étapes suivantes, après quelques années d'école primaire, étaient le mariage et le travail.

Ishaku avait dix-neuf ans lorsqu'il revint à Lusambo en 1949. Il avait déjà bénéficié d'une éducation plus riche que celle de la plupart de ses pairs, ayant terminé neuf années d'école dans deux contextes culturels différents. Il commença immédiatement à partager cette richesse en enseignant dans les classes inférieures. Comme il était un homme qui entrait dans la vie active, il commença aussi à penser sérieusement au mariage.

Tshiela Naomi, la jeune fille qu'Ishaku voulait épouser, était la fille de Mukendi Cornelius, un dirigeant de l'Assemblée des Frères à Lusambo. Jean Flett lui fournit la dot. Les négociations habituelles furent rendues plus complexes par le fait qu'Ishaku n'avait pas été élevé par sa propre famille mais par un étranger. De plus, lui et Tshiela appartenaient à deux tribus différentes. Finalement, tous les détails furent réglés et une date fut fixée pour le mariage. C'était à la fin des six premiers mois d'expérience d'Ishaku en tant qu'instituteur.

Un soir de 1969, près de vingt ans après l'événement, j'ai demandé à Tshiela de se remémorer l'occasion :

LW : Vous souvenez-vous de certaines choses concernant le jour de votre mariage ?

Tshiela Oui, je me souviens de certaines choses, Muambi (« Prédicateur », terme de respect utilisé par les Zaïrois pour les missionnaires de sexe masculin). Nous nous sommes mariés un vendredi après-midi du mois de mai 1950, le 19 du mois. Celui qui nous a mariés était Muambi Lumu Luakane (M. Birss). Nous étions dix-huit filles et dix-huit garçons à la noce. Ils nous avaient construit un abri en feuilles de palmier avec des lampes et nous avaient aménagé un bel endroit. Ils avaient tué deux chèvres et quelques poulets pour que les gens qui venaient à la noce puissent manger ensemble. Nous avons aussi pris du thé et des choses de ce genre.

Le samedi, nous avons réuni tous les invités pour leur dire que le festin de mariage était terminé, pour partager un autre repas ensemble et pour leur dire au revoir. Après notre mariage, nous avons passé une lune de miel d'environ quinze jours.

Ensuite nous sommes allés à Mutoto pour que Jean commence l'Ecole Normale (Ecole de Moniteurs). Nous sommes arrivés à Mutoto et ils nous ont donné une maison. Nous nous sommes installés là-bas dans le village étudiant. Jean a commencé l'Ecole Normale et j'étais à l'Ecole des Femmes.

LW : Pour revenir au mariage, vous dites que la fête a duré deux jours ?

Tshiela Oui, nous avons fait une fête vendredi après-midi et encore samedi matin, lorsque nous avons dit au revoir à tous nos amis qui étaient venus au mariage.

LW Est-ce qu'il y a eu beaucoup de monde ?

Tshiela Oui, il y avait beaucoup de monde ; des femmes âgées et des hommes de différents groupes sont venus célébrer avec nous, selon notre coutume ici. Les femmes ont chanté et étaient heureuses ; elles ont dansé et se sont réjouies à cause du mariage.

LW Était-ce à Dibatai (la station missionnaire de Lusambo) ?

Tshiela Oui, à Dibatai.

Le plaisir évident que Tshiela éprouvait à se remémorer ce mariage témoignait de la joie que cela avait dû représenter. J'ai été intéressée d'apprendre que M. Birss, membre de la Mission de Wescott, avait célébré

la cérémonie, qui suivait à peu près la forme utilisée par les Frères de Plymouth en Angleterre. En même temps, la remise des feuilles de palmier, les festins et les danses m'ont rassurée sur le fait que les traditions africaines n'avaient pas été négligées. Le mariage d'Ishaku, comme pratiquement tous les aspects de sa vie, était un exemple de la rencontre et du mélange de deux mondes. Le 19 mai 1950, le mélange était gracieux. Si des conflits culturels surgirent à cette occasion, ils ne méritaient pas d'être mentionnés, comme Tshiela s'en souvenait deux décennies plus tard.

Le récit de Tshiela sur la façon dont ils sont passés directement de leur lune de miel à l'école normale montre qu'Ishaku et Jean Flett avaient déjà décidé qu'il poursuivrait ses études. Ce ne fut pas une décision facile pour Mlle Flett. Il lui serait difficile d'offrir une aide financière au jeune couple avec son maigre salaire. Cela signifiait également qu'Ishaku serait éloigné de l'Assemblée des Frères pendant de longues années, avec la possibilité qu'il développe d'autres loyautés. Ishaku, cependant, voyait clairement qu'il devait profiter de chaque occasion pour poursuivre ses études, non seulement pour son propre avenir, mais aussi pour celui de l'Église.

« Moniteur » était le titre donné par les autorités coloniales belges aux enseignants du primaire qui avaient eux-mêmes terminé l'école primaire et suivi un programme de formation pédagogique de trois ou quatre ans au collège. Une école secondaire destinée à former ces enseignants s'appelait École de Moniteurs (École Normale). Les presbytériens avaient ouvert une telle école avec un programme de trois ans à Bibanga Station en 1947. Lorsque les subventions scolaires furent accordées aux protestants en 1948, le programme fut étendu à quatre ans et l'école fut transférée à Mutoto Station. Là, la Mission presbytérienne américaine du Congo disposait déjà d'une école biblique pour former les dirigeants de l'Église. Au moment où Ishaku entra à l'École Normale en 1950, c'était le niveau d'éducation le plus élevé accessible aux protestants au Kasai. La première école secondaire protestante du Kasai n'ouvrit que deux ans plus tard.

L'un des premiers diplômés de l'École normale était M. Basue Gaston. Il était venu avec l'école à Mutoto et enseignait le français, le tshiluba et le dessin quand Ishaku y entra en 1950. En août 1969, Basue et moi nous sommes rencontrés par hasard au Centre protestant de Kananga. Je lui ai demandé ce qu'il se rappelait de la période où Ishaku était étudiant à Mutoto. Notre conversation s'est déroulée ainsi :

LW Quel genre d'étudiant avez-vous trouvé chez Ishaku ?

Basue était un bon élève. Il comprenait vite les choses. Son écriture était particulièrement bonne. J'aimais l'avoir dans le cours de dessin, surtout pour me faire des dessins. Il avait aussi un don pour faire de petites choses, comme des croquis, en dehors de son travail scolaire.

Il avait une patience extraordinaire. Beaucoup d'élèves semblaient prétentieux ou ne voulaient pas entendre la parole du professeur, mais chaque fois que j'avais quelque chose à lui dire, il répondait avec plaisir et respect.

Il habitait dans l'une des maisons d'étudiants de l'école biblique, parmi les balondi (littéralement, « disciples », terme utilisé pour désigner les étudiants en ministère). Mais il venait assez souvent à Kankalenge, le village ouvrier où je vivais, pour me parler des questions de vie conjugale qui se posaient chez lui avec sa femme. Nous discussions avec lui, je le raccompagnais chez lui, là où il habitait, et parfois ils me raccompagnaient chez moi.

Il avait de bonnes manières de s'entendre avec les gens. Il ne s'est jamais battu avec qui que ce soit, il ne s'est jamais embêté avec personne. Chaque fois que quelqu'un lui adressait des propos insultants, il se taisait. Il essayait parfois de dire à un professeur : « Untel m'a dit telle chose... » Mais la plupart du temps, il n'aimait pas critiquer quelqu'un. Il gardait les choses pour lui. Aussi, dans de nombreuses circonstances, il semblait être une personne exceptionnellement paisible, douée pour retenir ce qu'il étudiait et zélée pour faire ses devoirs. Il finissait toujours ses devoirs.

J'ai facilement reconnu dans la description de *Basue* la personne à qui j'allais enseigner sept ans plus tard à Kakinda. Cette dernière remarque m'a particulièrement touché. De nombreux étudiants ont rendu des travaux à moitié terminés en s'excusant, mais pas *Ishaku* !

Le témoignage du talent d'*Ishaku* pour le dessin m'a rappelé que c'est lui qui, plus tard, a régulièrement rédigé les diplômes des étudiants diplômés de Kakinda. Son diplôme de l'École normale a été rédigé de sa propre main en 1955, tout comme les quatre diplômes de la première promotion de l'École théologique en 1959.

Je n'avais aucune idée des difficultés familiales auxquelles *Basue* semblait faire référence, alors j'ai posé des questions plus approfondies à ce sujet. *Basue* m'a répondu qu'il ne s'agissait pas vraiment de difficultés

– juste d'un jeune mari demandant conseil à son ami marié plus âgé sur les relations mari-femme. « J'étais à la fois un professeur et un ami pour lui – et en quelque sorte un père », a ajouté Basue. Il était clair pour moi qu'en de telles questions, Ishaku s'appuyait davantage sur son mentor africain marié que sur sa mère adoptive européenne célibataire. Dans le mélange de cultures qui a façonné sa vie, Ishaku était plus africain à certains égards, plus européen à d'autres.

Basue a également rapporté que Mlle Flett avait l'habitude d'envoyer de la nourriture et des provisions à Ishaku et Tshiela par l'intermédiaire de M. Wilson (Muambi Kuonyi Nshila), en particulier de la farine pour que Tshiela puisse faire des biscuits et des beignets (des gâteaux frits). Les gens de tout Mutoto ont entendu dire à quel point Tshiela faisait bien ces choses.

Un peu plus de deux semaines après ma conversation avec M. Basue à Kananga, j'ai pu parler avec Tshiela à Kinshasa. Elle était là pour une brève visite ; j'étais de passage à mon retour aux États-Unis après une mission de prédication et d'enseignement auprès de missionnaires presbytériens au Kasai. Tshiela se souvient de ses deux premières années avec Ishaku à Mutoto. Elle a également jeté un éclairage différent sur les conversations intimes d'Ishaku avec Basue sur la vie conjugale :

Tshiela Quand nous étions à Mutoto, je suis tombée enceinte pour la première fois. J'ai perdu le bébé – un garçon – à six mois, à l'hôpital de Mutoto. Il a été enterré là-bas, près de l'hôpital. Et après la fausse couche, j'ai de nouveau conçu et j'ai vécu trois mois. Puis, au moment où nous devions déménager à Kakinda, j'ai perdu ce bébé aussi.

LW Oh ! Je suis désolé.

Tshiela Mmm. Nous sommes donc restés sans enfant en 1950, 1951 et 1952. Nous avons eu notre premier bébé le 18 mai 1953.

LW : Qu'a pensé Ishaku de la fausse couche des deux autres ?

Tshiela Certains lui demandaient : « Qu'est-ce que tu en penses ? Tu es orphelin, ta femme fait des fausses couches. Que feras-tu quand tu n'auras plus d'enfants ? Tu n'auras plus de père et plus de parents. » Alors Ishaku répondait : « Je ne sais pas d'où viennent les enfants ; c'est Dieu qui donne les enfants aux gens et s'il veut les prendre, je ne peux pas discuter avec Dieu. » C'est ainsi qu'il répondait à des paroles comme celles-là.

LW Mais Mapumba est né en 53 ?

Tshiela Oui.

LW à Mutoto ou Kakinda ?

Tshiela A Kakinda à l'époque où Dinanga (infirmière Alice Longenecker) était au dispensaire, à Kakinda.

Lorsque j'ai montré ces notes à Jean Flett, elle m'a donné un aperçu de l'attitude d'Ishaku face à la perte de leurs deux premiers bébés. « Il m'a écrit : Lisez Ecclésiaste 3:14 et suivants », a-t-elle commenté. Le texte dit : « Je sais que tout ce que Dieu fait dure pour toujours ; rien ne peut y être ajouté, rien n'y être retranché ; Dieu l'a fait ainsi afin que les hommes le craignent. Ce qui est déjà été ; ce qui doit être a déjà été ; et Dieu cherche ce qui a été chassé. »

Lorsque l'École normale fut transférée de Mutoto à Kakinda en 1952, Ishaku et sa jeune épouse déménagèrent avec elle. Tshiela était sur le point de débiter sa troisième grossesse.

1952-53 À Kakinda, il termine sa formation d'enseignant.

1954-56 A Lusambo, il enseigne d'abord comme stagiaire puis comme professeur à part entière.
enseignant accrédité.

Kakinda était une toute nouvelle station missionnaire lorsque Ishaku et Tshiela s'y installèrent. Elle fut construite grâce à quelque 250 000 dollars provenant de fonds spéciaux du « Programme de progrès » collectés auprès des presbytériens des États-Unis, complétés par des subventions pour certains bâtiments d'écoles normales provenant du **Fonds de bien-être indigène de la colonie belge**. La station se trouvait au pied d'une colline appelée Huhai, d'où l'on pouvait voir au sud et à l'est la vallée de Lubilanji jusqu'aux collines du Shaba (le Katanga). Une source d'eau douce sur le flanc de la colline fournissait de l'eau pure à Kakinda toute l'année, et la terre rouge et riche du pays de Kanyoka était idéale pour le programme agricole que la Mission presbytérienne américaine du Congo espérait y développer.

Conçu à l'origine pour abriter l'Institut Morrison, composé de l'École biblique et de l'École normale, le campus était aménagé en demi-cercle le long des rayons et des arcs d'une roue dont le moyeu était une grande église en pierre avec un clocher crénelé. Six résidences missionnaires confortables s'étendaient en ligne droite le long du côté est de la station,

clairement séparées du reste du campus. Des bâtiments pour les salles de classe, un grand auditorium, des dortoirs, un réfectoire, un dispensaire et environ trente-cinq maisons de trois pièces pour les étudiants mariés entrecoupées de bungalows plus grands pour les enseignants et le personnel africains complétaient le complexe institutionnel. Tous étaient construits en grès brun clair local. Comme l'a fait remarquer un Belge en visite, c'était un vestige du Moyen Âge aussi beau que l'on pourrait souhaiter trouver au milieu du XXe siècle !

Malgré la véracité de cette remarque pénétrante, Kakinda était un endroit plus agréable à vivre que la plupart des autres Congolais dans les années 1950. D'une part, on y était mieux logé et mieux nourri que dans n'importe quelle autre station protestante de la région. Plus important encore, les anciens dirigeants missionnaires étaient rejoints à Kakinda par un groupe de certains des meilleurs dirigeants africains que l'Église presbytérienne pouvait réunir, ainsi que par une poignée de jeunes missionnaires désireux de briser les vieux modèles de domination missionnaire. Ensemble, cette équipe s'est mise en route pour instaurer une gouvernance véritablement démocratique de la station. C'était une époque d'effervescence intellectuelle et religieuse, ainsi que politique. Bien que Kakinda soit située à 325 kilomètres de la capitale provinciale, Kananga (Luluabourg), ses étudiants savaient qu'ils se préparaient à des rôles importants dans un avenir inconnu mais passionnant.

Dans ce climat, Ishaku termina ses trois années de cours à l'école normale en 1953, peu après la naissance de son premier fils, Mapumba. Il ne recevra son diplôme et ne sera un enseignant pleinement accrédité qu'après une année de stage pratique sous supervision. Pour remplir cette condition, lui et Tshiela retournèrent en juin 1953 avec leur bébé à la station de Dibatai à Lusambo. Il n'avait eu qu'un avant-goût de l'enseignement scolaire en tant que diplômé de neuvième année quatre ans plus tôt. Il aborda désormais sa carrière avec beaucoup plus de connaissances et de maturité.

L'année de stage s'est prolongée sur quatre années d'enseignement à Dibatai. Bien que mes informations sur cette période soient limitées, certains points sont clairs. Un deuxième enfant, cette fois une fille qu'ils ont appelée Mianda, est né de Tshiela et Ishaku le 27 mai 1955. Lors de mon entretien avec Tshiela en 1969, je lui ai demandé de se remémorer ces années :

LW : Réfléchissons un peu à votre vie commune à Lusambo. En 1953, quand Ishaku a terminé l'école normale, vous êtes retourné à Lusambo, n'est-ce pas ?

Tshiela Oui, nous sommes retournés à Lusambo pour qu'il fasse son enseignement pratique. Nous n'avions pas de maison à cette époque-là, alors ils se sont renseignés auprès d'un certain homme qui avait une maison qui appartenait à un parent du village. Ils lui ont donné de l'argent pour qu'il nous procure cette maison. Nous y avons vécu en 1953, 1954, 1955 et 1956 ; puis, en 1957, Ishaku est allé à Kakinda et a demandé son admission à l'école théologique. Le propriétaire initial de la maison nous a demandé de déménager parce que la maison dans laquelle ils avaient emménagé était en ruine. « Allez vivre chez vos parents, et nous retournerons dans notre maison. » Je suis donc allée vivre chez mes parents et j'ai attendu qu'Ishaku revienne pendant les vacances pour me ramener à Kakinda avec lui. J'ai attendu pour donner naissance à Mukendi...

LW Alors vous êtes arrivé à Kakinda en 1957 ?

Tshiela Eh bien, il nous a précédés en 1957 pour entrer à l'école de théologie en septembre.

LW Oui.

Tshiela I est restée et a donné naissance à Mukendi le 28 septembre 1957.

Il n'est guère surprenant que le principal souvenir d'une jeune mère de famille de cette période soit lié à la maison dans laquelle elle vivait : une maison louée, dans le village, pas vraiment sa propre maison. Mais qu'en est-il du travail d'Ishaku ? Son poste d'enseignant était probablement à l'école primaire de Dibatai Station. Quelles classes enseignait-il ? Et jouait-il un rôle de direction à l'école ou à l'église ? Qu'est-ce qui l'a poussé à décider de retourner à l'école et d'étudier la théologie ? A-t-il été soutenu par Jean Flett dans cette nouvelle aventure ou a-t-il pris lui-même l'initiative de ses propres moyens ? Tshiela n'a pas abordé ces questions et je ne me souviens malheureusement pas d'en avoir jamais parlé directement avec Ishaku. En rassemblant des éléments de preuve provenant de diverses sources, j'ai cependant acquis une impression distincte sur plusieurs de ces questions.

À cette époque, il y avait des tensions entre les jeunes diplômés des nouvelles écoles et les personnes déjà en place dans des postes de direction

au sein du système scolaire. Les jeunes diplômés étaient irrités par la vision et les compétences limitées des dirigeants plus âgés. Ceux-ci, à leur tour, étaient irrités par l'inexpérience et l'arrogance des jeunes. Ils étaient également jaloux de la progression rapide et des salaires relativement élevés qui accompagnaient les diplômes reconnus par le gouvernement. Je soupçonne qu'Ishaku n'était pas à l'abri de ce syndrome.

Doté d'une véritable humilité, Ishaku se pencha en arrière pour apprécier l'expérience et la sagesse des anciens. Il essaya d'éviter toute apparence d'orgueil ou d'insistance. Néanmoins, les différences de compétence et de vision étaient flagrantes. Plus grave encore était la jalousie de ses pairs plus jeunes, plus ambitieux mais moins bien préparés qu'Ishaku. Je suis sûr que les frustrations qui l'entouraient ont quelque chose à voir avec la décision d'Ishaku d'abandonner le travail scolaire après quelques années.

Même si mon opinion sur la situation est correcte, la principale raison qui a poussé Ishaku à s'inscrire à l'école théologique récemment créée à Kakinda se trouve ailleurs. Selon Jean Flett, il voulait être là où il pourrait avoir plus de temps pour étudier la Parole de Dieu et mieux connaître la Bible. Il n'avait en aucun cas renoncé à l'enseignement. Il voulait simplement étayer son ministère éducatif par des fondements bibliques et théologiques solides.

Si sa décision d'aller à l'école normale avait été dure pour Jean Flett, celle-ci l'était encore plus. Elle-même, en lisant la dernière de ma série de questions sur cette période (« A-t-il été soutenu par Jean Flett dans cette nouvelle aventure ou s'agissait-il de sa propre initiative, en fonction de ses propres ressources ? »), a souligné la seconde hypothèse.

C'est ainsi que, de sa propre initiative et sans aucune promesse de soutien financier, Ishaku partit pour l'École théologique de la Mission presbytérienne américaine du Congo à Kakinda en septembre 1957, laissant sa femme avec deux jeunes enfants et sur le point d'en donner naissance à un troisième.

C'est là que j'ai rencontré Ishaku pour la première fois lorsque je suis arrivé vers le 1er octobre pour commencer mon service missionnaire en tant qu'enseignant à l'École de théologie.

Pendant les vacances de Noël, Ishaku rentra chez lui à Lusambo pour ramener Tshiela et leurs trois enfants à Kakinda au début de 1958.

INSTITUT MORRISON
AMERICAN PRESBYTERIAN CONGO MISSION

Diplôme

55-2
ECOLE DE MONITEURS, Subsidiée.
KAKINDA

Nous, Président et Membres du Jury de l'examen de fin d'études de l'école de moniteurs de l'A.P.C.M.

Attendu que M. **Ishaku Jean de Shadi** né à **Bakra Mbule, Bena Mbonda** le **24 avril 1930** a subi l'examen de sortie de la classe de la **quatrième** année de l'école de moniteurs;

Vu la somme des points obtenus dans cet examen et dans les épreuves de l'année scolaire **1953**

Délivrons à M. **Ishaku Jean** le présent diplôme attestant qu'il a fait avec **grand fruit** des études de moniteurs d'une durée de **4** ans, comprenant :

Religion	Pédagogie	Géographie
Langue indigène	Agriculture	Histoire
Français	Métiers	Dessin
Arithmétique	Coursives Éducative	Écriture
Système Métrique	Sciences	Musique
Géométrie	Hygiène	Gymnastique

Un stage d'un an

Kakinda, le **1^{er} avril 1955**

LE DIRECTEUR DE L'ÉCOLE,

J. Ishaku

LE PRÉSIDENT DU JURY,

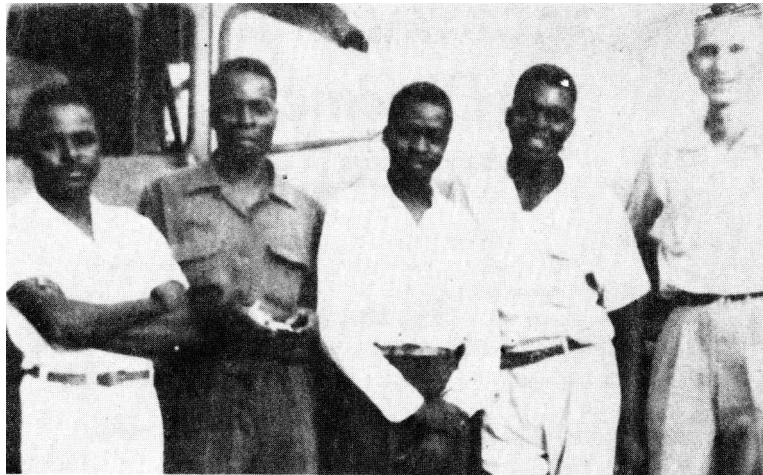
J. McEntich

LES EXAMINATEURS,

John H. Pritchard *Emily Beckler*
Abie M. Longueval *W. Allen*
G. H. Miller *Kanyinda Isaac*
J. M. Amory *M. Kapitania Stéphane*

Gothic calligraphy by Ishaku himself
on his Normal School diploma

Calligraphie gothique d'Ishaku lui-même
sur son diplôme d'École Normale



**Entrée en classe à l'École théologique
Kakinda 1957-58
(Ishaku à l'extrême gauche, auteur à l'extrême droite)**



**Le séminariste et sa famille sur le pas de leur porte
Kakinda 1959
(Ishaku, Mukendi, Mianda, Mapumba et Tshiela)**

Le Séminariste

1957-60 De retour à Kakinda, il commence ses études bibliques dans le École théologique. Au cours des six premiers mois de 1960, il j'ai fait un stage comme pasteur étudiant à Kaniama.

De septembre 1957 à juin 1960, cela ne représentait que deux ans et demi. Avant cela, je n'avais jamais entendu parler d'Ishaku et je ne l'avais pas revu plus d'une demi-douzaine de fois, et chaque fois seulement brièvement. Ce n'est que pendant ces trente mois où j'ai été son professeur que j'ai eu des contacts soutenus avec lui. Ce n'était qu'une tranche étroite de sa vie. Même pendant ces deux ans et demi, mes contacts avec lui étaient limités par les pressions normales du travail, le mien comme le sien, et par tout le poids du système colonial. Bien que nous n'ayons que quatre ans de différence d'âge, il était étudiant et moi professeur. Il recevait environ 5 dollars par mois pour lui, sa femme et ses trois enfants ; je recevais environ 400 dollars par mois pour moi, ma femme et mes trois enfants. Il vivait dans un logement étudiant, moi dans la « rangée des missionnaires ». Il était noir, j'étais blanc. Bien que nous n'habitions qu'à trois ou quatre cents mètres l'un de l'autre, nos vies suivaient des orbites différentes qui se croisaient principalement dans la salle de classe et à l'église.

Des barrières si redoutables, une rencontre si stéréotypée, en si peu de temps ! Et pourtant il ne veut pas me laisser partir, et je ne souhaite pas être libre. L'amitié est-elle le meilleur nom pour cette relation ? Peut-être. Mais si c'est le cas, je m'émerveille de sa profondeur et de sa fécondité, car elle manque de la plupart des circonstances qui fournissent normalement le terreau dans lequel l'amitié s'épanouit. De plus, sa période de croissance a été si courte et ses appuis extérieurs si fragiles. Cette relation semblait tirer sa nourriture et son soutien d'une force intérieure qui, comme la sève, montait silencieusement et sans qu'on s'en aperçoive.

Cela semblait être le cas pour la plupart des amis d'Ishaku. J'ai demandé à beaucoup de ceux qui le connaissaient le mieux à Kakinda s'ils se souvenaient d'un incident typique d'Ishaku à cette époque. La plupart me répondaient avec une chaleureuse appréciation générale de l'homme et de sa famille, mais se taisaient quand je leur demandais un exemple précis.

Par exemple, M. Kapitene Stephan et sa femme, Banakai, furent les voisins les plus proches pendant un an ou plus à Kakinda et des amis proches de Tshiela et d'Ishaku. En fait, l'amitié entre Tshiela et Banakai, qui appartenaient à la même tribu, était une source de jalousie considérable parmi les autres femmes d'étudiants et de palabres désagréables entre l'une de ces dernières et Tshiela. Kapitene était à l'époque responsable des dortoirs et du réfectoire ainsi que professeur dans certains cours de l'école normale. Il était également un ancien de l'église et un membre éminent du conseil d'administration de la station missionnaire. J'ai parlé avec lui et Banakai à Bibanga le 1er août 1969 :

LW Quand vous pensez à Ishaku à Kakinda, de quoi vous souvenez-vous ?

Kapitene L'année où il était encore élève à l'école normale, il était notre voisin. Quant à sa manière de vivre, elle était très bonne.

C'était une personne très soignée. Il a appris à sa femme à parler modestement et à bien s'occuper des enfants. Il ne faisait jamais beaucoup d'histoires, lui. Il avait un vrai don pour l'enseignement. Quand j'étais professeur, je lui donnais des choses à écrire pour la classe. Il avait vraiment un très beau texte. Il faisait un excellent travail sur les affiches et tout type de travail écrit.

Il n'était pas non plus un fauteur de troubles. Il restait assis tranquillement. Si vous lui demandiez quelque chose, il répondait simplement à votre question sans trop vous répondre.

Il lui arrivait de se mettre en colère, mais ce n'était pas une colère mauvaise. Il ne se mettait en colère que lorsqu'il y avait vraiment une raison de l'être. Pourtant, il était toujours aimable. S'il était en colère contre quelqu'un, il se taisait.

Cette allusion à la colère d'Ishaku a retenu mon attention. Je n'avais jamais observé de colère chez lui, et l'un des thèmes communs mentionnés par d'autres à propos d'Ishaku était sa patience remarquable et son tempérament calme. J'ai poursuivi la question :

LW Vous dites qu'il s'est mis en colère ou non ?

Kapitene Il l'a fait.

LW Il s'est mis en colère.

Kapitene Oui, il deviendrait fou...

Banakai Mais il ne voulait rien dire.

Kapitene Quand il voyait quelque chose de mal, il

il se mettrait en colère, mais il ne dirait pas un mot.

LW Oh.

Kapitene Il se mettait en colère mais ne disait pas un mot, il restait simplement silencieux, même s'ils se disputaient avec lui, particulièrement fort lorsqu'il y avait une dispute.

Et dans sa maison, il écrivit un programme que sa femme devait suivre chaque matin. À telle heure, elle devait faire telle chose. D'abord, balayer la maison, puis faire la vaisselle... Il calcula tout ce qu'elle avait à faire et afficha ce programme.

Banakai Tout est mis en ordre.

Kapitene Tout était bien organisé. Donc, chaque fois que sa femme terminait quelque chose, elle regardait ce planning.

LW C'est comme ça qu'elle ferait ?

Kapitene Oui, mais elle ne suivait pas toujours le programme qu'il avait établi.

La conversation a abordé divers sujets et est finalement revenue à la question de la vie d'Ishaku et Tshiela à Kakinda.

Kapitene Dans leur maison, ils avaient l'habitude de s'asseoir avec de nombreuses personnes.

LW Pourquoi les gens sont-ils venus ?

lui à cause de sa gentillesse. Ils aimaient sa façon de parler. Il ne faisait jamais d'histoires. Il avait le don d'accueillir les gens et de discuter avec eux. Miss Flett avait fait du bon travail. de lui apprendre à s'asseoir avec les gens. Ce sont ces choses qui ont rendu les autres heureux de s'asseoir avec lui et d'écouter son enseignement.

LW Pouvez-vous vous souvenir d'un incident particulier au cours duquel il a aidé une autre personne dans ces conversations ?

Kapitene S'il avait fait son travail pastoral parmi nous, j'aurais entendu parler d'un tel cas. Mais comme il a travaillé à Lusambo, je ne peux guère le savoir, car c'est loin.

LW Oui, mais je veux dire quand il était étudiant à Kakinda. Je cherche un exemple où quelqu'un est venu s'asseoir avec Ishaku et il l'a aidé. Vous souvenez-vous d'un cas particulier dans lequel Ishaku a aidé d'autres personnes ? (Long silence.)

Banakai Juste par sa conversation ?

LW Euh-hmm.

Le silence qui s'ensuivit n'était que l'écho de ma propre incapacité à raconter des exemples précis qui expliqueraient ma relation chaleureuse avec Ishaku. La saveur d'une personnalité, la qualité d'une vie, la façon dont un homme affecte ses voisins : tout cela est très réel et important, et pourtant très difficile à définir et à documenter. On n'observe pas les détails de l'évolution d'une relation à moins d'avoir l'intention d'écrire une biographie plus tard, une idée qui n'aurait jamais traversé l'esprit d'aucun des amis d'Ishaku à la fin des années 1950.

Pourtant, après un certain temps, Kapitene a fait une remarque qui est pertinente ici :

Il n'avait pas beaucoup de choses, mais le peu qu'il avait, il le partageait avec les gens qui étaient assis à ses côtés. Peut-être que certains d'entre eux avaient vraiment besoin de quelque chose, nous ne pouvons pas en être sûrs. Il était toujours heureux d'aider les autres. Même ceux d'entre nous qui avaient du travail, il aimait nous donner des choses aussi. Il en donnait à nos enfants. Nous avons encore des souvenirs de lui ; nous avons un miroir qu'il nous a donné en souvenir. Il aimait aider les gens avec les choses qu'il avait .

LW Il t'a donné un miroir... et autre chose ?

Kapitene Il m'a donné une croix en cuivre.

LW Pourquoi ?

m'a donné une croix en cuivre pour me souvenir de lui, ainsi qu'un miroir qui se trouve dans la maison. Nous l'avons toujours. (*Banakai* Mmm.) Oui, et un morceau de « velours Kasai » (tissu en fibre de palmier, généralement avec une frange). Vous voyez, il aimait les gens. Il donnait toujours des choses aux gens. C'était une personne vraiment généreuse. Ce n'était pas seulement parce que les gens avaient besoin de ces choses, mais parce qu'il aimait les gens. Et ces gens lui manquent encore aujourd'hui.

Ishaku et Tshiela nous avaient aussi offert, à Ruthmary et à moi, une croix en cuivre. Nous l'avons soigneusement emballée avec les affaires que nous avons stockées dans notre grenier à Kakinda au cours de la première semaine de juillet 1960, en attendant notre retour de congé. Trois armées différentes occupèrent successivement cette maison au cours des six mois qui suivirent, et la maison fut dépouillée de ses murs. La croix en cuivre d'Ishaku est l'un des rares objets dont je regrette vraiment la perte. Kapitene avait raison : « ... il aimait les gens. Et ces gens lui manquent

encore aujourd'hui. »

Lorsque j'ai interviewé Tshiela à Kinshasa le 25 août 1969, je lui ai demandé si elle se souvenait d'une occasion où quelqu'un était venu leur rendre visite alors qu'ils vivaient près de Kapitene.

Tshiela Oui, je m'en souviens. Par exemple, certains étudiants célibataires du dortoir des garçons venaient nous rendre visite assez souvent.

LW Pourquoi ?

Tshiela Je me souviens de l'un d'eux qui est venu à Ishaku se plaindre : « Je n'ai pas de vêtements à porter. Je n'ai qu'un seul ensemble de vêtements. Quand je dois les laver, j'ai honte d'aller en classe. Je ne lave pas mes vêtements et ils restent sales. » Alors Jean, bien qu'il n'ait que quelques vêtements, lui a donné un pantalon pour l'aider. Il a dit : « Je ne peux pas le laisser dans le besoin alors qu'il n'a pas de vêtements. » Ce jeune homme travaille maintenant à Luluabourg.

J'ai également pu obtenir son point de vue sur deux des questions évoquées dans les extraits ci-dessus de ma conversation avec Kapitene et Banakai, à savoir la jalousie et le caractère d'Ishaku. Tshiela a raconté comment certaines des autres épouses d'étudiants se moquaient d'elle parce qu'elle était la préférée de Banakai et qu'elle lui ressemblait, et comment, en conséquence, elle et Ishaku avaient été déplacées dans une maison assez éloignée. La transcription continue :

LW Kya ! Je ne me souvenais pas de cette affaire !

Tshiela Oui, j'étais vraiment dans l'eau chaude ! Toi et Votre femme était également impliquée, car au milieu de l'affaire vous nous avez invités à manger avec vous, et vous vous souviendrez peut-être que j'étais tout bouleversé, et j'ai laissé un morceau de mon gâteau que j'avais pour le dessert.

LW Tu n'as pas très bien mangé.

Tshiela C'est vrai.

LW Je ne l'avais pas vraiment remarqué à l'époque.

Tshiela C'est vrai. J'étais en pleine palabre ce jour-là. On m'avait demandé pourquoi j'étais la préférée de Banakai, qui n'avait rien à voir avec les femmes des autres étudiants.

LW Et qu'a dit Ishaku quand ils vous ont accusé de cela ?

Tshiela Ishaku n'avait vraiment rien à dire à ce sujet. Il a juste dit :

« Quand Satan a son travail à faire, autant lui laisser la place de le faire. » Ishaku s'est contenté de garder le silence. « Ils sauront la vérité plus tard, d'eux-mêmes. » Et, en effet, un peu plus tard, la femme qui m'avait dénoncé à Muambi Lumu Luabo (LA McMurray, directeur de l'École théologique) s'est retrouvée elle-même en train de palabrer. Elle était entrée dans le champ d'une autre personne et avait volé du manioc.

LW : Eh bien, eh bien ! Elle t'a dénoncé par jalousie, ou quoi ?

Tshiela She était allée voler du manioc à une autre personne.

Alors, quand Lumu Luabo en a parlé, il lui a dit : « Ne reviens plus avec des accusations contre d'autres personnes. Tu es venue accuser d'autres personnes de choses que nous ne pouvons pas prouver, mais toi-même tu es impliquée dans un mauvais comportement. »

LW Parlez-moi d'autre chose. Tout le monde dit qu'Ishaku était une personne d'une patience incroyable. *Tshiela* Mmmm.

LW Même à la maison ?

Tshiela Même à la maison, à Muambi. Nous n'avons jamais eu de mots durs entre nous. S'il y avait quelque chose entre nous, nous n'en parlions jamais devant d'autres personnes. C'est seulement quand nous étions seuls que nous en parlions.

LW Est-ce qu'il t'a déjà frappé ?

Tshiela (avec un petit rire) : Non, il s'en prenait à moi, mais il ne me frappait jamais.

LW Et les enfants ?

Tshiela Quand les enfants faisaient quelque chose de mal, comme Mapumba, il le fessait immédiatement et lui disait de ne plus recommencer.

Et c'est là que l'affaire en resta là. J'étais gêné d'avoir sondé aussi loin leurs relations familiales. Je me disais que *Tshiela* était moins encline qu'Ishaku à garder le silence « quand Satan a son travail à faire ». Ils avaient des personnalités très différentes, mais ils se complétaient très bien. L'admiration et l'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre étaient forts et beaux. Banakai avait remarqué au cours de notre conversation du 1er août 1969 l'extraordinaire loyauté d'Ishaku envers sa femme. Et tandis que je parlais avec sa veuve le 25 août, la douceur de sa voix, telle qu'elle s'en souvenait, parlait avec éloquence d'un amour que les années qui s'étaient écoulées n'avaient pas diminué. De plus, je pense qu'au cours de

leurs quatorze années ensemble, il avait absorbé quelque chose de sa force d'assurance et elle quelque chose de sa patience tranquille. Mais cela ne peut être démontré sans anticiper l'histoire, et peut-être même pas du tout. Cela ne veut pas dire que ce n'est pas vrai ; dans les relations humaines, les facteurs les plus importants sont souvent mieux perçus par l'intuition que par la démonstration.

Ces perceptions intuitives sont bien sûr subjectives, et il est possible qu'aucun de ses amis n'ait perçu Ishaku exactement de la même manière. Ce qui suit est une liste de mes propres impressions sur Ishaku au cours des trois années où je l'ai connu à Kakinda.

J'avais l'impression, comme presque tous ceux qui le connaissaient, qu'Ishaku était un homme d'une patience extraordinaire. D'un autre côté, ni moi ni aucun de mes collègues enseignants (tous deux missionnaires) de l'École de théologie ne partagions la haute opinion que M. Basue avait des capacités d'Ishaku en tant qu'étudiant. Ses pairs étaient souvent plus rapides que lui à saisir une nouvelle idée ou à terminer un devoir assigné. D'un autre côté, le travail lent mais régulier d'Ishaku à l'école m'a rappelé la fable du lièvre et de la tortue. Il était peut-être un travailleur acharné, mais il a toujours réussi et réussi.

L'une des choses les plus pénibles de la vie dans une mission à l'époque coloniale était l'inspection des maisons des étudiants le samedi matin. C'était humiliant pour les étudiants et une nuisance pour les professeurs, qui se relayaient pour inspecter pendant que le conseil de la station se livrait à des querelles intestines pour savoir s'il fallait ou non continuer cette pratique. Je n'aimais pas cette politique et j'évitais ce travail autant que possible. L'un des moments les plus heureux pour les inspecteurs, cependant, était la visite de la maison d'Ishaku et de Tshiela. Elle était toujours impeccablement propre et meublée avec goût, bien que peu. Les inspecteurs faisaient toujours des commentaires favorables. Les camarades qui recevaient des démerites marmonnaient contre Ishaku, le raillant parce qu'il avait été élevé par un mutoke (un blanc). C'était l'équivalent de l'appeler « oncle Tom », et certains ont plus tard considéré sa mort sous cet angle. J'ai senti que de telles insultes blessaient profondément Ishaku, bien qu'il ne s'en soit jamais plaint à aucun blanc à ma connaissance. Les journées d'inspection ont été parmi les occasions où j'ai pris conscience de la solitude de la situation d'Ishaku, vivant dans deux cultures et n'étant pas pleinement accepté par ses pairs dans aucune d'entre elles.

Les étudiants en théologie de la classe supérieure prêchaient au moins une fois par an dans la grande église de la gare. Les sermons d'Ishaku étaient réfléchis et corrects, mais rarement inspirants. Sa façon délibérée et monotone de parler avait sur moi un puissant effet soporifique. Nous, les professeurs, nous efforcions avec diligence de lui inculquer quelques signes extérieurs d'enthousiasme dans ses prêches, mais sans effet notable. D'un autre côté, son service d'adoration était toujours soigneusement planifié, magnifiquement cohérent et propice à un sentiment silencieux de la présence de Dieu. La parole de Dieu par l'intermédiaire d'Ishaku ne se faisait pas par tremblement de terre, vent ou feu, mais par une voix douce et légère.

Le dimanche après-midi, des groupes d'étudiants et de professeurs dirigeaient le culte et faisaient des visites pastorales et d'évangélisation dans les villages voisins. C'était une joie d'être avec Ishaku à ces occasions, car dans ce contexte, il était à son meilleur. Il avait une façon de mettre les gens à l'aise. Il ne parlait pas beaucoup quand il rendait visite à quelqu'un, mais le peu qu'il disait semblait ouvrir la voie à l'autre personne pour parler. S'il y avait un silence, cela ne semblait pas gênant pour Ishaku ou pour quiconque l'accompagnait. Sans être obligés de parler, les gens partageaient souvent avec Ishaku ce qui les préoccupait profondément. Sans se presser de répondre, Ishaku leur donnait le sentiment d'avoir été vraiment entendu.

Son expérience d'instituteur se reflétait dans son travail en classe, dans ses sermons et, dans une certaine mesure, dans ses conversations. Il était ordonné et clair, simple et direct, aussi bien dans sa pensée que dans son langage. Je n'ai jamais eu l'occasion de le voir enseigner, mais je suis sûr qu'il le faisait très bien. Sa préparation consciencieuse pour chaque tâche qui lui était assignée semblait refléter l'habitude bien établie d'un enseignant qui ne se présentait jamais devant une classe sans un plan de cours soigneusement rédigé.

Ces impressions personnelles furent confirmées par les rapports de son travail à Kaniama durant les six premiers mois de 1960. Le programme de l'école de théologie comprenait une période de travaux pratiques dans une église locale sous la supervision du professeur Charles McKee. Alors que son seul camarade de classe, Mingashanga Samuel, travaillait à Luputa, le centre commercial le plus proche en descendant la voie ferrée vers Kananga, Ishaku fut affecté comme assistant étudiant du pasteur Ilunga Charles à Kaniama, le centre commercial le plus proche en remontant la voie ferrée et de l'autre côté de la frontière du Shaba vers Lubumbashi.

Ishaku et sa famille s'installèrent à Kaniama en décembre 1959 et y restèrent jusqu'en juillet 1960. Tshiela eut un nouveau bébé, Bokanda, né le 13 décembre 1959.

La période est significative. Le Zaïre devient indépendant le 30 juin 1960. Le 10 juillet, les troupes de l'Armée nationale se révoltent dans tout le pays. Les Belges commencent à fuir le pays en masse. Les parachutistes belges stationnés à Kamina sont hélicoptérés au-dessus de Kaniama pour occuper Kananga, où les citoyens belges sont assiégés. Les mois qui précèdent sont une période d'intense activité politique, jusque-là réprimée par l'autorité coloniale. L'air est en effervescence, les gens essoufflés par des rêves grisants.

Durant cette période, j'ai accompagné Charles McKee dans l'une de ses visites régulières à Ishaku, à Kaniama. Un employé d'une station-service nous a dit qu'aussitôt l'indépendance acquise, les Américains allaient faire venir des engins lourds et paver toutes les rues de Kaniama. On prévoyait même une résurrection générale des ancêtres le 30 juin, afin qu'eux aussi puissent participer à l'indépendance à laquelle ils aspiraient tous.

Dans ces circonstances fiévreuses, Charles et moi nous sommes assis avec Ishaku et Tshiela pour parler de leur vie quotidienne et de leur travail. Nous avons discuté de la façon dont la famille s'entendait (bien, merci) et avons discuté de sa prédication, du travail de l'école primaire dont les classes en terre et en morceaux entouraient la petite chapelle, et de ses visites de maison en maison. Nous lui avons téléphoné à plusieurs reprises et avons constaté la réelle appréciation des gens qu'il visitait. Son superviseur, frère Ilunga, et plusieurs laïcs éminents de la congrégation ont fait l'éloge de l'efficacité d'Ishaku dans ses visites pastorales.

Dans une lettre adressée à ma femme et à moi-même, datée du 23 janvier 1961, Ishaku revient sur ces mois intenses passés à Kaniama :

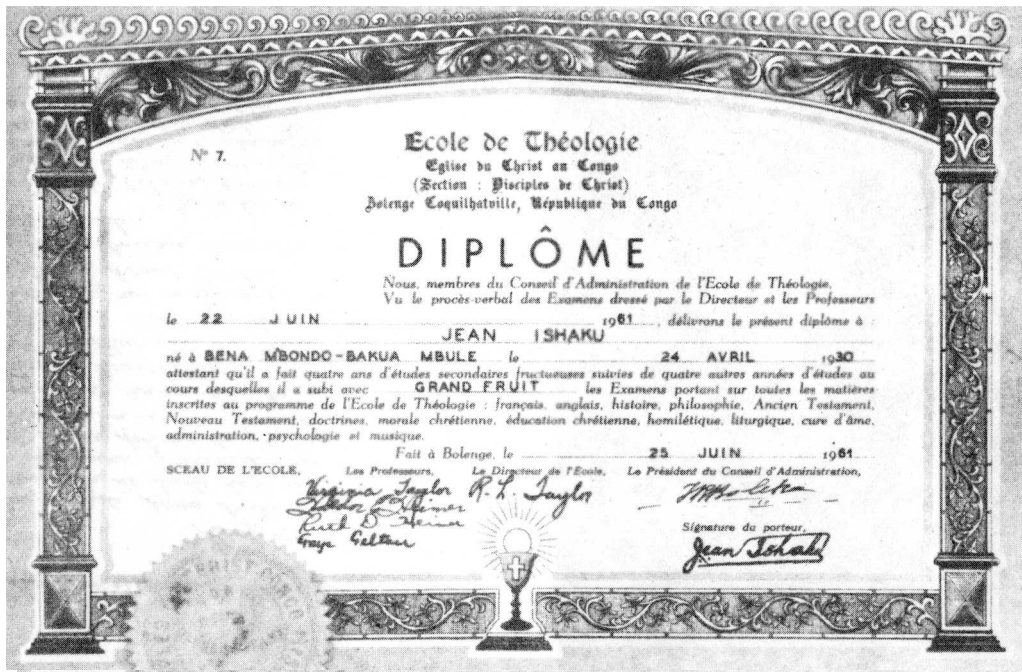
En ce qui concerne l'église, nous avons fait de notre mieux pour susciter le désir de servir dans le cœur des jeunes gens à qui nous donnions un cours sur la gouvernance de l'église. Certains d'entre eux étaient heureux de parler de ces choses et de les étudier, mais tout le monde était très inquiet au sujet des affaires politiques. Le groupe des Kasaiens voulait retourner au Kasai, et le groupe des Lundas voulait retourner dans la région de Kapanga. Nous avons donc eu beaucoup de difficultés. Chaque groupe pensait que les habitants locaux, les Bena Mutombo Mukulu, voulaient les chasser de leurs terres, alors ils n'avaient

aucune tranquillité d'esprit.

Le sujet du travail d'Ishaku à Kaniama a été évoqué lors de mon entretien avec l'aîné Kapitene et sa femme à Bibanga le 1er août 1969. Kapitene a déclaré :

Nous avons eu de très bons rapports sur ses affaires à Kaniama. En politique, il aimait particulièrement travailler avec les étrangers et s'occuper des gens qu'il voyait pris entre des factions hostiles quand il y avait des problèmes de la part des gens du coin ou des gens du village. Chaque fois qu'ils commençaient à déranger quelqu'un, il aidait les gens en difficulté. Il ne parlait pas beaucoup. Il excellait à s'entendre avec les gens... Il avait l'habitude d'accueillir les gens chez lui la nuit - un homme courageux ! Un cœur solide !

Ngoi Alexandre, un jeune ami qui avait terminé l'école de théologie cinq ans après Ishaku et qui avait grandi juste à l'extérieur de Kaniama, était présent lors de cette interview de 1969. J'avais demandé à Kapitene dans quelle partie du ministère Ishaku excellait. Après que l'aîné eut répondu, Ngoi prit la parole pour dire :



Diplôme d'école théologique 1961



Ishaku apprend la vannerie Nkundo à Bolenge 1960-61

Bolenge, 1220/1961

Kundi Mami Luse ne Muambi Dibue,

*7.5. Mawgo wa
disanka kutudi koso bueti.
Tudi twuluka ne, kudi hehi ne
ngondo muanda, quete ke te mpi-
ndieu to ne tohikondo tshitua-
kamunangama n'emu ku Kankinda
musaagu wa kunohikindileu ne
ditukke dia kunohikindileu di-
tuakadi ne Muambi ku Kaniama
le 10/7/60. Kadi tutshidi
twuluka ne mu mabe onso ne
mu bikondo koso Di dia
Nyambi ne bulani buandi
tutshidi bitelile. Buabi bua ku-
mpala tutshidi tukaba kumuna-
nyicha tshitua tshor mabe ete
kambapi ha matike a abakita,
Kashia ku diumuka diti ku
Kanyama to ne mpiandieu.*

7.5. Si l'ami Mami Luse ne Muambi Dibue, ce fut le 10/7/60. Kadi tutshidi twuluka ne mu mabe onso ne mu bikondo koso Di dia Nyambi ne bulani buandi tutshidi bitelile. Buabi bua ku-mpala tutshidi tukaba kumuna-nyicha tshitua tshor mabe ete kambapi ha matike a abakita, Kashia ku diumuka diti ku Kanyama to ne mpiandieu.

Lettre d'Ishaku à l'auteur racontant le voyage de Kaniama à Bolenge

A Kaniama, beaucoup de gens le connaissent. Il a rendu visite à beaucoup de gens, qui se souviennent de lui et l'aiment. Il était particulièrement doué pour le bukebikebi (visiter les gens chez eux, les chercher pour le Christ).

Neuf ans s'étaient écoulés depuis le séjour de six mois d'Ishaku à Kaniama.

Indépendance

1960-61 A Mbandaka (Coquilhatville) il obtient son diplôme de l'École théologique.

Fort de son expérience pastorale à Kaniama, Ishaku acheva sa troisième année d'études sur quatre à l'École théologique. L'école avait été ouverte à Kakinda en 1955 pour succéder à l'École biblique, qui avait disparu après la création de l'École normale et de l'École secondaire, plus exigeantes et plus prestigieuses. L'intention de la Mission presbytérienne et du Synode (précurseur de l'Assemblée générale) de l'Église indigène en créant l'École théologique était de fournir une formation pastorale au-delà du plus haut niveau d'éducation générale alors disponible. L'École biblique avait fait cela à une époque où neuf ans constituaient le maximum d'études auquel les protestants zaïrois pouvaient aspirer. À cette époque, la plupart des cours étaient dispensés en tshiluba, le français étant enseigné comme seconde langue.

Mais le français était la langue d'enseignement dans les nouvelles écoles subventionnées et inspectées par l'État. La nouvelle École théologique devait être dispensée en français, n'admettre que les diplômés de l'École normale ou ceux qui avaient terminé le premier cycle (alors de trois ans) de l'École secondaire, offrir un programme d'études intellectuellement stimulant et insister sur les normes académiques les plus élevées. Le nombre d'enseignants et d'étudiants capables de remplir ces conditions étant limité, le plan prévoyait d'admettre une classe tous les deux ans. La première promotion de l'École théologique de la Mission presbytérienne américaine du Congo à Kakinda, qui ne comptait que quatre diplômés, termina ses études en 1959.

Ishaku faisait partie de la deuxième classe sur quatre, dont deux ont été abandonnés pour des raisons académiques à la fin de leur première année. Avec seulement deux candidats potentiels pour 1961 et seulement deux candidats qualifiés pour l'admission en 1959, il était clair que l'école avait besoin d'une base plus large pour fournir des enseignants et des étudiants qualifiés.

Au printemps 1960, les Disciples du Christ de la région de l'Équateur, les Presbytériens du Rwanda et les Presbytériens du Kasai s'étaient mis d'accord pour former une École théologique unie qui serait située à Kananga. Étant donné le grand nombre d'élèves de quatrième année des Disciples à Bolenge (près de Mbandaka, alors appelée Coquilhatville) et le besoin de temps pour réaménager la station de Ndesha (près de Kananga) afin d'accueillir la nouvelle école, il fut décidé qu'Ishaku et Mingashanga suivraient leur quatrième année d'études à Bolenge. La présence de ces Kasaiens à Bolenge servirait de transition vers la création de l'école pleinement unie à Ndesha en 1961. Au moment où ces plans furent élaborés, personne ne pouvait prévoir les conditions chaotiques dans lesquelles la fusion allait en fait se réaliser.

En juillet 1960, Tshiela et Ishaku ont fait leurs bagages à Kaniama pour le long voyage vers Bolenge. Ils ont laissé une partie de leurs affaires stockées à Kaniama et ont pris un train pour Kananga le 21 juillet, peu avant la fermeture de la frontière du Shaba par l'État sécessionniste du Katanga. De Kananga, ils se sont rendus à Lusambo en camion pour de courtes vacances. Là, Tshiela s'est brûlée dans un accident de cuisine et ils ne sont en fait partis pour Bolenge que début octobre.

Ce fut un voyage éprouvant. La nation entière était en émoi. Patrice Lumumba avait perdu le pouvoir en septembre ; la sécession du Kasai oriental (alors appelé Kasai du Sud) et du Shaba (Katanga) avait déclenché une guerre civile ; les troupes de l'Armée nationale avaient tenté en vain de préserver l'unité nationale et les troupes des Nations Unies avaient été appelées en renfort. Une véritable guerre tribale avait éclaté à Kananga et des combats avaient éclaté sporadiquement dans tout le Kasai. Les trains et les bateaux circulaient quand et où ils le pouvaient.

Malgré ces incertitudes, Ishaku prit Tshiela, Mapumba et Bokanda et partit pour Mbandaka. Ils laissèrent les deux autres enfants, Mianda et Mukendi, auprès des parents de la jeune fille à Lusambo. Le voyage comprenait quelque 1 250 kilomètres en bateau sur les fleuves Sankuru, Kasai et Zaïre jusqu'à Kinshasa (Léopoldville), puis 700 kilomètres en remontant le Zaïre jusqu'à Mbandaka, et enfin 11 kilomètres en camion ou en voiture jusqu'à la gare de Bolenge.

Ilebo (Port Franqui) est un port fluvial situé au confluent du Sankuru et du Kasai, première étape importante en aval de Lusambo. Ishaku et l'un des enfants y ont échappé de justesse à la mort, mais sans les dangers qu'ils auraient pu prévoir. Dans une lettre écrite de Bolenge en 1961, il rapporte :

Nous ne savons pas si d'autres missionnaires vous ont récemment raconté l'accident qui s'est produit à notre arrivée à Port Franqui le 2 octobre dernier. C'est moi, Ishaku, et notre petit bébé né à Bibanga, Anne Bokanda, qui avons failli nous noyer entre les barges le long de la rive du fleuve Kasai. Mais Dieu "Il nous a sauvés en faisant surgir un mécanicien qui a vu notre danger mortel et s'est précipité pour prendre le bébé de mes bras pendant que je coulais au fond des barges. J'ai réussi à remonter à la surface après des moments d'incertitude angoissante. Cette épreuve m'a montré, à moi et à toute ma famille, que Dieu a besoin de nous pour quelque chose, et jusqu'à présent nous ne savons pas comment l'expliquer !"

D'autres auraient pu prendre cet incident comme un avertissement clair contre ce voyage dans l'inconnu et auraient pu abandonner et rentrer chez eux en attendant un moment plus propice pour terminer leurs études. Si Ishaku avait envisagé cette possibilité, il l'a rapidement rejetée. Il a en effet pris cet incident comme un signe, mais comme un signe de la protection providentielle de Dieu et de son dessein spécial pour lui et sa famille. Sentirait-il plus tard dans son travail à Lusambo ou au moment de sa mort l'accomplissement de ce plan spécial ?

Au terme de ce voyage tendu et fatigant, ils atteignirent Bolenge. Cette vaste station missionnaire des Disciples du Christ abritait tout un complexe d'écoles, dont la petite École théologique en cours de fusion avec son homologue du Kasai. Située presque en plein sur l'équateur, au confluent des rivières Ruki et Zaïre, Bolenge est solidement ancrée sur une haute rive, dominant une étendue d'eau et des îles boisées qui semblent infinies. Lusambo était aussi une ville fluviale, mais la saison sèche rendait son modeste port inutilisable plusieurs mois par an. La vie à Bolenge était totalement dominée par le fleuve, qui coulait large et fort toute l'année, laissant son empreinte sur pratiquement toutes les dimensions de la culture. Alors que les esprits malveillants du Kasai pouvaient tuer leurs victimes par la foudre, dans la forêt équatoriale, c'était par le crocodile. La pêche était aussi importante dans la vie ici que l'agriculture l'était là-bas.

Les Kasaiens ont dû s'adapter à différentes langues. Si le français était monnaie courante, ils devaient se fier beaucoup plus à leur lingala, dont les connaissances étaient limitées. Cependant, la langue de base du marché et de l'église était le lonkundo, qu'ils ont commencé à apprendre.

L'Église protestante avait également sa propre saveur et son propre cachet. Sa structure était plus congrégationaliste que celle des presbytériens, mais plus connexionniste que celle des Frères de Plymouth.

Au cours de tous ces changements, Ishaku a démontré une fois de plus son ouverture à plus d'une culture et à toutes sortes de personnes. Il s'est fait de solides amis parmi les disciples du Christ à Bolenge, dont plusieurs sont venus plus tard à l'École théologique unie de Ndesha. Ils n'arrivèrent pas en 1961 comme prévu à l'origine, mais en 1962, lorsque le Kasai eut retrouvé suffisamment de stabilité politique, économique et sociale pour rendre le déménagement possible.

Ces hommes ont toujours accueilli chaleureusement Ishaku lors de ses visites occasionnelles sur le campus de Ndesha entre 1962 et 1964.

Les mois passés par Ishaku, Tshiela et leurs deux enfants à Bolenge furent chaotiques pour la jeune nation. L'alliance fragile entre Patrice Lumumba et Joseph Kasavubu, qui avait lancé le premier gouvernement le 30 juin 1960, prit fin lorsque Kasavubu destitua Lumumba en septembre. Chacun d'eux dirigeait un groupe prétendant être le gouvernement central légal, tandis que Moïse Tshombe au Shaba et Albert Kalonji au Kasai oriental dirigeaient les États sécessionnistes. En octobre, les Nations unies reconnurent les pouvoirs du gouvernement de Kasavubu lors d'un vote reflétant de profondes divisions entre les États africains indépendants. En décembre, Lumumba fut arrêté et en janvier 1961, il fut livré au régime sécessionniste du Katanga et assassiné. Toujours en janvier, Antoine Gizenga créa un nouveau gouvernement à Kisangani qu'il déclara être le gouvernement de toute la nation. Une série de tables rondes furent organisées pour tenter de résoudre la lutte pour le pouvoir, l'une d'entre elles à Mbandaka, du 24 au 28 mai 1961.

Dans cette situation politique instable, Ishaku poursuivit tranquillement ses études universitaires. Il les termina avec succès et obtint son diplôme de l'École théologique le 25 juin 1961.

En juillet, lui et Tshiela ont de nouveau fait leurs bagages pour refaire leur long voyage de l'année précédente. Cette fois, les presbytériens ont offert un transport aérien de Kinshasa à Kananga. La famille est arrivée à Lusambo en août 1961. C'est là qu'ils se sont installés pour ce qu'Ishaku considérait comme le début de son ministère de maturité. En fin de compte, ce ministère ne devait durer que trois ans.

*1961-64 A Lusambo. Malgré de nombreux problèmes, il a persévéré
développer le travail scolaire, en diffusant les Écritures
et d'autres écrits chrétiens, en visitant les malades,
les personnes âgées et ceux qui s'étaient éloignés de la
voie du Seigneur.
a profité de chaque occasion pour annoncer la
le salut offert par Dieu en Jésus-Christ aux hommes
pêcheurs et
femmes.*

Lusambo se trouve à la tête de la rivière Sankuru, près de la limite sud de la forêt tropicale qui s'étend vers le nord sur cinq cents kilomètres jusqu'à l'équateur, puis quatre cents kilomètres supplémentaires jusqu'à la rivière Uele. Même en août, au cœur de la saison sèche, la forêt qui entoure Lusambo est luxuriante et verte. Ce n'est que dans les clairières au sommet des crêtes, sur les terrains de jeu et dans les rues poussiéreuses de la ville que le brun vif de l'herbe séchée témoigne de la longue absence de pluie. Le Sankuru coule tranquillement, ses eaux brun rougeâtre contrastant avec la tache noire du Lubi qui s'y jette par le sud, en face du port. À l'ouest de la ville, quatre ou cinq kilomètres en aval sur la même rive (nord) du fleuve, se trouve la piste d'atterrissage. Ce petit aéroport, ainsi que la route menant au sud vers Kananga à deux cents kilomètres de là, ont largement remplacé le fleuve comme lien principal de la région avec le monde extérieur. Il n'y a pas de pont à Lusambo. Un bac relie le centre commercial à la route de Kananga.

Le temps n'a pas été clément avec Lusambo. Pendant la majeure partie de la période coloniale, elle fut la capitale de la province du Kasaï au Congo belge. Ce n'est qu'en 1946 que le gouvernement provincial fut transféré à la ville ferroviaire relativement récente de Kananga (Luluabourg). Après l'indépendance, alors que le pays était divisé en plus de vingt provinces tribales, Lusambo devint une « zone disputée ». Pour des raisons à la fois commerciales et politiques, elle avait été un lieu de rencontre pour de nombreuses tribus pendant la période coloniale. Dans le Congo nouvellement indépendant, cet avantage autrefois avantageux fit de la ville une pomme de discorde et le théâtre de luttes acharnées et parfois sanglantes entre tribus. Plus tard, pendant la révolution de 1964, la ville fut

attaquée, occupée et pillée d'abord par les Simbas puis par l'armée nationale.

Lorsque je l'ai visitée en 1969, Lusambo n'était plus qu'une coquille vide. Son ancien quartier commercial était en grande partie en ruines. Son immense cathédrale en briques et en tuiles et l'ancienne résidence du gouverneur semblaient quelque peu négligées. Son port était encombré par plusieurs bateaux et péniches coulés. Ses palmiers étaient mal taillés, ses arbustes à fleurs négligés et ses rues sablonneuses envahies par l'herbe. Cela ressemblait à certaines des anciennes villes de bateaux à vapeur le long du Mississippi dont je me souvenais de mon enfance dans l'Arkansas pendant la Grande Dépression.

Juste à l'est de Lusambo, à la limite amont de l'agglomération de maisons aux toits ondulés et de huttes en terre battue, connue avant l'indépendance sous le nom de cité indigène, se trouve la station de Dibatai, siège pendant de nombreuses années de la mission Westcott parrainée par les Frères chrétiens d'Angleterre et d'Écosse. La station avait été ouverte par les presbytériens en 1913 comme port permanent pour leur bateau à vapeur, le Lapsley. Lorsque le Lapsley fut vendu en 1925, les presbytériens se retirèrent de Lusambo, permettant aux méthodistes d'utiliser la station comme base d'approvisionnement pour leur travail parmi le peuple Atetela à Wembo Nyama et au nord-est. À peine trois ans plus tard, en 1928, les presbytériens cédèrent la station de Lusambo à la mission Westcott qui souhaitait en faire un centre d'évangélisation et d'éducation. Ils l'ont rebaptisé Dibatai et il est devenu le siège officiel de la mission Westcott, pour fusionner plus tard avec la mission North Sankuru et évoluer vers la communauté évangélique de la région de Sankuru.

Quand Ishaku et Tshiela arrivèrent à Dibatai en août 1961, ils découvrirent qu'il était à peu près comme ils s'en souvenaient depuis leur enfance : trois résidences missionnaires le long du fleuve, une grande mais simple salle de réunion qui, dans d'autres missions, s'appellerait l'église, un complexe quelque peu aléatoire de salles de classe primaires, une maison d'hôtes, un ou deux bureaux et quelques petits entrepôts. Un grand terrain de jeu s'étendait entre ces bâtiments et la ville. Comparé au grand complexe catholique romain au centre de Lusambo, il n'était pas très impressionnant. L'aspect bricolé du lieu trahissait ses multiples propriétaires passés et démontrait ce que signifiait être privé de subventions gouvernementales.

Le bâtiment le plus impressionnant du lot, une maison en brique à deux étages avec un grand grenier et de larges vérandas, se trouvait nichée dans les arbres au bout de la route menant à la station. C'était la résidence missionnaire la plus à l'est donnant sur la rivière et elle était réservée à M. et Mme Henry Moyes. M. Moyes était le missionnaire le plus ancien de la station et le représentant légal de la Mission. On disait qu'il se livrait à un certain nombre de commerces discrets afin de compléter les maigres ressources financières de la Mission.

La résidence suivante, juste à l'ouest de la maison Moyes, était assez petite. Jean Flett y a vécu de 1934 à 1963. Vingt mètres plus à l'ouest se trouvait la dernière résidence de la station, un peu plus grande que la deuxième. À proximité de cette troisième maison, comme le côté long d'un « L », se trouvait un bâtiment bas en forme de mitraillette abritant le dispensaire à une extrémité et le bureau régional de l'école à l'autre. Ce petit complexe de bâtiments était la « clôture » de Jean Flett de juin 1963 à août 1964.

Quand Ishaku et sa famille revinrent à Dibatai en août 1961, tous les missionnaires étaient partis. Juste avant d'obtenir son diplôme de l'école théologique de Bolenge, Ishaku avait écrit :

Nous espérons retourner à Lusambo et voir si les gens là-bas ont besoin de nous. Je pense que vous avez probablement entendu dire que plusieurs missionnaires du Nord Sankuru (Kasai) ont dû partir à cause des troubles causés par les soldats révolutionnaires congolais venus de Stanleyville (Kisangani) le mois dernier. C'est pourquoi tous les missionnaires de notre localité (la Mission Westcott) ont évacué à la fin du mois de mai 1961. Et dans l'église de Lusambo il y a aussi des troubles tribaux selon les lettres que nous avons reçues. Nous ne savons pas quelle sera notre situation à notre arrivée.

Pendant l'absence des missionnaires, Ishaku et sa famille vivaient dans le village voisin des parents de Tshiela, la plupart du temps dans une maison empruntée qui avait été abandonnée pendant les troubles tribaux. La perte de leur propre maison a aggravé la situation de Tshiela.

Lorsque Jean Flett revint de congé en août 1962, elle partagea sa petite maison avec sa famille africaine. En juin 1963, la maison voisine, plus

grande, se libéra et Mlle Flett s'y installa. Pendant les quatorze mois qui suivirent, sa « clôture » fut occupée par Ishaku, Tshiela et leurs cinq enfants. Ce n'était pas un arrangement particulièrement confortable : Tshiela et Ishaku dormaient tous les deux sur des nattes à même le sol, elle dans la maison avec leur nouveau bébé et lui dans le bureau de l'école. Pourtant, c'était mutuellement pratique. La famille avait passé un contrat avec un jeune homme pour leur construire une maison dans le village et attendait – interminablement, semblait-il – qu'il la termine. Mlle Flett, en revanche, était nerveuse à l'idée de rester seule dans la maison en ces temps périlleux. À au moins une occasion, des voleurs étaient entrés par effraction pendant qu'elle était dans la maison, alors les anciens de l'église dormaient dans la maison lorsque Ishaku était absent.

Dans mon entretien avec Tshiela à Kinshasa en 1969, j'essayais de me faire une idée de leur vie pendant cette période :

LW Donc tu as vécu avec elle en 63...

Tshiela Oui, et jusqu'en 1964, quand les rebelles sont arrivés.

LW' : Oh, tu vivais toujours comme ça ?

Tshiela Oui.

LW Vous attendiez qu'ils finissent votre propre maison au village ?

Tshiela Oui, en attendant qu'ils finissent, parce que le jeune qui le construisait travaillait ailleurs. Voyez-vous, nous avons vécu les années 61 et 62 sans aucun salaire. Quand les missionnaires rentraient chez eux, nous ne recevions pas d'argent. Nous allions avec ma mère dans la forêt, dans les champs abandonnés, chercher du maïs pour avoir de quoi manger. Après plusieurs mois, j'ai commencé à faire des petits gâteaux (mikata) pour gagner un peu d'argent, et je donnais une partie de l'argent à Ishaku pour payer un voyage à Kananga pour demander à M. Washburn si nous pouvions obtenir nos salaires d'enseignants du gouvernement. M. Washburn est venu à Lusambo dans un petit avion pour obtenir nos bulletins scolaires.

Il dit : « Je veux vous aider tous. Je sais que vous n'avez aucun moyen de vous en sortir ces jours-ci. Vos missionnaires sont à la maison. Il serait bon que vous me donniez vos bulletins scolaires et que je vous laisse enregistrer vos écoles au nom de l'APCM

(Mission presbytérienne américaine du Congo) afin que vous puissiez recevoir votre subvention. »
Cela nous a été d'une grande aide. Nous avons commencé à percevoir nos salaires en 1962.

Cette allusion à la question des subventions scolaires était très révélatrice. J'avais été au courant d'une grande lutte à ce sujet entre les missionnaires de la Mission Westcott et les membres de leur Assemblée (église). Cette question avait été évoquée lors d'un cours d'histoire de l'église à Kakinda, alors que nous discutons des facteurs qui avaient conduit à la séparation de l'église et de l'état dans de nombreuses nations occidentales modernes. Ishaku avait dit qu'il comprenait mieux maintenant pourquoi les missionnaires avaient ce sentiment à l'égard des subventions gouvernementales, mais il avait ajouté que ces raisons provenaient de l'histoire occidentale et non de la situation au Zaïre. Il avait dit que les chrétiens de Lusambo étaient très en colère contre les missionnaires qui refusaient les subventions et qu'ils avaient même parlé de les chasser.

De retour à Lusambo en 1961, Ishaku essaya de faire comprendre à ses frères chrétiens que le refus des subventions n'était pas dû au fait que les missionnaires cherchaient à les retenir. Il expliqua que les missionnaires ne pouvaient s'empêcher de ressentir ce qu'ils ressentaient. En même temps, Ishaku acceptait que les écoles soient subventionnées. Il ne parvint pas à convaincre les missionnaires de Westcott, mais il se dépensa sans compter pour que le système scolaire soit conforme aux systèmes subventionnés. Lorsqu'il se retrouva avec une responsabilité majeure, il trouva le moyen d'atteindre l'objectif que lui et ses concitoyens partageaient sans renier les missionnaires qui avaient fondé les écoles. Il rêvait aussi de créer une école secondaire à Lusambo et, en 1962, il chercha à obtenir le soutien de M. Norman Downs, missionnaire des Frères et diplômé de Cambridge qui travaillait alors hors du Kasai. Downs accepta de venir à Lusambo en 1963 pour aider Ishaku à réaliser ce rêve.

Le rôle de médiateur d'Ishaku dans la palabre sur les subventions scolaires est un exemple remarquable de la façon dont il vivait entre ses deux mondes, cherchant à être loyal à l'un et à l'autre. C'était une attitude qui lui permettait de rendre un grand service à la communauté évangélique, mais un rôle qui coûtait cher à Ishaku. J'ai eu l'impression que certains missionnaires de Westcott désapprouvaient la relation particulière qu'Ishaku entretenait avec l'un d'entre eux (Jean Flett) ; mais,

étant donné cette relation, ils étaient blessés lorsqu'Ishaku ne soutenait pas les opinions et les politiques des missionnaires. En même temps, il devait endurer l'hostilité de ses compatriotes. M. Kapitene et M. Basue m'ont tous deux parlé d'une personne en particulier avec laquelle Ishaku et Tshiela s'étaient liés d'amitié lorsqu'ils étaient étudiants à Kakinda, mais qui plus tard voulait le poste d'Ishaku comme directeur d'école à Lusambo. Outre ce cas particulier d'ambition, Ishaku était aussi l'objet de jalousie et de ressentiment général en raison de ses relations avec les missionnaires. Comme l'a rapporté Norman Downs après la mort d'Ishaku :

Il a beaucoup souffert de l'opposition de certains de ses frères africains qui étaient jaloux de lui, mais il a essayé de les gagner en faisant preuve d'humilité et de douceur. Je ne l'ai jamais vu perdre son sang-froid. Néanmoins, une fois convaincu d'être sur la bonne voie, rien ne pouvait le faire dévier. ⁹

On ne peut qu'imaginer la lutte intérieure et la douleur qui ont dû l'accompagner sur le chemin solitaire qu'il a choisi.

Ishaku a apporté à la direction de l'école primaire de Lusambo, puis du système scolaire de Westcott, le même soin méthodique qui avait caractérisé son travail d'étudiant. M. Basue, alors directeur de l'école primaire presbytérienne de Dimbelenge, se souvient d'une visite à Ishaku en 1963 :

LW Vous lui avez rendu visite alors qu'il était directeur...

Basue Oui.

LW Pouvez-vous me parler d'une visite comme celle-là ?

Basue Oh, bien sûr ! Quand je suis allé là-bas en 1963, j'étais heureux d'entrer dans son bureau, car j'ai vu qu'il avait le don de bien ranger les choses à leur place. J'ai aimé voir son bureau. Il était propre. Je l'ai trouvé en bon état. C'était la première fois que nous commencions à appliquer le programme national envoyé par le gouvernement. Il avait bien organisé l'horaire scolaire avec l'aide de M. Moyes. J'ai obtenu de lui quelques copies de ces horaires. Il m'a montré une sorte de machine à dupliquer que je n'avais jamais vue auparavant. C'était juste une petite boîte. On mettait son papier à l'intérieur, on mettait quelque chose dessus comme ça, on le retirait et voilà sa copie ! Il m'a dit que c'était une

machine à l'ancienne, datant des premiers temps des missionnaires. Il a dit : « Je la garde encore pour m'aider. » C'est la principale chose que j'ai vue : qu'il maintenait son bureau en bon état.

Ses professeurs l'appelaient toujours simplement « Tatu, Tatu, Tatu » (père ou monsieur). Quand je retourne maintenant et que je vois les quelques personnes qui sont restées là-bas avec tous ces problèmes et un directeur qui est nouveau, ils se lamentent et disent : « Quand nous avions Tatu Ishaku... » Jusqu'à ce jour, dans toute la région de Lusambo, on l'appelle simplement « Tatu Ishaku ». Il organisait donc bien son travail de directeur. Il était zélé pour essayer de faire ce que le gouvernement demandait.

LW On ne l'appelait pas pasteur là-bas ? Seulement "Tatu" ?

Basue Oui, "Tatu, Tatu."

Le fait qu'il ne soit pas appelé pasteur est intéressant car les Frères, appliquant avec une totale cohérence la doctrine du sacerdoce de tous les croyants, ne reconnaissent aucun clergé et n'ordonnent aucun de leurs membres comme pasteur. Pourtant, « pasteur » était la fonction et le titre auxquels aspiraient les diplômés de l'École de théologie, et la plupart d'entre eux faisaient pression sur leur église de parrainage pour obtenir une ordination rapide et la permission de porter un col clérical. Ishaku ne s'intéressait apparemment pas à ces questions.

Il essaya de faire tout ce qu'il pouvait pour édifier l'Église. Non seulement il prit son tour pour diriger le culte dans la salle d'assemblée de Dibatai, mais plus d'une fois il m'écrivit et me parla de la façon dont il pourrait aider les évangélistes des petites localités autour de Lusambo à donner plus de substance à leur prédication. Il considérait son travail scolaire comme une partie intégrante de la vie spirituelle de la communauté. D'une certaine manière, il n'était pas seulement pasteur, mais aussi surintendant de district des pasteurs, même s'il n'a jamais sollicité ni obtenu cette fonction. Ce sont surtout ceux qui avaient été éduqués et influencés par les cercles presbytériens et méthodistes qui, voyant comment il fonctionnait, l'appelaient « pasteur ». Parmi les frères et à ses propres yeux, il était simplement « Tatu Ishaku ».

Durant cette période, Ishaku fut un membre actif et, pendant un temps, président du Comité régional de littérature tshiluba. Ce groupe, qui comprenait des Frères, des Mennonites et des Presbytériens, cherchait à

stimuler et à coordonner la rédaction, l'impression et la distribution de littérature chrétienne en langue tshiluba. Son intérêt pour la littérature s'exprimait non seulement au niveau administratif, mais aussi dans ses efforts pour encourager la lecture à la base, et enfin dans son travail d'écrivain. Il avait produit un manuscrit sur le chrétien et l'indépendance qui fut publié à titre posthume, dont la préface a été citée plus haut.

Malgré leurs difficultés de logement, Tshiela et Ishaku étaient connus pour leur hospitalité envers les nombreux voyageurs qui passaient par Lusambo. Le Dr Yemba Kekumba (alors appelé Yemba David), mon collègue professeur pendant une année sabbatique à la Faculté de théologie de l'Université nationale du Zaïre à Kisangani, en est un parfait exemple. Me trouvant en train de travailler sur ce manuscrit sur Ishaku le 18 avril 1973, il se rappela le moment où un groupe d'étudiants méthodistes, en route de l'école secondaire de Katubue (près de Kananga) vers leurs maisons près de Wembo Nyama, passèrent la nuit à Dibatai :

Yemba Je n'ai pas connu le pasteur Ishaku pendant longtemps. Ce n'est qu'une nuit que j'ai fait sa connaissance. Un camion chargé d'étudiants de Katubue se dirigeait vers Wembo Nyama, et nous sommes arrivés à Lusambo. Le pasteur Ishaku nous a reçus ce soir-là. Il nous a montré où nous devons déposer nos bagages, car il était assez tard et nous étions très fatigués. Ce dont je me souviens, c'est qu'il a invité tout un groupe d'étudiants – je crois que nous étions cinq –. Les autres étaient allés en ville rendre visite à des amis, mais ces cinq-là sont restés à la gare. Sa femme nous a préparé le dîner, bien qu'il fût déjà nuit. Il a parlé avec nous ; il nous a fait visiter son bureau. Il était aussi directeur de l'école de Lusambo. Nous avons eu une bonne conversation et nous nous sommes couchés assez tard, vers minuit, je crois. Nous devions partir tôt le lendemain matin, donc tout ce dont je me souviens du pasteur Ishaku, c'est son accueil chaleureux ce soir-là : Une seule nuit, mais cela me dit beaucoup.

LW Vous souvenez-vous de quelle année c'était ?

Yemba , je crois que c'était en 1963 - les longues vacances de 1963, si je ne me trompe pas.

LW Où as-tu dormi cette nuit-là ?

Yemba Il y avait un garage, je crois que c'était un garage. Ils nous ont fourni des matelas et nous y avons passé la nuit. Ils savaient que nous allions venir et ils nous ont réservé un endroit. Mais les

autres étudiants avaient des amis en ville et ils préféraient aller voir leurs amis.

LW Cet accueil chaleureux semble assez caractéristique. Même lorsqu'il était encore étudiant à Kakinda, il y avait toujours du monde chez lui. Il était très hospitalier. Et puis, les gens semblaient apprécier ses conseils.

Yemba Oui, et la conversation quand nous sommes arrivés là-bas. Il semble qu'il ait vraiment aimé ses études, car pendant que nous discussions là-bas dans son bureau, il nous montrait d'abord ses livres, puis son travail, et ainsi de suite. C'était une bonne expérience.

LW Merci beaucoup pour ce souvenir et témoignage.

Yemba Attendez, je crois qu'il faudrait corriger ce que j'ai dit. Le pasteur Ishaku ne savait pas qu'un camion chargé d'étudiants allait arriver. Nous avions, en effet, prévu de passer la nuit ailleurs en ville. C'est celui qui nous accompagnait, je crois, qui a dit : « Non, nous préférons passer la nuit et laisser le camion à la gare. » Donc il ne savait pas. D'ailleurs, c'est la nuit que sa femme a dû préparer ce repas, à l'improviste.

LW Vers quelle heure êtes-vous arrivé ? Après le coucher du soleil ?

Yemba Bien après le coucher du soleil, bien après le coucher du soleil ! Je crois qu'il devait être vers 20 ou 21 heures, et la conversation et le dîner qu'ils devaient préparer durèrent jusqu'après minuit, heure à laquelle nous allâmes nous coucher.

LW L'hospitalité zaïroise est vraiment quelque chose de spécial ! Je l'ai appréciée plus d'une fois.

Parfois, l'entraide d'Ishaku envers les autres dépassait la simple hospitalité. L'aîné Kapitene avait parlé du courage dont il avait fait preuve en prenant soin des personnes prises entre deux factions hostiles lors des troubles de 1960. J'ai appris de Tshiela qu'il avait continué à le faire pendant les troubles tribaux à Lusambo. À une occasion, en 1963, il avait été battu pour avoir essayé de sauver la vie d'un enfant Otetela.

L'inquiétude d'Ishaku à l'égard des tensions tribales s'est exprimée dans un petit livret qu'il a écrit vers la fin de ces trois années à Lusambo, intitulé *L'indépendance d'un chrétien dans sa nation*. Écrit en mai 1964 et publié à titre posthume, cet essai révèle sa réflexion sérieuse sur la signification de

l'indépendance nationale pour un chrétien et sur le rôle de chaque citoyen chrétien dans la vie de la nation. Il met en tête de toutes ses pensées un texte biblique, Jean 8:31-32, « Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira. » Il reconnaît sa dette envers deux auteurs sur ce sujet, puis introduit modestement sa propre contribution avec deux proverbes tshiluba. Après une référence aux faux espoirs des peuples pendant la période précédant immédiatement l'indépendance, il définit le terme et énonce trois grandes vérités sur l'indépendance qui sont acceptées par tous :

1. Chaque individu est doté par Dieu du droit à l'autonomie.
détermination.
2. Tous les droits ont leurs responsabilités correspondantes.
3. Ce qui nous dérange le plus à l'heure actuelle est le manque
d'entraide.
compréhension entre nos tribus dans ce pays.

Tandis que chacun de ces points est développé, l'accent est mis sur le troisième, auquel Ishaku consacre près de la moitié du livre. Il en appelle à une conscience nationale qui l'emportera sur les loyautés tribales. La diversité culturelle entre les tribus est enrichissante à condition que les gens se respectent les uns les autres.

Les choses vraiment mauvaises ne se produisent que lorsque les gens ne se considèrent pas mutuellement comme ayant de la valeur, que ce soit entre un individu et un autre, ou entre une tribu et une autre. Nous savons que chaque tribu possède sa propre sagesse et ses propres coutumes qui diffèrent des autres. Chaque tribu est utile à l'autre. Si nous mettons ensemble les bonnes coutumes, les modes de vie et les différentes idées de chaque tribu, nous découvrirons que toutes ces idées améliorent le bien-être et le progrès de l'humanité.

Après avoir renforcé cette idée d'unité et de progrès avec un certain nombre de proverbes africains et de textes bibliques, Ishaku conclut la brochure par une affirmation du mandat divin pour le gouvernement civil

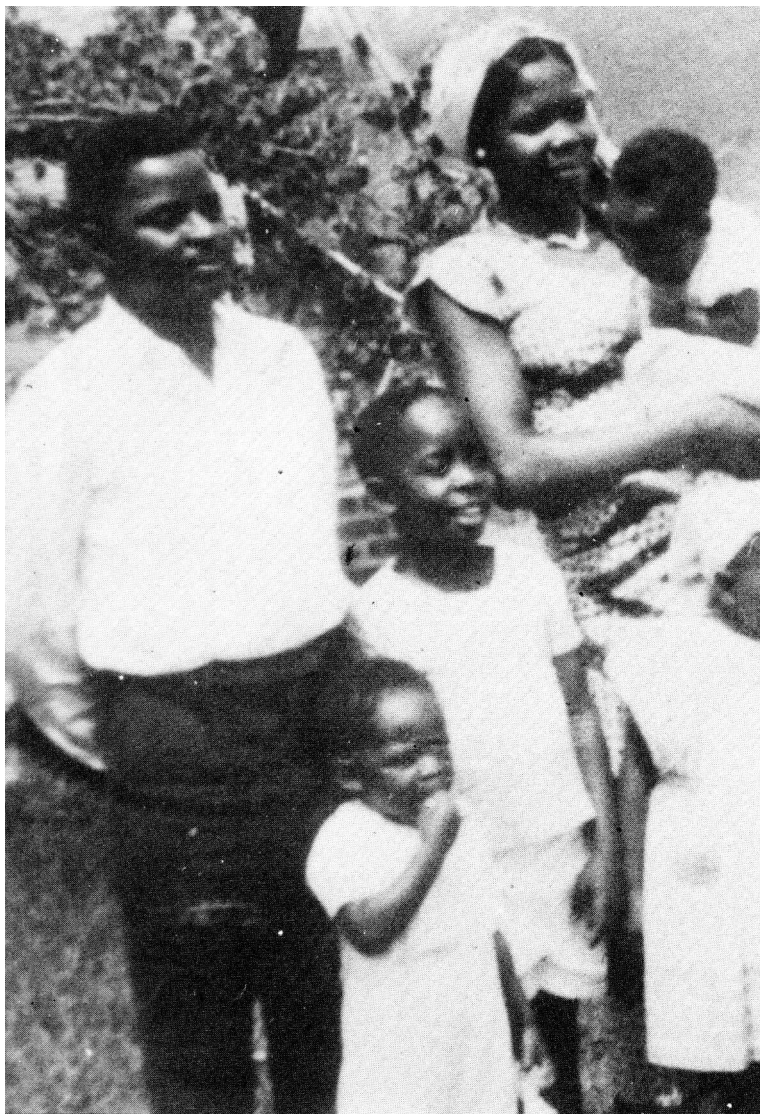
de la République démocratique du Congo (comme s'appelait alors le Zaïre), citant Romains 13:1b et 4, "Il n'y a pas d'autorité qui ne vienne de Dieu..."

Août 1961 à août 1964. Ce furent des temps difficiles pour la jeune nation, et pour le jeune directeur de l'école de Dibatai et sa famille. Des conditions de vie difficiles, des périodes de pauvreté et de faim, des jalousies au sein de l'église, des disputes au sujet de l'école, des hostilités et des incompréhensions de toutes parts, des demandes constantes de temps et d'énergie : tel est le tableau qui ressort des témoignages que j'ai recueillis sur les trois dernières années d'Ishaku et de Tshiela à Lusambo. Mais ce tableau comporte aussi d'autres caractéristiques : des journées remplies de travail productif, un cercle toujours plus large d'amis reconnaissants, des prières et des louanges au sein d'une communauté de foi, et un système scolaire qui prenait forme sous sa direction.

Lorsque leur dernier enfant est né le 18 juillet 1962, ils l'ont appelé Kupa, « Cadeau », c'était le nom de sa grand-mère maternelle.



**Le Comité Protestant sur Tshiluba
Littérature présidée par Ishaku, réunie à
Luebo, 14 octobre 1962**



**Le directeur de l'école et sa famille
dans leur maison avec vue sur le Sankuru
Dibatai 1962**

6

Crise

Au cours de l'été 1964, Norman et Flora Downs sont venus à Lusambo pour aider à la création d'une école secondaire. Moins d'un mois plus tard, l'arrivée des rebelles mulélistes, appelés Simbas, a ruiné ces plans et mis fin à la vie d'Ishaku. Les rebelles sont arrivés à Lusambo le mercredi 12 août 1964. Le dimanche 16 août, l'un d'eux a abattu Ishaku Jean wa Shadi. Tôt le lendemain matin, sa famille et ses amis ont enterré son corps.

Les sources les plus précieuses pour reconstituer les événements de ces six jours sont le journal de Norman Downs et les conversations ultérieures avec lui, ainsi que mon entretien avec Tshiela à Kinshasa le 25 août 1969. Tous deux étaient présents lors de la mort d'Ishaku, tout comme Jean Flett avec qui j'ai longuement parlé. J'ai également parlé avec le père de Tshiela, Mukendi, qui a creusé la tombe d'Ishaku ; avec Baba Ngoi Beneke qui a fourni les nattes dans lesquelles son corps a été enterré ; avec le pasteur Muanza Yobo et d'autres dirigeants ultérieurs de la station de Dibatai qui ont vécu les troubles de 1964. À partir de ces conversations, ainsi que de ma connaissance personnelle d'Ishaku, de sa famille et de ses amis les plus proches, j'ai essayé d'imaginer ce qui a pu se passer pendant ces derniers jours de sa vie.

La structure de base de ce chapitre et du suivant est fournie par le journal de Downs et le récit de Tshiela. Les scènes qui y sont intercalées, bien que basées sur des faits, sont le fruit d'une imagination empathique.

Nos expériences à Lusambo, août 1964

Journal des événements par S. Norman Downs ¹¹

Vendredi 24 juillet

*Nous sommes revenus à Lusambo par la rivière depuis Bena
Tshiadi via
Bena Dibele.*

Mardi 4 août

Le pilote méthodiste, Burleigh Law, tué par des rebelles à Wembo Nyama, à environ 180 miles au nord-est de Lusambo.

Jeudi 6 août

Cette nouvelle nous est parvenue par radio, juste avant que je parte en Land Rover pour aller chercher M. et Mme Moyes à la sortie de l'avion. Ils ne sont pas venus.

Dimanche 9 août

Nous décidons de quitter Lusambo pour un moment. Nous avons entendu dire que l'avion de l'APCM (American Presbyterian Congo Mission) devait se rendre à Kole pour faire sortir les missionnaires Loto et Kole, s'ils désiraient partir.

Lundi 10 août

Je me suis rendu au bureau d'Air Brousse à Lusambo et j'ai réservé des places pour Jean Flett et nous-mêmes dans l'avion de jeudi. J'ai reçu des lettres de route pour Luluabourg. Notre objectif principal était de rencontrer et de discuter avec nos collègues.

Mardi 11 août

Les anciens Makelela et Mukendi m'ont conseillé de ne pas prendre la Land Rover pour me rendre à l'aérodrome, car l'armée réquisitionnait des véhicules pour emmener leurs familles et leurs biens à Luluabourg. Cela indiquait que l'armée était sur le point d'abandonner Lusambo. Mon objectif en me rendant à l'aérodrome était de contacter le pilote et d'avoir les dernières nouvelles de Luluabourg. La distance entre la mission et l'aérodrome est d'environ six miles.

Je partis à bicyclette, mais à mi-chemin, le docteur Carsi, médecin de l'Organisation mondiale de la santé, qui était accompagné d'autres Européens de Lusambo, vint me chercher. À l'aérodrome, nous trouvâmes des prêtres et des sœurs. Certains d'entre eux espéraient se rendre à Luluabourg par avion. Tous s'accordèrent à dire que la situation était grave, car il n'y avait plus d'armée pour tenir les rebelles à distance. Aucun avion ne vint. Il n'y avait pas de liaison téléphonique avec Luluabourg et personne n'avait d'émetteur. À midi, nous retournâmes à

Lusambo, mais il fut convenu que si un avion arrivait dans l'après-midi, le pilote recevrait un message urgent pour dire que nous, de la mission protestante, désirions être évacués le plus tôt possible.

Vers 16 heures, nous avons entendu un avion, avons chargé la Land Rover et sommes descendus à l'aérodrome. Nous ne pensions pas partir avec cet avion, mais nous espérions pouvoir envoyer un message. Lorsque nous sommes arrivés à l'aérodrome, l'avion avait déjà décollé pour retourner à Luluabourg. Ce n'était pas leur avion habituel du mardi, mais il avait été affrété par un commerçant. Il emportait un abbé africain et une des sœurs européennes, ainsi que notre demande de vol spécial sur l'avion du mercredi, remise au pilote par le Dr Carsi. En théorie, nous aurions pu partir par la route cette nuit-là, mais il n'était pas question de former un convoi. La route entre Lusambo et Luluabourg était en mauvais état depuis longtemps et nous ne savions pas si nous allions rencontrer des combats tribaux sur notre route. Nous ne savions pas non plus si l'armée allait réquisitionner notre véhicule et nous laisser en plan. Nous comptions partir par avion spécial avant l'arrivée des rebelles. Les rebelles avaient été signalés à 45 miles de Lusambo ce matin-là.

Voilà les faits. Quelles ont pu être les pensées et les sentiments des habitants de la station Dibatai alors que les rumeurs circulaient et que les tensions s'intensifiaient le mardi 11 août 1964 ? Les deux conversations imaginaires qui suivent tentent de répondre à cette question.

Ce matin, Ishaku travaille distraitement sur ses bulletins scolaires mais il est heureux d'être interrompu par le père de Tshiela, Mukendi. « Entrez, asseyez-vous ! » dit-il chaleureusement.

Mukendi entre en mangeant une papaye que Tshiela vient de lui donner. « Avez-vous entendu parler de l'armée ? » demande-t-il. « Ils ont réquisitionné toutes les voitures et tous les camions de Lusambo qui peuvent rouler, et ils ramassent tous les véhicules qui entrent en ville. »

« Alors ils nous quittent », dit Ishaku en posant son stylo.
« Oui, et les missionnaires aussi. »

« Je sais. Ils ont décidé cela lors de leur réunion de prière du dimanche soir. »

« J'en ai entendu parler par hasard hier soir au village », répond Mukendi. « Heureusement que je l'ai fait. Muambi Kamanda était sur le point de prendre la Land Rover il y a quelque temps et de se rendre à l'aérodrome, en plein centre-ville ! Makelela et moi l'avons dissuadé. Je ne vois pas pourquoi il veut y aller, de toute façon. Il n'emmenait même pas les deux femmes, donc il n'a pas pu essayer de prendre l'avion d'aujourd'hui pour Luluabourg. »

« Non. Il a essayé hier d'obtenir des places dans l'avion, mais elles étaient toutes parties. Ils ont trois places réservées dans l'avion de jeudi. »

« Bien ! » dit Mukendi. « Alors peut-être que tu m'écouteras et que tu partiras d'ici avec les enfants. Après tout, Tshiela est ma fille, et tu devrais prêter attention à ma sagesse sur ce qui est bon pour elle et ses enfants. Si tu veux être une sorte de héros, c'est une chose, mais tu ne sembles pas penser à ta responsabilité envers ta femme et tes enfants. »

« Comme vous le dites », répond Ishaku d'un ton neutre, « ma femme et mes enfants sont sous ma responsabilité. Mais c'est aussi le cas de tous les fidèles de cette station... »

Il est le milieu de l'après-midi lorsque Jean Flett revient à la maison après une réunion de femmes au village.

« Eh bien ! Comme je m'y attendais, il n'y en avait que deux ou trois », s'écrie-t-elle en s'installant sur une chaise en osier dans le salon.

84

« Vraiment », dit Tshiela en apparaissant dans la cuisine. « Je suis restée et j'ai discuté un moment pour les rassurer », continue Jean.

Ils sont interrompus par Mukendi et Bokanda, âgés de six et quatre ans, qui arrivent en courant de la cour où ils jouaient sous le manguier. « Maman ! Maman ! L'avion. Écoute ! »

« Ce n'est pas possible », dit Jean Flett. « Air Brousse vient le mardi et le jeudi matin, et l'avion de ce matin n'est pas venu. Oh ! C'est peut-être l'avion de l'APCM. Muambi Kamanda a dit qu'il irait à Kole pour y chercher les missionnaires. Mais c'était hier. » Elle se tait et ils écoutent tous.

« C'est un avion », dit Tshiela, « mais cela ne ressemble pas au petit oiseau de la mission. »

« Non, ça ressemble à un avion plus gros », acquiesce Jean en sortant sur la véranda. Là, elle voit une sentinelle arriver en courant de la maison des Downs. Alors qu'elle lit la note qu'il lui tend, Ishaku sort du bureau et s'approche.

« Tshiela ! » dit Miss Flett en se dépêchant de rentrer à l'intérieur. « Est-ce que cette robe que nous avons lavée hier est repassée ? Prends-la vite et apporte-la-moi. Muambi dit que nous devons prendre nos affaires, juste au cas où il y aurait des places dans cet avion. » Elle prend la Bible et le calendrier de prières en se rendant à la salle de bain pour prendre sa brosse à dents.

Dehors, Ishaku parle lentement à la sentinelle : « Attendez un peu. Maman aura besoin qu'on porte ses affaires chez Muambi Kamanda. »

L'avion avait bien sûr déjà décollé lorsqu'ils atteignirent l'aéroport, et le petit groupe retourna à Dibatai pour passer une nuit agitée alors que les rebelles approchaient.

Journal de Down

Mercredi 12 août

Les Mulelistes sont arrivés à 9 heures du matin en camions en provenance de Lubefu, passant près de la mission sur leur chemin. Nous sommes partis pour tenter d'atteindre l'aérodrome, mais avons été refoulés par des Mulelistes armés.

Les prisonniers étaient en train d'être libérés de la prison. Nous avons été la cible de coups de feu sur le chemin du retour. Nous avons croisé une camionnette pleine de mulélistes, dont l'un était métis. Il nous a dit que les missionnaires protestants ne seraient pas blessés, à condition que nous ne cherchions pas à nous échapper. Tous étaient armés de fusils. La population locale était en pleine fuite lorsque nous sommes arrivés à la station de mission et à partir de ce moment-là, nous n'avons presque plus vu personne que nous connaissions. Seuls sont restés ceux qui résidaient réellement à la station de mission : Ishaku, Makelela, Mukendi et leurs familles.

Un certain nombre de Mulelists sont arrivés plus tard dans la matinée en voiture et un jeune homme a exigé ma montre-bracelet et a demandé à voir notre magasin. Il est entré dans la maison, a regardé ce que nous avions et a pris mon vélo. Plus tard, ils sont venus et ont exigé le Land Rover. Ils étaient tous assez polis, mais

nous étions entre leurs mains et devions faire ce qu'ils nous disaient.

A 13 heures, nous avons entendu à la radio qu'un avion de l'APCM arrivait à Lusambo à 14 heures. Quand il est arrivé au-dessus de la mission, trois voitures pleines de Mulelists sont arrivées, très en colère et menaçantes. Nous avons, disaient-ils, un émetteur et c'était nous qui avions appelé l'avion. Pour une raison quelconque, ils n'ont pas pris le récepteur radio. Alors qu'un groupe fouillait la maison, quelqu'un a profité de l'occasion pour enlever un sac que nous avons emballé pour notre voyage. Le « commandant de l'opération » m'a donné la permission d'aller en ville pour acheter de la nourriture, mais je n'ai jamais eu l'occasion de quitter la station et nous n'aurions pas trouvé beaucoup de nourriture en ville. Pendant les trois semaines qui ont suivi, il y a eu des tirs intermittents presque tous les jours. Un homme a été abattu sur la route entre notre maison et celle de Jean au cours d'une de leurs visites. Cela nous a montré à quel point ils accordaient peu de valeur à la vie humaine.

L'arrivée de ces camions mercredi matin fut un témoignage muet mais éloquent des événements de la veille. Un contingent de troupes avait été dépêché du camp militaire de Lusambo pour intercepter les rebelles à Lubefu, une autre ville fluviale située à une centaine de kilomètres à l'est. Mais avant que les soldats n'atteignent la rivière, les Simbas l'avaient déjà traversée et avaient tendu une embuscade. Alors que les hommes de l'armée nationale sautaient à terre de leurs camions, ils furent abattus. Les rebelles s'approprièrent les uniformes, les véhicules, les armes et les munitions des morts. La rumeur disait qu'un soldat aurait eu la vie sauve en échange de son offre de montrer aux mulélistes le chemin de Lusambo. Il fut tué quelques jours plus tard lors de la bataille de Musungu Mwana sur la route de Dimbelenge.

Lorsque le convoi rebelle passa devant l'entrée de Dibatai en approchant de Lusambo, les trois Européens de la station (Norman Down, Flora Downs et Jean Flett) décidèrent de se précipiter vers l'aérodrome et d'attendre l'arrivée de l'avion. Ils étaient accompagnés dans la Land Rover par Ishaku, qui devait ramener le véhicule à la station, et par le domestique des Moyes, Muamba (André). Au même moment, les deux dirigeants africains de la station, le vieux Elder Makelela et le père de Tshiela, Mukendi, embarquèrent leurs familles et leurs biens de première nécessité

dans un canoë au bord du Sankuru, prêts à partir à tout moment. Le retour de la Land Rover de la ville, cependant, modifia tous ces plans et remplit tout le monde d'appréhension.

Lors de cette première visite relativement amicale des rebelles à la station de Dibatai mercredi matin, ils ont dit au père de Tshiela, Mukendi, de ne pas avoir peur ; ils ne cherchaient que des policiers, des soldats et des agents de l'ancien gouvernement¹⁶.

L'appréhension s'est toutefois transformée en inquiétude lorsque, lors d'une visite ultérieure, les Mulelists ont abattu un homme devant la maison occupée par Mlle Flett, Ishaku et sa famille. L'homme était un parfait inconnu, cherchant refuge auprès des forces d'occupation. Mukendi et Ishaku n'ont pas été autorisés à enterrer son corps en décomposition avant le dimanche 16 août, bien que plusieurs notes demandant la permission de le faire aient été envoyées au commandant Mulelist.

Le souvenir de Mukendi de cet acte brutal était encore vif lorsque je lui ai parlé cinq ans plus tard à Mbujimayi :

Nous avons dit à nouveau à Tatu Makelela et à Ishaku : « Nous voulons partir, parce qu'ils vont venir nous tuer. Ils tuent déjà des gens là-bas en ville et ils sont venus ici au commissariat et ont tué un homme juste devant notre porte, puis ils sont partis et ont laissé son corps étendu là où ils l'avaient tué. » Nous avons alors compris que la situation était vraiment sérieuse. Nous avons dit : « Partons. » Mais Tatu Makelela et Ishaku ont dit : « Non, nous ne pouvons pas fuir. Nous voulons rester ici comme ouvriers [de Dieu] ».

Plus tard dans la conversation, il a répété :

Quand ils ont tué cet homme, j'ai dit : « Kya ! Maintenant nous pouvons fuir et traverser la rivière, tous ensemble. » Mais [Ishaku] nous a parlé et a dit : « Nous ne pouvons pas partir et laisser Miss Flett et Muambi ici... »

C'est également cinq ans plus tard que, à Kinshasa, le 25 août 1969, la veuve d'Ishaku se souvient de ce jour.

LW Tshiela, j'aimerais que vous vous souveniez maintenant de l'arrivée des Mulelistes.

Tshiela Oui. Les Mulelistes sont arrivés à Lusambo le 12. Il était tôt le matin quand ils sont arrivés. Mlle Flett et M. Downs voulaient aller à l'aéroport pour attendre que M. Watt vienne les emmener à Luluabourg. Ils ont pris Ishaku et le domestique de M. Moyes pour aller à l'aéroport et les y laisser (Flett et Downs).

Ishaku savait conduire et il devait ramener le véhicule à la gare (Dibatai). Mais quand ils sont arrivés en ville près de la prison, ils ont constaté que les Mulelistes étaient déjà arrivés. Ceux qui les ont arrêtés ont dit : « Nous n'avons rien contre vous. Retournez. » Ils ont fait demi-tour et sont repartis, mais les Mulelistes ont commencé à tirer des coups de feu dans leur direction. Quand ils ont atteint Dibatai, ils ont constaté que tout le monde était déjà parti à la rivière.

Mon père avait emmené Mapumba et Mukendi avec eux pour traverser la rivière en pirogue. Je ne savais pas comment faire objection, car Ishaku et les missionnaires étaient déjà partis à l'aéroport. Je suis resté à la maison avec les trois filles pour attendre de voir comment les choses allaient se passer. Après un petit moment, quand ils sont revenus, Ishaku a demandé : « Où sont tous les enfants ? »

J'ai dit : « Je suis ici avec les trois filles, mais Mukendi et Mapumba ont couru avec leur grand-père jusqu'à la rivière pour traverser et se cacher comme tous les autres. »

Ishaku dit : « Non, cours vite à la rivière et ramène mes enfants. Je ne veux pas les laisser partir. Nous resterons tous au même endroit. »

Alors je courus rapidement vers la rivière, je pris les deux garçons et je dis à mon père : « Le père des enfants ne veut pas les renvoyer. »

Mon père m'a alors dit : « Je ne peux pas te laisser ici. Quand une bataille est sur le point d'éclater, certains s'enfuient et d'autres restent et meurent. Je reviendrai avec toi et nous resterons tous ensemble. »

Il est donc revenu avec moi et est resté dans cette longue maison, la maison d'hôtes.

Grâce à des entretiens et à un journal, j'ai pu recueillir les impressions de Norman Downs, Tshiela et Mukendi sur ce mercredi mémorable. Mais comment cette journée aurait-elle pu apparaître à Ishaku lui-même et aux rebelles qui occupaient Lusambo ce jour-là ? Comme aucun d'entre eux n'était disponible pour les interroger, je me suis de nouveau fié à mon imagination pour deux scènes au commissariat tôt le matin et une autre en ville cet après-midi-là.

Tout aurait commencé, comme tous les jours à Dibatai, par les prières du matin. Le directeur de l'école enroule sa natte, la place dans un coin de son bureau et sort dans la grisaille d'un matin de saison sèche. Le sol humide sous ses pieds nus lui explique pourquoi le brouillard est encore plus épais que d'habitude : il a plu pendant la nuit. Le mouilleur de mauvaises herbes de la mi-août, annonçant une vraie pluie un mois plus tard, est arrivé un peu tôt cette année. Alors qu'Ishaku se dirige vers le lavabo de la véranda, la voix insistante de la cloche de la salle de réunion rompt le silence. Torse nu, Ishaku s'asperge d'eau claire et froide tandis que Tshiela apparaît à la porte du salon, le bébé sur la hanche.

« La vie soit avec toi, Jean », murmure-t-elle en se rapprochant de lui.

« Oui, la vie », répond-il en admirant sa silhouette gracieuse et haute, enveloppée dans un tissu imprimé Congo. « Dans quelques jours, notre maison au village sera terminée, Naomi. »

« Oui. Comme ce sera bon ! »

Ishaku tient Kupa dans ses bras tandis que Tshiela la baigne avec de l'eau fraîche. Le bébé proteste bruyamment et les quatre autres enfants sortent en titubant sur la véranda, rejoints par Jean Flett. Lorsque tous se sont « donnés la vie » et se sont lavé le visage, Mlle Flett se rend à la réunion du matin, laissant Ishaku aider la famille aujourd'hui. La cloche de la salle de réunion commence son deuxième et dernier appel alors qu'elle disparaît dans le brouillard.

Après une tasse de café, bien avant 9 heures, Ishaku est au travail dans son bureau. Il est quelque peu mal à l'aise, mais la routine est un bon antidote à l'anxiété.

« La vie, monsieur le directeur ! », s'écrie un professeur d'une école régionale de l'autre côté de la rivière.

« À toi la vie, Samuel. Entre. Je suis contente de te voir. J'ai entendu dire que tu étais parti. »

« Je m'en vais maintenant. Je suis venu voir si tu avais quelque chose à me dire. »

« Bien. J'ai quelque chose. » Ishaku ouvre un tiroir et en sort une lettre qu'il a écrite quatre jours auparavant. « Tu vas passer par Lubunga, n'est-ce pas ? »

« Je peux passer par Lubunga. »

« Oui. Eh bien, voici une lettre que j'ai écrite au directeur de là-bas. J'espère que l'un de vos professeurs ira bientôt dans cette direction. Je souhaite vraiment qu'il la reçoive. Il pourrait penser que je suis en colère contre lui. »

« Vous êtes en colère contre lui, directeur ? C'est lui qui est en colère. En colère contre les bambis (missionnaires) parce qu'ils n'ont pas accepté les subventions du gouvernement alors qu'il était directeur ici, et en colère contre vous parce qu'ils vous ont mis à la tête de toutes les écoles quand vous êtes rentré chez vous en 1961. »

« Oui, bien sûr. Mais il ne dira pas cela. Il dira que je suis en colère contre lui. C'est pourquoi je dois lui écrire. De plus, Lubunga est un tout petit village. Il y sera seul et peut-être en danger en ce moment. Laissez-moi vérifier cette note à nouveau. » Il lit en silence. « Oui, cela fera l'affaire. Laissez-moi juste adresser une enveloppe. Oh, autre chose. J'ai des notes d'homilétique pour notre évangéliste à Dibondo. Pourriez-vous les lui remettre de ma part ? »

« Kya ! Tu crois qu'il lira ses notes de cours ? Je doute qu'il ait lu sa Bible depuis cinq ans ! »

« Arrête, Samuel. Je sais qu'il ne lit pas beaucoup, mais il a besoin d'aide. Et il lit la Bible. »

« Eh bien, il n'a pas besoin d'aide pour prêcher ces trois sermons qu'il donne depuis que je le connais. »

« C'est exactement ça. Peut-être que ces notes l'aideront à voir qu'il pourrait prêcher sur bien d'autres sujets que « Les Deux Voies », « Le Fils Prodigue » et le septième commandement. Il en sait bien plus que ça, mais il n'a tout simplement pas pensé à le dire. »

« Très bien, » répond Samuel en riant. « Je vais les lui donner. Mais il ne pensera à rien d'autre qu'à ces rebelles auxquels je pense. Bien sûr, il est de l'autre côté de la rivière, et c'est là que je me dirige. » Puis, très

sérieusement : « Monsieur, qu'en est-il de vous et de votre famille ? Écoutez, nous ne pouvons pas nous permettre de vous perdre. »
« J'irai quand ce sera le moment, Samuel. Vas-y bien ! »
« Portez-vous bien, monsieur le directeur. »

Samuel descend rapidement la colline jusqu'à la rive du fleuve et suit un sentier qui mène au bac. Bientôt, il traverse le courant silencieux du Sankuru qui se dirige lentement vers l'ouest jusqu'à Lusambo.

Il est un peu moins de 14 heures et Lusambo est encore plus calme que d'habitude à cette heure-ci. Il n'y a qu'autour du "Chez Nous", le meilleur bar de la ville, qu'on entend une certaine activité. 8 Un jeune homme portant un chapeau fait maison en peau de singe, la chemise et le pantalon camouflés par des touffes de feuilles, sort de la Land Rover et entre au "Chez Nous". Alors qu'il se dirige vers le bar où un groupe d'hommes habillés de la même manière pour la bataille sont en train de finir la maigre réserve d'alcool fort de l'établissement, il est arrêté par une voix autoritaire qui parle swahili.

« Augustin ! Vous êtes-vous débarrassé du corps ? » L'orateur est assis à une table en face de la porte. Sa veste d'officier est le seul uniforme de style occidental du groupe réuni autour de la table encombrée.

« Oui, major. Je l'ai jeté dans la rivière, comme vous l'avez dit. Les crocodiles s'en débarrasseront bien avant qu'il puisse gonfler et flotter. »

« Bien. » Puis, à son personnel : « Si seulement ce salaud avait coopéré. Il n'a fait que du grabuge depuis que nous avons emménagé chez lui ce matin. De toute façon, on ne peut jamais faire confiance à un métisse. »

L'un des lieutenants s'irrite, tandis qu'un autre dit : « C'est vrai ! La seule chose qui soit pire, c'est un Blanc. Plus tôt nous les donnerons en pâture aux crocodiles, mieux le pays s'en portera. »

« Peut-être, dit le major, et peut-être pas. Certains de ces gens peuvent nous être utiles. Nous ne le savons pas encore. De plus, nous ne voulons pas susciter la colère des Blancs d'Europe avant d'avoir le contrôle total du pays. Ces diables ne se soucient pas du nombre de mulâtres que nous tuons, et encore moins du nombre de nègres de Tshombe. Mais qu'ils apprennent qu'il est arrivé quelque chose à un ou deux de leurs propres frères et ils nous feront vivre un enfer. »

— Mais ils ne veulent pas entendre parler, répond le lieutenant avec irritation. Les crocodiles ne parlent pas. Mon Dieu ! Nous prenons deux

provinces et vous commencez à penser comme ces traîtres de Léopoldville qui ont les mains dans les poches de l'homme blanc.

"Je n'ai pas dit qu'ils allaient mourir dans leur lit", rétorque le major. "J'ai juste dit que nous n'allions pas jeter ce qui nous sert. Je veux d'abord savoir exactement qui est qui dans cette ville. Pour l'instant, l'ANC (Armée nationale congolaise) ne sait même pas que nous sommes arrivés à Lusambo. Nous en savons plus qu'eux. Je compte bien que cela reste ainsi". Puis, s'adressant à un homme vêtu d'une peau de léopard au bar : "Emery, combien d'Européens avez-vous trouvés ?"

« Trente-cinq ou quarante, répond le jeune officier en s'approchant de la table. La plupart sont à la mission catholique ici en ville : le père supérieur, deux prêtres de la route, trois frères, quelques instituteurs belges et onze sœurs pour l'hôpital et l'école. Il y a aussi cinq ou six marchands portugais et grecs avec leurs familles, sans compter ce mulâtre. »

« Et cette mission protestante que nous avons croisée en chemin ? »

« Il n'y a qu'un homme et deux femmes d'Angleterre là-bas. » « Et les provisions ? Les habitants disent que l'un d'eux est riche et qu'il tient un magasin. »

« Nous avons visité les deux maisons où ils vivent. Pas grand-chose. L'endroit tout entier semble délabré. Pas comme la mission catholique. Sauf leur nouveau Land Rover. C'est ce que nous avons récupéré. »

« Oui, bien sûr. Et dans la cité ? Qui reste-t-il là-bas ? »

A ce moment-là, un autre homme, vêtu seulement d'une chemise usée et d'un pantalon, sort du bar et dit dans une langue locale : « Nous sommes peut-être deux ou trois cents encore en ville. Nous sommes aussi des Simba. Tous les autres ont fui. Ils se cachent. La plupart d'entre eux sont des employés et des enseignants voleurs qui se font appeler membres du gouvernement. Mais vous feriez mieux de faire attention. Beaucoup d'entre eux sont encore là. Ils ne se montrent simplement pas en ce moment. »

« Mmmm », réfléchit le major. « Il vaut mieux les trouver vite. On ne peut pas construire une nouvelle maison avec de vieux bâtons. Écoutez ! C'est un avion ? »

L'un des lieutenants sort dans la rue, écoute quelques minutes, puis revient précipitamment.

« C'est un petit avion », crie-t-il, « et il se dirige vers la mission protestante ! »

« Mon Dieu ! » Le major frappe la table en se levant. « Ils ont déjà signalé notre arrivée et appelé à l'aide. Allons-y ! »

Les trois voitures pleines de Mulélistes en colère et menaçants fouillèrent les maisons, réprimandèrent les missionnaires et quelqu'un, comme le note le journal de Downs, en profita pour voler un casier à chaussures. Ils n'étaient cependant pas violents. Comme le dit le récit enregistré de Tshiela :

Pendant trois jours, il n'y eut pas de véritables troubles. Ils venaient importuner les missionnaires en leur disant : « Vous avez une radio, vous parlez aux gens de Luluabourg. »

Durant ces trois jours, il n'y a qu'une seule entrée dans le journal de Norman Downs :

*Vendredi 14 août
Une nouvelle perquisition dans notre maison. Ils ont pris les jumelles. Ils ont menacé de m'assassiner s'ils trouvaient un émetteur. Le commandant était là.*

Cela a dû être une période tendue, ces jours d'attente et d'incertitude.

Downs a ajouté à son journal quelques réflexions sur « La main du Seigneur dans nos expériences ». Ishaku a joué un rôle important dans l'un des cas qu'il cite et qui a dû se produire au cours de cette période de trois jours :

Un jour ou deux avant la mort d'Ishaku, le Seigneur s'est servi de lui de façon remarquable pour nous épargner l'humiliation et la détresse. L'un des Simbas est venu nous dire que le commandant devait prononcer un discours lors d'une grande réunion dans la ville et que nous devions y aller. Il n'y avait pas de lettre ni d'invitation officielle, mais nous avons déjà compris que les Simbas avaient leur propre façon de faire les choses et qu'ils ne faisaient pas de cérémonie. Nous devions présenter un discours de bienvenue au commandant. Le temps que nous ayons écrit et réécrit un discours, dans les termes que notre conscience nous permettait, il était presque l'heure du dîner. Nous avons donc préparé un pique-nique et nous nous sommes préparés à descendre à Lusambo. Lorsque nous avons appelé Jean Flett, nous avons vu

Ishaku nous a conseillé de ne pas y aller. Il irait lui-même et lirait l'adresse si nécessaire. Nous avons estimé que son conseil était bon et sommes rentrés chez nous. Peu de temps après, Ishaku était de retour. Il avait découvert que la cérémonie avait eu lieu plus tôt dans la journée et avait rencontré les gens qui en revenaient. Nous avons appris plus tard que c'était à cette occasion que plusieurs membres de l'administration locale précédente avaient été abattus sur le terrain de football devant une foule qui comprenait des sœurs et des pères catholiques. Ishaku nous a renvoyé l'"adresse" que nous étions heureux de brûler.

Dans une lettre adressée au siège de la Mission Westcott, Flora Downs a ensuite donné le point de vue d'une femme sur le même événement :

Pendant que nous étions dans toutes ces hésitations, les Simba avaient commencé leur cérémonie et, dans leur excitation, n'avaient apparemment pas pensé à notre absence... J'ai pu comprendre un peu ce que nous avons évité en n'étant pas présents à la cérémonie quand, une semaine plus tard, je reçus la visite d'une jeune femme africaine qui, je crois, avait assisté à la cérémonie. Mon mari était en prison et j'étais seule et triste quand elle vint à la porte. Elle demanda de ses nouvelles. Elle-même avait été l'épouse d'un fonctionnaire africain sous le gouvernement africain reconnu. Quand je lui ai dit que mon mari était en prison et ne reviendrait pas avant que ce qu'ils appelaient le « jugement » ne soit terminé, elle m'a répondu : « Ils ont tiré sur mon mari lors des premiers procès. » Son petit visage triste est resté gravé dans ma mémoire. Privée de presque tous ses vêtements, et si maigre, avec un pauvre petit bébé dans les bras... (elle) se retrouva privée de son mari, de ses biens et sans comprendre la raison de tout cela. On se moquait des femmes des condamnés et on leur demandait qui leur fournirait désormais leurs beaux vêtements !

Imaginez la scène à la fin d'une de ces trois journées confuses et effrayantes :

Dans la maison de Jean Flett, la famille est assise autour de la table du dîner. Il y a seulement une heure et demie, une personne du village est venue annoncer le « jugement » de cet après-midi sur le terrain de football et les yeux des enfants sont écarquillés d'appréhension alors qu'ils terminent leur repas de bidia et de corned-beef. Quand tout le monde a fini, Jean tourne une page du calendrier de prière et dit en tshiluba : « Mapumba, cherche Daniel 3 dans le Livre de Dieu. C'est le passage pour ce soir. »

« C'est dans l'Ancienne Alliance, juste avant les Petits Prophètes », explique Mianda.

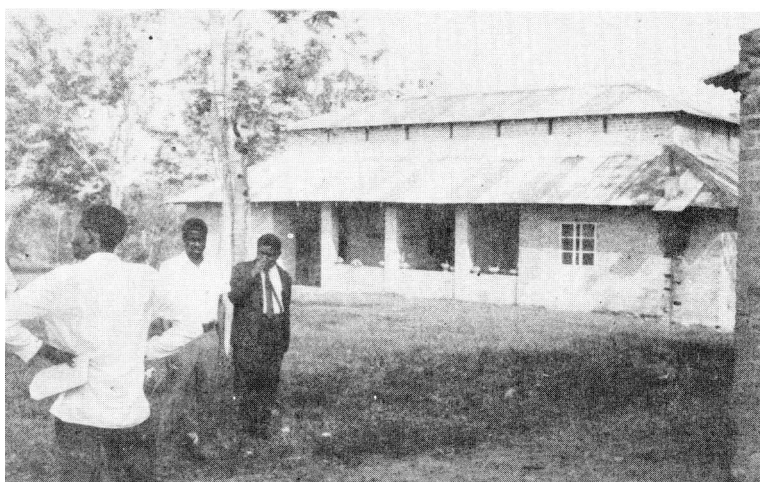
« Mais, maman, c'est tellement long », se plaint Mapumba lorsqu'il trouve le passage.

« Eh bien, nous allons nous relayer. Nous sommes cinq à lire, donc si nous lisons chacun un verset, nous ne le ferons que six fois. Mapumba, tu commences, et quand nous aurons fini, ton père pourra diriger notre prière. »

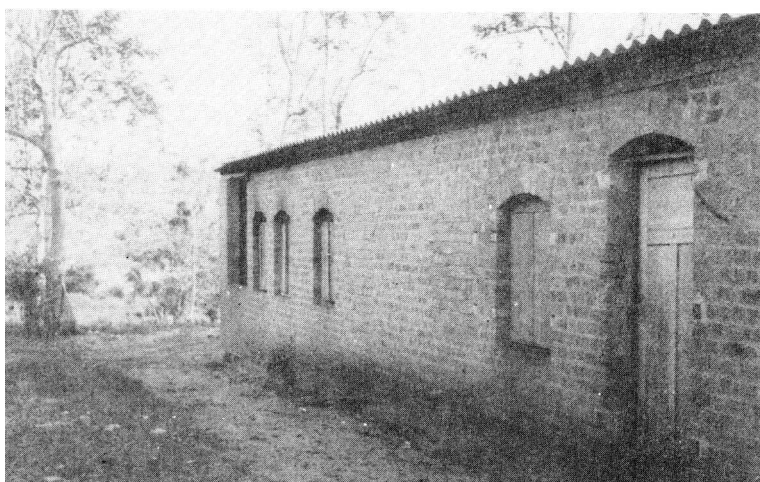
« *Mukelenge Nebukadenesa wakenze luhingu lua tshiamu tshia ou* (le roi Nabuchodonosor fit une image d'or)... » commence Mapumba d'un ton hésitant. Mukendi et Bokanda tripotent leurs cuillères et balancent leurs pieds avec impatience, mais c'est une histoire intéressante. Seule la petite Kupa s'endort au sein de sa mère. Tshiela la dépose doucement sur le seul coussin de la pièce lorsqu'elles s'agenouillent pour prier. Tandis qu'elles se lèvent, Ishaku remarque : « Ces versets que Mianda et toi avez lus au milieu du chapitre sont vrais, Naomi. Ils nous saisissent. »

« Vous voulez dire que Dieu peut nous délivrer ? Voyons : ici. C'est aux versets dix-sept et dix-huit : « S'il en est ainsi, notre Dieu que nous servons peut nous délivrer de la fournaise ardente, et il nous délivrera de ta main, ô roi. Mais sinon, sache, ô roi, que nous ne servirons pas tes dieux, et que nous n'adorerons pas la statue d'or que tu as élevée. »

« Oui, c'est vrai, dit Ishaku. Si Dieu le veut, il peut nous délivrer de ces Simbas. Voyez comme il nous a épargnés cet après-midi ! En tout cas, il nous a appelés à Lusambo. Nous avons bien fait de rester ici, ensemble. »



**Où vivaient Jean Flett, Ishaku et leur famille
à Dibatai en 1964
(Basue en costume et cravate 1969)**



**Dispensaire et bureau scolaire
perpendiculaire à la maison de Jean Flett
(Photos de l'auteur août 1969 ; note
coin identique au premier plan à droite, en haut et en
bas)**



**Les dirigeants de l'Église et de l'école avant Ishaku
tombe et ruines de Moyes maison par maison
Août 1969**

Fidèle jusqu'à la mort

Journal de Down

Dimanche 16 août

Nous avons entendu des coups de feu toute la matinée entre l'armée et les Mulélistes. Le docteur Carsi est venu avec le métis mentionné ci-dessus avec quelques lettres qui étaient arrivées par avion le 11. Il était le seul Européen à visiter la station pendant toute la durée de la visite. Nous avons reçu du docteur la permission d'enterrer le cadavre qui était resté étendu sur le chemin pendant quatre jours. C'était l'après-midi, cependant, lorsque les tirs ont cessé suffisamment pour qu'un petit groupe, dont Ishaku, puisse creuser la tombe et enterrer le corps.

circonstancié

de cet incident, y compris un rapport sur les prémonitions d'Ishaku concernant sa propre mort.

Le dimanche, il y avait encore un corps sur la route, le corps d'un homme qu'ils avaient tué le mercredi, à leur arrivée. Cet homme commençait à sentir mauvais. Ils appelèrent le chef des Mulélistes, un capitaine, leur commandant, et leur demandèrent s'ils pouvaient enterrer son corps. Les Mulélistes n'aimaient pas enterrer les gens ; ils les jetaient simplement dans la rivière. Mais ils acceptèrent : « Vous pouvez l'enterrer. »²⁰ Alors Ishaku

99

et mon père et Makelela sont allés creuser une tombe et ont enterré cette personne vers 13 heures

Quand ils revinrent de l'enterrement de cette personne, Ishaku et moi étions debout sur la véranda et il dit : « J'ai besoin d'eau pour me laver, car l'odeur de cette personne m'adhère encore. » Alors je suis allé rapidement chercher de l'eau chaude au poêle et je l'ai versée dans un seau, puis j'ai pris du savon et un chiffon. Je suis sorti et je le lui ai donné et il est allé là où nous nous lavons. Il a enlevé sa chemise et son maillot de corps et les a suspendus

au coin du toit de la véranda, puis il m'a dit : « Cette affaire m'étonne. »

J'ai dit : « Pourquoi ? »

Et il dit : « Il me semble que ces gens, ces Mulélistes, ne vont pas nous tuer et nous laisser ici... »

J'ai dit : « Peut-être. »

Puis il dit : « Mais écoutez, si les Mulélistes venaient pendant que nous sommes là à discuter et me tuaient, que feriez-vous ? »

Et j'ai dit : « Kya ! Ce serait très dur pour moi, une femme, de m'occuper de cinq enfants. Ils sont tous encore petits et il faudra de nombreuses années avant qu'aucun d'entre eux ne puisse travailler. Nous errerions ici et là. Quelle façon de parler ! Je pense que je prendrais simplement les enfants et que je te suivrais et que je laisserais ces gens nous tuer tous. Je ne supporterais pas de voir les problèmes que nous aurions sans toi. »

Il dit alors : « Non, tu ne dois pas gâcher ta vie et mettre Dieu à l'épreuve de cette façon. Si tu les vois venir pour me tuer, tu dois rester et prendre soin des enfants et leur enseigner toutes les bonnes choses que Dieu a faites pour nous dans les années passées, dans la maladie et dans les difficultés. » Puis il me rappela la fois où il était tombé dans la rivière alors que nous étions en route pour Mbandaka. Il dit : « Regarde, si Dieu n'avait pas préservé ma vie

100

J'aurais voulu rester longtemps dans l'eau, mais je suis sortie. Maintenant, si Dieu le veut, je dois te quitter, mais tu dois rester et t'occuper des enfants, et tu dois savoir que Dieu n'abandonne personne.

J'ai répondu : « Kya ! Quand nous étions à l'école, tu m'encourageais à creuser les champs et à porter des fardeaux, en disant que lorsque nous aurions fini et que tu trouverais un travail, tu prendrais soin de nous et que nous serions à l'aise. Maintenant, tu me dis de rester seule et de m'occuper des enfants.

»

Puis il dit : « Non, Dieu ne laisse jamais personne seul. Si tu restes fidèle à Dieu, tu mangeras, tu boiras, tu auras des vêtements et un endroit où vivre avec les enfants, une maison et tout ce dont tu as besoin. Dieu n'abandonne jamais les siens. »

Alors que nous parlions encore, deux heures arrivèrent et il n'était pas allé se laver, mais il se tenait là, parlant avec moi et me donnant des instructions. Pendant que nous parlions, mon cœur commença à s'alourdir, car il avait dit plus tôt : « Non, ces gens ne nous feront aucun mal. Ils nous laisseront tranquilles. » Mais quand je l'entendis commencer à m'encourager et à me mettre en garde ou à m'instruire, alors je sus : « Non, l'affaire va tourner autrement. »

A ce moment-là, nous avons entendu l'avion de M. Watt à deux heures. Ishaku a dit : « Cet avion va nous apporter la mort dans peu de temps. »

J'ai dit : « Pourquoi ? »

Et il dit : « Vous verrez, les Mulélistes arriveront en toute hâte quand ils verront que l'avion est là. » L'avion fit un tour autour de la mission ; alors qu'il faisait son deuxième tour, le pick-up des rebelles arriva.

Les inquiétudes des insurgés au sujet des avions de Kananga étaient fondées. À plusieurs reprises depuis leur occupation de Lusambo, un T-6 de l'armée nationale (un avion d'entraînement monomoteur à deux places équipé d'une mitrailleuse de calibre 30 sous chaque aile) avait effectué des missions de reconnaissance au-dessus de Lusambo et tiré sur la ville. Plus tard, un bombardier léger A-26 allait attaquer la ville. Don Watt avait également fait voler le Cessna 185 presbytérien au-dessus de Dibatai une fois mercredi, peu après l'occupation rebelle, dans le but de découvrir si les missionnaires étaient toujours là. Après ce premier vol de reconnaissance peu concluant, les presbytériens étaient restés loin de Dibatai par crainte de représailles sur les Downses et Miss Flett - jusqu'à dimanche.

La Mission presbytérienne était en réunion annuelle à Kananga, suivant avec une vive inquiétude l'avancée des forces mulélistes. Les rumeurs allaient bon train dans la ville et de nombreux Européens étaient au bord de la panique. Les dirigeants de la Mission décidèrent dimanche d'effectuer un autre vol de reconnaissance pour calmer les craintes infondées et pour vérifier la situation réelle. Toute la Mission devait prendre des décisions responsables concernant le travail de la Mission et la sécurité de son personnel. Tous étaient inquiets pour leurs collègues de la Mission Westcott à Dibatai. Garland Goodrum pilotait cette fois le Cessna, avec William C. (Bill) Washburn à ses côtés. Sur le siège derrière eux se

trouvaient James HE (Jim) Wilson de la Mission Westcott (Brethren) et le consul belge qui venait tout juste d'arriver au Zaïre. Washburn était né à Mutoto et connaissait bien la région. Il était responsable du système presbytérien d'écoles subventionnées par l'intermédiaire duquel Ishaku avait également obtenu des subventions pour les écoles des Frères. Washburn décrit le vol :

Nous avons pris la route de Lusambo, avec un détour par Dimbelenge où tout était normal. Au cours des années de troubles des années 60, nous avons découvert un certain nombre de moyens d'évaluer une situation depuis les airs. Le plus évident et le plus facile à voir depuis un avion était le tshiombe (racine de manioc) en train de sécher sur les claies du village. Nous allions voler à mille pieds d'altitude, hors de danger. Si nous pouvions voir le tshiombe blanc

102

Sur les râteliers, tout était calme dans le village et les gens vaquaient à leurs activités quotidiennes. S'il n'y avait pas de tshiombe, c'était évident que les gens s'étaient enfuis dans la forêt en emportant ce qu'ils pouvaient...

Tout s'est déroulé dans le calme. A une dizaine de kilomètres de Lusambo, nous avons vu les premiers signes de panique.

Effectivement, arrivés au point de passage du bac, nous avons vu les rebelles traverser en force le Sankuru.

Nous avons survolé la ville à haute altitude et avons fait un passage à basse altitude au-dessus de la station de Dibatai, en laissant tomber une note. Nous sommes revenus en volant à environ deux cents pieds d'altitude le long de la rive du fleuve en direction de l'aval. Jim Wilson a vu Norman Downs sortir brièvement sur le porche et rentrer dans la maison.

A ce moment-là, j'ai vu un groupe de rebelles qui quittaient la route principale en courant vers la gare. L'un d'eux, qui était déjà sur la rive, a pointé son fusil vers l'avion et a tiré. J'ai vu une bouffée de fumée. J'ai dit à Garland : « Sortons d'ici. Ils tirent ! » Nous sommes partis.

Nous avons appris plus tard qu'Ishaku avait été tué peu après. Notre fuite avait provoqué l'incident final.

Vue du ciel, la situation paraissait dangereuse. Depuis le sol, le danger était palpable et, pour Ishaku, mortel. Ces différents degrés de dangerosité se ressentent dans les récits des deux témoins oculaires les plus proches de l'accident.

Journal de Down

Dimanche 16 août

Plus tard dans l'après-midi, une autre visite du L'avion amena la foule habituelle et furieuse de Mulelists armés. Ils demandèrent à Ishaku les clés de la maison des Moyes, la seule qu'ils n'avaient pas encore fouillée. Ishaku n'avait que la clé d'une partie de la maison, mais ils pénétrèrent bientôt dans le reste des pièces. Je me sentis un peu anxieux et je m'éloignai un peu de notre maison.

Il y eut un grand cri et l'un d'eux sortit de la maison en brandissant un drapeau belge. La voiture démarra et revint peu après avec un certain nombre de mulelistes de haut rang, dont l'un se faisait appeler le major. Il me fit appeler et je fus emmené à l'endroit où se trouvait déjà Ishaku. Flora le suivit pour voir ce qui se passait. Ils nous firent la leçon sur l'énormité d'être associés aux Américains, sur le fait d'avoir un drapeau belge – il y avait aussi un Union Jack – et nous demandèrent quand le Congo avait obtenu son indépendance. Si j'étais chrétien, lui aussi, le major, l'était. N'était-il pas baptisé ? Nous étions des malfaiteurs. J'essayai de lui dire que j'étais nouveau à Lusambo, mais il me dit que le petit papier sur lequel j'avais noté les brèves périodes que nous avions passées à Lusambo n'était que mensonge. Ils nous firent, Ishaku et moi, nous agenouiller et nous frappèrent avec leurs fusils et nous frappèrent avec une matraque. Ils dirent alors à Flora de me dire au revoir et de s'en aller.

A peine était-elle arrivée à la maison qu'ils ont tiré sur Ishaku et l'ont tué sur le coup. Ils m'ont alors dit de partir. Je suis allée raconter à Flora et à Jean ce qui s'était passé et dire un mot de réconfort à Tshiela et aux enfants. Nous ne pouvions pas rester longtemps et nous sommes retournés à la maison. Un peu plus tard, le « Major » est venu à la maison avec tout le reste du groupe, armé, et m'a demandé ce que je pensais maintenant.

Quand j'ai dit que j'étais très triste de ce qui s'était passé, il a dit une deuxième fois qu'un homme qui pouvait regretter la mort d'un « traître » méritait aussi de mourir. Donc, une fois de plus, Flora était

On nous a demandé de faire un long adieu et, une fois de plus, on les a empêchés de tirer. On nous a dit d'entrer dans la maison et d'attendre que quelqu'un vienne.

Au bout d'un moment, quelqu'un du groupe est venu et a dit qu'ils avaient besoin de 50 000 francs, que je leur ai donnés. Puis nous avons entendu la voiture s'éloigner et nous sommes restés seuls.

Tshiela se souvient également de l'apparition de l'avion de la mission presbytérienne au-dessus de Dibatai comme étant l'événement qui a précipité la mort d'Ishaku. Son récit, cependant, met davantage l'accent sur la question de la clé de la maison et sur le sens des responsabilités d'Ishaku pour la sécurité de l'homme qu'il avait invité à venir l'aider.

L'avion a fait un tour autour de la mission. Alors qu'il faisait son deuxième tour, la camionnette des rebelles est arrivée. Elle s'est arrêtée devant la maison de M. Moyes. Ils y ont trouvé un vieil homme qui s'était enfui de l'autre côté de la rivière mais qui était revenu. Ils lui ont demandé : « Êtes-vous la sentinelle ? »

Et il a dit : « Non. »

Ils ont demandé : « Où sont les clés de la maison ? » Il a répondu : « Je ne sais rien des clés. »

Ils ont attrapé ce vieil homme et l'ont emmené chez M. Downs et lui ont dit : « Prends les clés de cette maison et viens avec nous. »

Il (Downs) a dit : « Je n'ai pas les clés ; allez demander au pasteur Ishaku. »

Ils se sont précipités vers nous et Ishaku a dit : « Regardez. Il se passe quelque chose maintenant. »

Je suis sorti de la maison et j'ai regardé et j'ai vu les Mulélistes arriver rapidement avec des fusils - deux personnes. Maintenant, quand ils sont arrivés, ils lui ont dit : « Viens vite avec les clés, viens ! »

Et il (Ishaku) lui dit : « Très bien, je n'ai qu'une seule clé de cette maison, celle de la cuisine. Il a laissé l'autre à son domestique

pour qu'il mette ses vêtements et ses affaires à l'intérieur; car il avait l'habitude d'acheter des vêtements à Kinshasa et d'apporter des choses ici pour les vendre. »

Ils l'ont attrapé et l'ont emmené précipitamment. Je les ai suivis et un muleliste m'a dit : « Femme, si tu nous suis, je te frappe avec mon arme. »

Ishaku dit : « Naomi, retourne à la maison et occupe-toi des enfants. » Je suis donc retourné à la maison et ils l'ont emmené chez M. Moyes.

Eh bien, ils n'ont pas ouvert la porte avec la clé. Ils ont cassé une vitre avec la crosse d'un fusil et sont entrés dans la maison. Ils sont montés à l'étage et là, ils ont trouvé des cartouches (des cartouches de fusil de chasse) enveloppées dans un mouchoir léger et un drapeau belge. Ils ont pris ces choses et les ont jetées par terre et lui ont dit : « Regarde, tu es un pasteur. Pourquoi as-tu permis à cet homme blanc de garder ces cartouches pour se battre contre nous ? Et ce drapeau belge qui montre qu'il n'accepte pas notre indépendance ? »

Il (Ishaku) dit : « Non, je ne savais pas qu'il y avait ces choses dans la maison. Ce n'est pas ma maison ; comment pouvais-je savoir quelles choses il y avait dedans ? »

À ce stade de mon entretien avec Tshiela, le 25 août 1969, la bande du magnétophone était épuisée. Des notes hâtives mais abondantes fournissent la substance du récit suivant de la mort d'Ishaku :

Ils installèrent Ishaku sur une chaise dans la véranda. Deux des Mulélistes allèrent chercher le commandant et deux restèrent pour le surveiller.

Vers 14h30, Tshiela quitta sa maison, trouva Ishaku sur la véranda et lui demanda ce qui s'était passé. A ce moment-là, un grand nombre de Simbas revinrent dans un camion, une Volkswagen, une voiture volée aux prêtres et un pick-up.

Les Simbas avaient un tabou concernant les femmes. Tshiela et sa sœur aînée, dont le mari était capitaine de bateau fluvial, allaient à

la maison d'hôtes pour se cacher. Mme Downs a dit à Tshiela que peut-être les Mulélistes laisseraient partir Ishaku. Tshiela a dit : "Non, c'est ça."

Ils ont alors relevé Ishaku et sont allés chercher M. Downs. Ils les ont malmenés tous les deux, les ont obligés à s'agenouiller, à se lever, à se retourner. Puis ils ont dit à M. Downs de se lever et de rentrer chez lui. Ils ont dit à Ishaku que s'il les laissait tuer l'homme blanc, ils le laisseraient partir. Ils l'ont battu à coups de crosse de fusil. Ils parlaient lingala, swahili et otetela.

Ils ont accusé Ishaku d'avoir hébergé cet homme qui refusait l'indépendance du Congo. Ishaku a dit qu'il ne savait pas ce que Moyes avait dans sa maison. Mais il a refusé de leur dire de tuer M. Downs, a refusé d'acheter sa vie au prix d'une autre personne.

Ils l'ont roué de coups à la tête et dans le dos. Il avait les clés de M. Moyes sur les doigts, ou plutôt dans sa poche.

L'un des Mulelistes a tiré à deux mètres de distance. La balle a touché Ishaku à l'épaule gauche, près du cou, et l'a fait tomber. L'un d'eux lui a enfoncé une baïonnette dans la tête, au-dessus de l'œil gauche, et un autre lui a tiré une deuxième balle dans le front.

Les Mulélistes partirent alors. Ils prirent beaucoup de draps, de coussins et d'autres choses de la maison de M. Moyes. Les femmes, M. Downs et tous les autres s'approchèrent du corps d'Ishaku en pleurant. Le pasteur Makelela les avertit de ne pas pleurer. Les Simbas les menacèrent parce qu'ils pleuraient. Tshiela supplia les Simbas de les laisser enterrer Ishaku et pleura auprès d'eux à propos des cinq enfants. Un rebelle dit que si Ishaku avait répondu à leur question, il ne serait pas mort. Ils permirent aux femmes de garder de la nourriture pour les cinq enfants et d'enterrer Ishaku. Lorsqu'ils soulevèrent son corps pour le déplacer vers la véranda, son souffle sortit comme un soupir.

Les récits de l'enterrement d'Ishaku qui m'ont été donnés le lendemain matin par Tshiela, Norman Downs, Mukendi (le père de Tshiela) et le vieux Baba Ngoi, tous présents, concordent remarquablement même dans les détails. Ils constituent la base de la description suivante.

Le lendemain matin, le lundi 17 août 1964, le soleil se levait à peine à travers les palmiers lorsque Mukendi Cornelius et un jeune homme terminèrent de creuser une tombe peu profonde devant la maison d'Henry Moyes. Ils travaillaient depuis 5 heures du matin. Aux premières lueurs du jour, ils furent rejoints par Tshiela Naomi et sa sœur aînée, le pasteur

Makelela et sa fille, Baba Ngoi Beneke du village, et Norman Downs. Flora Downs et Jean Flett restèrent avec les enfants de Tshiela dans la maison de Jean, car ils avaient été avertis qu'il ne fallait pas pleurer. Les femmes enveloppèrent soigneusement le corps d'Ishaku dans les nattes d'herbe que Baba Beneke avait apportées. Tshiela et sa sœur grimpèrent silencieusement dans la tombe, y déposèrent le corps et furent aidées à sortir. Norman Downs trouva sa place dans le Livre de Dieu et lut :

Écris ces choses à l'ange de l'Église de Smyrne, dit le premier et le dernier, celui qui était mort, et qui est revenu à la vie: Je connais tes œuvres, ta tribulation et ta pauvreté (bien que tu sois riche), et je connais les calomnies de la part de ceux qui se disent Juifs et ne le sont pas, mais qui sont une synagogue de Satan. Ne crains pas ce que tu vas souffrir. Voici, le diable jettera quelques-uns de vous en prison, afin que vous soyez éprouvés; et vous aurez une tribulation de dix jours. Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie. Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Églises; celui qui vaincra n'aura pas à souffrir la seconde mort.

Apocalypse 2:8-11

Après une prière, Tshiela a appelé Miss Flett pour amener les enfants à la tombe ouverte de leur père. Les larmes silencieuses coulant sur leurs joues, chacun a jeté la poignée de terre habituelle dans la tombe. Ils se sont dispersés rapidement, alors qu'un camion Mulelist tournait au coin de la route principale pour se rendre à l'endroit où ils se trouvaient. Mukendi et le jeune homme ont rapidement rempli la tombe. Tshiela et sa sœur sont allées laver le sang du Sankuru, qui coulait silencieusement vers l'ouest à travers Lusambo.

À ce stade, l'incident de Lusambo qui fait l'objet du présent récit est terminé. L'occupation rebelle de Lusambo a cependant continué plus de deux semaines après la mort d'Ishaku. Quelques éléments de preuve de cette période et d'après sont pertinents pour une compréhension complète de la mort d'Ishaku.

Pendant longtemps, les « Mulélistes » sont restés une masse amorphe dans mon esprit. Ils représentaient une coalition de diverses forces

opposées au gouvernement en place. Les dirigeants du mouvement utilisaient la rhétorique révolutionnaire de l'époque, et on rapportait que Mao leur avait fourni des armes ainsi que de l'idéologie. Ils ont été dénoncés dans la presse occidentale comme étant soutenus par les communistes, anti-blancs et anti-chrétiens.

Cette description ne correspondait cependant pas à tous les participants à l'insurrection. Peu après la mort d'Ishaku, Tshiela m'a raconté un incident qui s'est produit le vendredi soir suivant l'enterrement d'Ishaku. Quelqu'un est venu frapper à sa porte en murmurant : « Simba, Simba. » Lorsqu'elle a ouvert la porte, un jeune homme au visage sympathique est entré et s'est mis à crier :

« Je suis fils de pasteur. Je ne voulais pas être mêlé à cette affaire, ils m'ont forcé à le faire. Si j'avais été là, ils n'auraient pas tué le pasteur (Ishaku). Mais j'étais avec le groupe en route vers Luluabourg. »

Il a ensuite prié pour eux et a donné 1 000 francs à Tshiela. « Achetez de la nourriture pour les enfants », a-t-il dit.

Tshiela a commenté en me racontant l'histoire : « Nous n'avons pas pu utiliser les francs comme il le voulait, car d'autres sont venus nous molester et nous leur avons donné l'argent. »

Entre-temps, Norman Downs avait été arrêté et emprisonné le jeudi 20 août, avec un certain nombre d'autres Européens, principalement des missionnaires catholiques. Ils furent gardés en prison pendant deux jours, au cours desquels les femmes de Dibatai furent soumises à un harcèlement extrême. Downs fut autorisé à retourner à la station le samedi 22 août, et il y resta avec sa femme, Tshiela et ses cinq enfants, et Jean Flett jusqu'à ce qu'ils soient tous secourus par une colonne de secours le mercredi 2 septembre, trois semaines jour pour jour après l'entrée des Mulélistes à Lusambo.

Le journal de Down relatant ces journées pénibles est reproduit en annexe. Il conclut ainsi son entrée du 2 septembre 1964 (« Jour de la libération ! ») :

Il était environ 17 heures quand nous sommes partis. Il n'y avait pas assez de place pour tous nos bagages, mais nous avons dû partir le lendemain en camion. Nous avons voyagé toute la nuit, nous nous sommes arrêtés dans une mission catholique à

mi-chemin de Luluabourg pour boire un café. Nous sommes arrivés à Luluabourg à 4 h 30 du matin.

Pendant le reste de l'année scolaire, Norman Downs rejoignit le corps professoral de l'École théologique unie de Ndesha, où il enseigna le français, et Jean Flett venait une fois par semaine aider à l'école des femmes. Tshiela et les enfants s'installèrent à Kananga, et nous nous rendîmes visite de temps en temps. Nous parlâmes assez souvent de la vie d'Ishaku et de sa mort. J'espérais que l'un d'eux, ou peut-être l'un des amis zaïrois d'Ishaku, mettrait ces choses par écrit. Le pasteur Kabeya en a effectivement consigné certaines en tshiluba dans sa préface au livret d'Ishaku sur l'indépendance, publié à titre posthume par l'APCM Press à Luebo. Cependant, il me semblait que l'histoire d'Ishaku devait être racontée un peu plus en détail, pour un public plus large si possible. C'est pourquoi, au cours des années qui ont suivi, j'ai cherché à recueillir des informations et à raconter l'histoire.

Le 20 août 1969, j'ai fait un voyage bref mais riche en événements à Lusambo avec l'inspecteur Basue Gaston et Paul Donaldson, un missionnaire presbytérien qui nous y a emmenés depuis Kananga dans son petit Piper Tripacer. Une grande partie des preuves recueillies à Dibatai ont été incluses dans le récit précédent, mais il ne faut pas en oublier une autre. Un prêtre catholique, le père Adrian, nous a gentiment accueillis à l'aéroport ce samedi après-midi et nous a conduits à Dibatai et retour. Lorsque je lui ai demandé s'il était à Lusambo lors des événements de 1964, il m'a répondu que non, mais que certaines des sœurs missionnaires qui avaient vécu ces jours-là étaient encore à Lusambo. Il a ajouté, cependant, qu'il avait presque l'impression de connaître le pasteur Ishaku, car les gens de Lusambo parlaient si souvent de lui. Il a déclaré que les visiteurs de la ville, catholiques et protestants, étaient emmenés voir sa tombe à Dibatai, et qu'il y avait toujours quelqu'un qui se souvenait d'une chose gentille qu'il avait faite ou d'un aspect secondaire de sa mort tragique.

Ce n'est qu'au cours de l'été suivant, en 1970, que j'ai entrepris pour la première fois d'écrire sérieusement l'histoire d'Ishaku. J'ai envoyé un brouillon des premières pages à M. James H.E. Wilson, qui a gracieusement révisé mon récit de la naissance d'Ishaku, corrigé quelques erreurs et complété quelques détails manquants. Lorsqu'il m'a renvoyé le manuscrit, il a conclu sa lettre d'accompagnement de la manière suivante :

Il peut vous intéresser de savoir que récemment, lorsque nous avons été réinstallés publiquement et officiellement à la gare de Lusambo (après l'affaire Simbuila), une reconnaissance a été accordée à Ishaku. D'abord (et avant) le gouverneur avait payé pour la reconstruction de la tombe d'Ishaku, et ensuite, lors de la réouverture officielle de la gare, un groupe de clairons de l'armée nationale a sonné le "Last Post" sur sa tombe.

Maintenant, je dois publier ceci.

Nous espérons que vous réussirez dans vos efforts pour écrire sur Ishaku. Son témoignage à son sujet était le suivant : « Par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis. »

Bien cordialement,

James H.E. Wilson

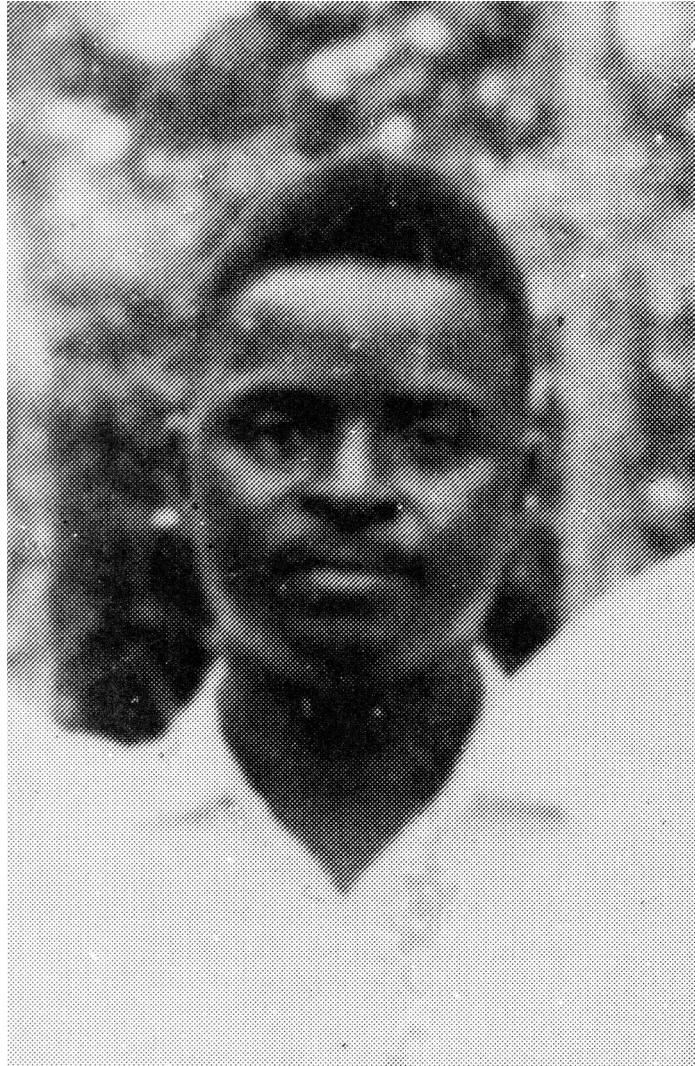
-Au Congo 1930-1970

En 1986, mon chemin croisa celui de Bill Washburn, tous deux de retour à Kananga pour de brèves périodes de service spécial. Je lui demandai alors de rédiger son récit du vol fatidique au-dessus de Lusambo, inclus plus haut dans ce chapitre. Ce récit conclut ainsi :

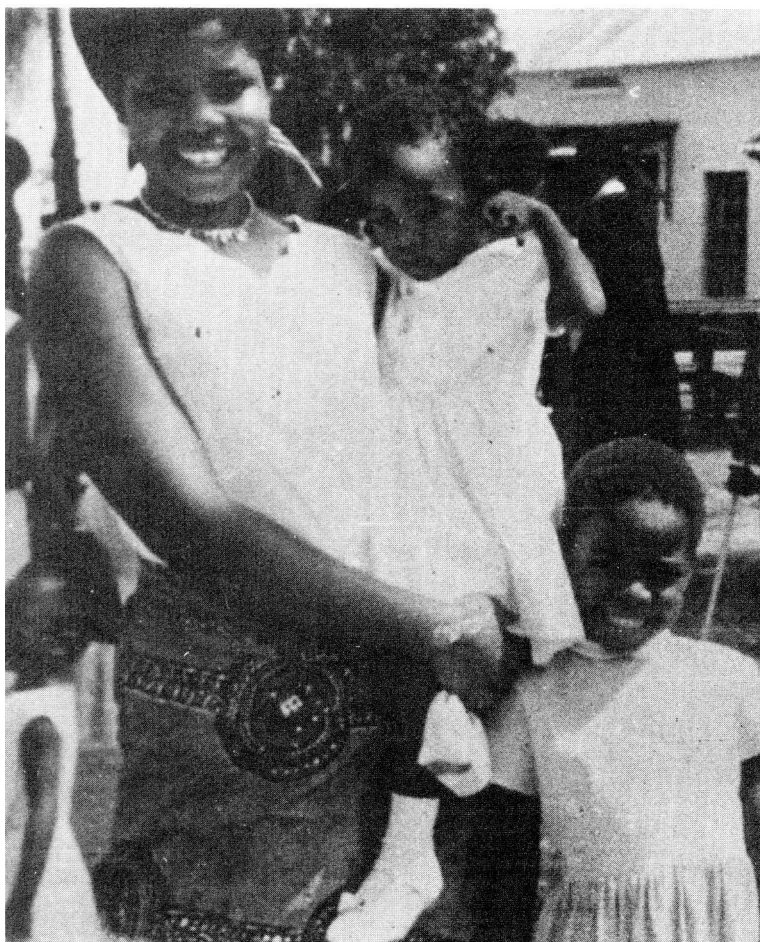
Quelques semaines plus tard, Tshiela a été amenée à mon bureau dans le camion militaire qui l'avait amenée de Lusambo à Kananga. Nous nous sommes assis ensemble sur le trottoir et avons pleuré comme des Africains.

C'était mon élève à l'École normale. C'était mon ami et mon collègue.

Je pleure encore.



Ishaku 1962



**Tshiela avec Kupa et Bokanda
Ndesha 1965**

Témoign

Il y a des hommes et des femmes qui, mourant, ne meurent pas. Ishaku est parmi eux.

La preuve en est que je n'ai pas réussi à effacer sa vie ni sa mort de ma mémoire. J'ai continué à chercher des informations sur lui à chaque fois que je suis retourné au Zaïre – en 1969, 1972 et 1986 – et par le biais de la correspondance entre et depuis ces visites. Plus de vingt-cinq ans après sa mort, je continue à réfléchir aux questions qui l'entourent.

Un éclairage important a été apporté sur ces questions, et certaines d'entre elles ont trouvé une réponse pour moi.

Il est clair, par exemple, qu'Ishaku est resté à Lusambo non pas parce qu'il n'avait pas pris conscience du danger ou qu'il n'avait pas envisagé de partir, mais parce qu'il avait pris la décision consciente de rester. Au début, il est resté parce que c'était là que se trouvait son travail et les personnes qu'il se sentait appelé à servir. Après que la plupart des gens eurent fui et que le travail était clairement impossible pour le moment, il est resté parce que fuir signifierait tourner le dos à des personnes auxquelles il tenait. Cela signifierait abandonner la seule mère qu'il ait jamais connue et un collègue qui était venu à Lusambo sur l'insistance d'Ishaku. Sa fidélité à l'appel de Dieu et aux personnes qui dépendaient de lui l'a maintenu à Lusambo.

Pourquoi a-t-il été tué ? Cette question peut être posée et répondue de plusieurs manières. Il est clair que le survol de l'avion de la mission presbytérienne, associé aux soupçons des rebelles selon lesquels les missionnaires Dibatai l'auraient appelé par radio, a précipité l'événement. Encore une fois, le fait qu'Ishaku se soit vu confier les clés de la grande maison de cette station missionnaire le liait à une institution qui, à son tour, était liée au colonialisme occidental que cette révolution était déterminée à détruire. Mais pourquoi l'ont-ils tué lui et non le « colonialiste » lui-même qui s'agenouillait à côté d'Ishaku ? Je pense que c'est parce que, du moins à cette époque, les dirigeants de la révolution ne voulaient pas donner aux puissances occidentales un prétexte pour intervenir directement. Bien que les rebelles aient déjà tué un missionnaire dans la région, Burleigh Law, à Wembo Nyama le 4 août, il n'existe

aucune preuve de violence généralisée contre les Blancs à cette époque. Le célèbre massacre d'otages blancs à Kisangani (Stanleyville) n'a pas eu lieu avant le 24 novembre, trois mois entiers après l'incident de Lusambo. Malgré quelques exceptions malheureuses, la politique générale des Simba en août semblait être de considérer les Blancs comme des pions dans leur jeu de pouvoir, de leur extorquer de l'argent et des informations, de déverser sur eux des hostilités refoulées depuis longtemps, mais de les maintenir en vie pour un effet de levier politique.

Certains ont suggéré que la mort d'Ishaku était le résultat d'une rancune personnelle à son égard, fondée sur la jalousie. Ce type de recours au prétexte de troubles civils est assez courant. Ou bien celui qui lui a tiré dessus était-il simplement ivre et irritable, ou sous l'effet de « chanvre » ? Peut-être sa mort était-elle un accident, un acte irrationnel, commis dans le feu d'une scène de foule, sans aucune bonne raison, tragique mais absurde.

Sa mort était certes tragique, mais elle n'était pas absurde. L'absurde est dénué de sens, et la mort d'Ishaku est pleine de sens, comme l'était sa vie.

Il est mort au milieu d'un des bouleversements convulsifs qui ont marqué la fin de l'ère coloniale en Afrique. Si les Simbas avaient tué peu de Blancs, ils avaient fait preuve d'une régularité tragique en exterminant tous les dirigeants zaïrois du système politique et social qu'ils avaient l'intention de détruire et de remplacer. Ils rêvaient d'une nouvelle nation courageuse dont les contours se dessineraient sur une page blanche. Ishaku a cherché à défendre un missionnaire blanc devant les Simbas ; cela l'a fait passer pour l'un de ceux qu'il fallait éliminer.

Ce qu'ils ne pouvaient pas savoir, c'était son engagement total en faveur de l'autodétermination de tous les peuples et donc de la fin de la domination de son peuple par des étrangers. Ils n'avaient pas vu ni pu apprécier la détermination obstinée avec laquelle, contre leur gré, il avait contourné les mentors missionnaires pour obtenir le soutien du gouvernement en faveur du système scolaire et pour créer une école secondaire. Il n'avait certes pas répudié les missionnaires en faisant cela. Il comptait sur d'autres missionnaires pour l'aider à réaliser son rêve, mais ce rêve était le sien. Il partageait avec les Simba la vision d'une nouvelle nation, fière de son héritage africain, vivant dans la dignité et la liberté.

La différence entre Ishaku et les Simba résidait cependant dans les moyens que chacun utilisait pour atteindre cet objectif. Ces moyens différaient au moins sur deux points : la façon dont chacun se comportait face à la violence et la façon dont chacun embrassait la culture.

Les Simbas, qui avaient vécu toute leur vie la violation oppressive des droits inhérente au système colonial, croyaient qu'il fallait répondre à la force par la force. Seul le sang d'une révolution pouvait provoquer une véritable renaissance. Ishaku, de son côté, ayant vécu toute sa vie la compassion désintéressée d'une femme écossaise, croyait au pouvoir rédempteur de l'amour. Il pensait que la réconciliation était meilleure que la vengeance, et que l'évolution était plus constructive que la révolution.

Les Simbas rejetaient autant que possible la culture occidentale afin d'affirmer la culture africaine. Pour eux, les deux étaient incompatibles et, pour tout Africain qui se respecte, le choix était clair. Ce choix se traduisait par leur tenue en peau de léopard (qui n'était pas uniforme), par leur mot de passe swahili, par leur recours aux pratiques traditionnelles pour assurer leur invulnérabilité. Ils utilisaient bien sûr les armes, les moyens de transport et la technologie occidentales lorsqu'ils pouvaient mettre la main dessus. Ils n'étaient pas irrationnels. Mais leur choix en faveur de la culture africaine et contre la culture occidentale était sans ambiguïté.

Ishaku, lui, croyait que toutes les cultures avaient des éléments bons et mauvais. Il était partisan de choisir le meilleur de chaque culture et de construire un monde meilleur à partir de ces éléments. Il a non seulement affirmé, mais incarné les meilleurs éléments de la culture africaine : par exemple, le respect des aînés, le sens de la solidarité avec le groupe et l'incarnation matérielle de l'amour et de l'attention. Il était fier de cette culture. Il a cependant observé que d'autres cultures comportaient des éléments positifs, et que ceux-ci coïncidaient souvent avec les meilleurs éléments de la culture africaine. Il ne pouvait pas affirmer sans ambiguïté l'existence d'une culture en particulier, mais il pouvait affirmer de manière sélective au moins les deux dans lesquelles il avait été élevé.

La loyauté, par exemple, est une qualité que Jean Flett lui a inculquée à la fois par le précepte et par l'exemple. C'est aussi une qualité innée en lui en raison de son héritage africain. Dans la culture des ancêtres d'Ishaku, les gens ne trahissent pas ceux à qui ils doivent la vie, pas plus qu'ils ne cessent de compter sur eux pour les soutenir. Les Africains ne sont pas non plus susceptibles de laisser un étranger faire du mal à l'intérieur de leur clôture. Dans ce cas, Ishaku était motivé et soutenu par une qualité hautement valorisée dans les deux mondes auxquels il appartenait. Parce qu'il a essayé d'être loyal envers ces deux mondes, lorsque les deux cultures se sont rencontrées de front dans une obscure ville fluviale, il a été écrasé.

Ce n'est pas sa loyauté envers l'une ou l'autre de ses cultures qui est la plus importante dans mon souvenir. C'est plutôt cette loyauté supérieure qui était à la fois son engagement le plus profond et le critère par lequel il décidait de ce qui était le mieux dans ses deux mondes. Il était avant tout fidèle à Dieu, qu'il connaissait le mieux en Jésus-Christ. C'est cette loyauté qui explique sa dévotion à l'Église, son dévouement au ministère pastoral, son amour de la Bible et son intérêt pour la littérature chrétienne. En outre, la décision d'Ishaku de suivre Jésus-Christ explique la manière dont il incarnait certaines valeurs auxquelles les Africains et les Occidentaux, à des degrés divers, se prononcent au moins en paroles : l'amour des gens et la patience envers eux ; la fidélité, l'honnêteté et la générosité ; le service désintéressé. Pour Ishaku, ce n'étaient pas seulement des paroles pieuses, mais un mode de vie.

Ce mode de vie n'a jamais été aussi évident que dans la manière dont il est mort. Ceux qui étaient les plus proches de lui croient qu'Ishaku est mort à la place d'un autre homme. Lorsque Kapitene m'a parlé de sa volonté d'aider les gens pris entre des factions hostiles, il a ajouté :

En mourant, il est mort pour les autres. Ils n'avaient aucune raison de le tuer. Ils cherchaient en réalité quelqu'un d'autre ; il est mort pour quelqu'un d'autre. Oui, il intercédait pour quelqu'un d'autre à ce moment-là... Ils voulaient tuer [M. Downs], mais Ishaku a dit : « Non, c'est un nouveau venu. Le propriétaire de ces choses n'est pas ici. Il est en vacances. C'est un nouveau venu ; il ne sait rien des choses que vous avez trouvées. »

Mais ils ont dit : « Non, nous voulons le tuer. »

Ishaku dit : « Non, si c'est comme ça... »

L'histoire de Kapitene se termine exactement comme celle de Tshiela : les Simbas ont dit à Ishaku que s'il les laissait tuer l'homme blanc, ils le laisseraient partir. Il a refusé de leur dire de tuer Downs, et ils lui ont tiré dessus.

Mais il y en a qui, en mourant, ne meurent pas.

Je ne peux pas savoir dans quelle mesure ni combien de temps Ishaku vivra dans la mémoire et dans la vie de ses enfants et des enfants de ses enfants, de ses pairs et collègues, ou de l'église pour laquelle il a consacré sa vie.

Une chose est sûre : j'ai connu un homme en Afrique.

Il me rappelle un homme de Galilée.

Appendice

Nos expériences à Lusambo — Août 1964 Journal des événements Par S. Norman Downs

[Les entrées du vendredi 24 juillet au dimanche 16 août sont incluses dans leur intégralité dans le texte du chapitre 6.]

Mardi 18 août

Au coucher du soleil, une camionnette arriva et on me demanda à nouveau où se trouvait le « transmetteur ». On me dit alors de monter à l'arrière, où se trouvaient un abbé catholique, un Congolais (civil) et trois ou quatre hommes armés. On me conduisit au « bar » qui servait de quartier général, dont le propriétaire, un métis bien connu, avait été tué le premier jour. Là, je trouvai tous les prêtres, frères et pères européens assis par terre et je pris place à côté d'eux. Bien qu'il y ait eu un certain nombre de Mulelistes, des « Simbas » comme ils s'appelaient eux-mêmes, ils ne semblaient pas du tout organisés. Les uns après les autres venaient nous regarder, nous faire la leçon, nous menacer ou simplement rester assis. Il était clair que la question brûlante était de savoir qui d'entre nous utilisait le « transmetteur ». On nous demanda à quelle « tribu » nous appartenions. Le haut-parleur jouait de la musique de danse africaine typique et quelques hommes dansaient sur la piste, sans avoir l'air particulièrement prêts à gagner la guerre.

Ils s'étaient vantés plus tôt qu'ils allaient prendre Luluabourg le 15 août. Ils allaient prendre Léopoldville et de là se diriger vers Bruxelles ! Le « Major », qui était d'un type plus instruit que la plupart des autres, et le seul avec qui j'aie trouvé une conversation intelligente, est venu et a parlé doucement, et vers 20 h 15, il a dit que nous pouvions rentrer à la maison. Flora et moi sommes allés chez Jean (Flett) au clair de lune pour lui dire que j'étais de retour sain et sauf.

Mercredi 19 août

L'après-midi, nous avons eu une autre visite du « major ». Il était toujours habillé plus militairement que ses subordonnés, qui, pour la plupart, portaient de bizarres coiffures ornées de peaux d'animaux et de feuilles et de palmes attachées à leurs autres vêtements. Voyant Flora entrer dans la maison sans les saluer, le « major » dit qu'elle n'avait sûrement pas peur d'eux ! Elle répondit qu'elle n'avait pas peur, en effet,

mais qu'elle avait des travaux ménagers à faire. « Quoi, » répondit-il, « vous n'avez pas de garçons pour faire le travail ? » Il devait savoir que tout le monde s'était enfui le premier jour ! J'ai mis des chaises devant la maison et nous nous sommes assis pendant peut-être une demi-heure. Nous avons même parlé des perspectives de l'école, mais ils ne semblaient pas avoir d'idées pratiques sur la façon dont une telle chose pourrait être mise en place sous leur régime. Puis ils sont partis tranquillement.

Jeudi 20 août

Après le thé, je divisai l'argent que nous avions et donnai la moitié à Flora pour qu'elle s'en occupe. Puis une petite voiture arriva et le porte-parole était très en colère, tira à plusieurs reprises dans nos pieds, appela Jean (Flett) à venir, nous accusa d'avoir transmis, puis me dit que je devais descendre au quartier général. Il appela « Simba » et arrivèrent deux jeunes d'une quinzaine d'années, armés de barres de fer. Ils devaient me conduire jusqu'à la ville, à deux milles de distance. Ils étaient très brutaux et injurieux, mais n'utilisèrent pas leurs armes. L'un d'eux me frappa d'un coup de poing sur l'œil. Je leur fis un sermon en chemin ! Je ne sais pas s'ils comprenaient bien, car notre seule langue commune était le français. A mi-chemin environ, nous rencontrâmes une voiture. Les occupants de celle-ci semblaient avoir d'autres idées et voulaient me ramener à la mission pour faire une autre recherche de « l'émetteur ». Je montai dedans et nous rencontrâmes bientôt la voiture d'origine. Ils voulaient que je sorte et que j'exécute leurs ordres initiaux. Les deux jeunes gens étaient là pour me faire courir, mais nous avions perdu un bon demi-mille et même eux commençaient à se fatiguer. Lorsque nous arrivâmes au quartier général, un homme plus âgé changea d'escorte et me dit que je devais me rendre à la prison, mais seulement au pas. Un seul jeune homme m'accompagna et je lui parlai de même. Il me dit que je trouverais des amis en prison, et ce fut le cas. Il y avait onze prêtres là-bas, dont l'un était si malade à cause des mauvais traitements qu'il dut partir presque immédiatement pour l'hôpital, et nous apprîmes plus tard qu'ils étaient pires que nous, étant obligés, entre autres choses, de se lever au milieu de la nuit et de danser pour amuser leurs ravisseurs. Aucune violence d'aucune sorte ne fut commise contre ceux d'entre nous qui étions en prison pendant les deux jours que nous y avons passés.

Vers 18 heures, on nous dit que nous pouvions aller chercher de la nourriture et de quoi dormir pour la nuit. Les « frères » n'étaient qu'à

quelques centaines de mètres et ils me dirent que je n'avais pas besoin d'apporter de la nourriture, car ils en auraient assez pour nous tous. Ils avaient encore leurs garçons qui apportèrent du café, du pain, du beurre, de la viande, des saucisses, des œufs et des fruits cette nuit-là et le lendemain. Le dernier matin, tous les garçons s'étaient enfuis. J'étais heureux d'avoir l'occasion de voir Flora et de la rassurer, car elle n'avait aucun moyen de savoir ce qui m'était arrivé. Cette fois, on me conduisit poliment à la mission en voiture. Le chauffeur fut très poli et lorsqu'il apprit qu'on avait « demandé » à Flora une grosse somme d'argent que je lui avais laissée, il décida de chercher l'homme responsable. Je me chargeai d'oreillers, de couvertures et d'une ou deux boîtes de conserve, mais au lieu de retourner directement à la prison, nous nous dirigâmes dans l'autre direction vers ce qu'on appelait la « barrière » ou le « barrage routier », à environ un kilomètre et demi sur la route de Lubefu. Là, l'homme soupçonné d'avoir réclamé l'argent a été arrêté et mis dans la voiture et nous avons fait demi-tour en direction de la ville. Lorsque nous sommes arrivés au quartier général, il a été expulsé et jeté à terre, où il a été brutalement frappé à coups de pied. Je me demande s'il a survécu au traitement qu'il a subi. Nous nous demandons s'il agissait pour le compte du groupe qui m'avait arrêté la première fois. C'était une affaire écoeurante.

Comme la lune était presque pleine, nous étions onze – trois pères, sept frères et moi – assis sur des chaises sous les manguiers de la cour de la prison jusqu'à tard dans la soirée. Puis nous sommes allés dans les locaux qui nous avaient été assignés, qui consistaient en un magasin de nourriture inutilisé, où il y avait suffisamment de place pour nous tous. Nous avons étalé notre literie et dormi aussi bien que les moustiques le permettaient.

Vendredi 21 août

Nous n'avions pas une idée très précise de la raison pour laquelle nous étions en prison. Lorsqu'ils nous ont appelés le mardi 18, ils avaient suggéré de nous mettre sous surveillance suffisamment longtemps pour s'assurer que nous n'étions en aucune façon responsables de l'appel des avions et des troupes gouvernementales. Il se peut qu'ils nous aient mis en prison pour cette raison. En tout cas, une fois sur place, nous n'étions pas pressés de partir avant d'avoir suffisamment de preuves. Nous avons attendu toute la matinée du vendredi et nous étions un peu troublés de voir qu'aucun avion ne venait. Cependant, dans l'après-midi, un avion est arrivé comme d'habitude.

Après que nous nous soyons couchés le soir – les « frères » avaient gentiment apporté de leur maison suffisamment de nourriture et de matelas pour nous tous – nous avons entendu l'appel menaçant de « Simba, Simba » et les voix se sont rapprochées de plus en plus. Notre porte était restée ouverte et nous avons passé un quart d'heure angoissés jusqu'à ce qu'il devienne clair que les « Simbas » s'intéressaient à quelques prisonniers dans une cellule près de la porte, les seuls autres détenus de la prison.

Samedi 22 août

Notre sommeil fut troublé vers la fin de la nuit par le bruit des véhicules qui traversaient le bac et claquaient sur les planches d'un pont voisin, puis passaient devant la prison par la route de Lubefu. On avait déjà entendu parler d'une bataille le long de la route de Luluabourg, et le ton de certains de nos visiteurs était moins confiant. Il était maintenant clair qu'il y avait effectivement eu une bataille et que les Mulélistes avaient subi une défaite. Nous étions heureux qu'ils n'aient pas fermé notre porte à clé, car au matin notre garde n'était plus en vue. Nous aurions pu sortir directement par la porte de la prison, mais nous n'avions aucun moyen de savoir ce qui pouvait se passer dehors. Il semble que les Mulélistes soient revenus avec le peu de moyens de transport qu'ils possédaient encore, afin de charger leur butin et de s'enfuir le plus vite possible en direction de Lubefu. Au cours des conversations, il fut décidé que les « pères » accompagneraient les « frères » chez eux, afin d'être tous ensemble. Les « sœurs » se trouvaient dans leur maison près de l'hôpital, où se trouvaient le docteur Carsi et les prêtres hospitalisés. Nous avons discuté pour savoir si nous, les trois missionnaires protestants, devions les rejoindre. Nous aurions dû être toutes ensemble, mais notre maison aurait été pillée plus tôt.

Vers 14 h 30, ils arrivèrent et nous dirent de partir. Une petite Volkswagen nous fit descendre. Le chauffeur fut surpris de voir l'air hagard de Flora en sortant et sembla me voir affalé à l'arrière de la voiture. Sans nouvelles depuis près de deux jours, elle avait craint le pire. Je pus bientôt la rassurer et, avant leur départ, le chauffeur et son escorte apprirent le pillage qui avait eu lieu en mon absence. Tout l'argent de Flora, une grande partie de mes vêtements et la radio avaient disparu. Le chauffeur avait reçu l'ordre de me restituer les 10 000 francs pris par le malheureux le jeudi. C'était la seule somme restituée par les « Simbas ».

Dimanche 23 août

Chaque dimanche, nous nous demandions si nous pourrions organiser

une petite réunion pour les quelques personnes restées sur place, mais les tirs semblaient pires le dimanche et nous n'arrivions jamais jusqu'au Hall.

Une chrétienne est revenue d'un village non loin de la route de Luluabourg et nous a dit que l'Armée nationale préparait une grande opération pour reprendre Lusambo et qu'elle commencerait mercredi. Quelque chose nous a fait penser qu'il y avait peut-être du vrai dans cette affirmation.

Du mardi 25 août au vendredi 28 août

L'attaque attendue eut lieu dans l'après-midi. A partir de ce moment-là, les tirs et les bombardements furent presque incessants. Nous ne comprenions pas ce qui se passait. Je dois expliquer que notre proposition de nous déplacer vers la ville n'eut aucun résultat, en partie parce qu'il n'y avait jamais de véhicule pour nous emmener. C'était probablement mieux ainsi, car nous avions le confort de nos propres maisons à Dibatai et tout ce dont nous avions besoin en matière de nourriture. De temps en temps, une balle sifflait près de nos maisons. Les tirs résonnaient contre les falaises en face. Les rebelles restants étaient la racaille, des Batetela locaux pour la plupart, qui profitaient de la situation pour se venger des Basonge et des Bena Kosh. Nous étions relativement seuls. Mukendi et Makelela réussirent à traverser la rivière, mais ils ne purent revenir régulièrement, car le bac était surveillé et chaque groupe de fuyards potentiels était la cible de tirs. Ce bac se trouve juste en dessous de la station de mission. Les rebelles les plus acharnés, dont beaucoup étaient venus du Maniema dans l'ancienne province du Kivu ou plus à l'est, et parlaient le swahili, étaient tous partis. Il était presque impossible de connaître la force des rebelles restés à Lusambo. Deux bombardiers sont arrivés un jour et nous avons appris qu'ils avaient bombardé le dernier bateau de l'Otraco (Compagnie nationale de transport fluvial) qui se trouvait au quai, à trois milles de chez nous, en aval du fleuve. Nous avons vu la fumée après le bombardement. Pendant deux nuits, nous avons regardé brûler la banlieue africaine de Lusambo, la soi-disant « ville ». Les tirs ont continué jour et nuit. Plusieurs fois, nous avons dû éteindre nos lumières, de peur qu'elles n'attirent des tirs. Environ trois jours se sont écoulés sans qu'aucun avion ne nous survole.

Samedi 29 août

Dans l'après-midi, l'avion APCM est passé au-dessus de nous et nous sommes sortis ouvertement pour nous montrer. Il n'y a eu que très peu de

tirs et il semblait que l'activité rebelle était en train de faiblir. Cependant, un peu plus tard, un gros camion a grondé sur la route principale, à environ un quart de mille de là où nous étions. Lorsqu'il a atteint la « ville », il y a eu de grandes acclamations et nous nous sommes demandés ce que cela signifiait pour nous. Les rebelles revenaient-ils en force ? Nous avions peur qu'ils ne mettent le feu à la mission comme ils l'avaient fait dans d'autres régions.

Dimanche 30 août

Nous avons eu un certain nombre de visiteurs armés. L'un d'eux était assez méchant. Ils avaient trouvé un « Simba » mort près de notre puits et m'ont accusé de l'avoir tué ! Une fois encore, et pour la dernière fois, ils nous ont accusés d'avoir un émetteur. (L'armée a traversé le Sankuru en canoë. Nous n'en avons été informés qu'après notre libération.)

Lundi 31 août

Un jeune « Simba » solitaire nous a appelés dans l'après-midi. Il nous a annoncé qu'ils étaient 1 500 à Lusambo. Le « Président » allait venir et aurait besoin d'une moustiquaire et de literie. Il est finalement reparti avec 100 francs, et rien pour le « Président », qui de toute façon ne viendrait jamais. Pendant plusieurs jours, nous avons emballé nos affaires essentielles dans des valises et des sacs de voyage que nous avons enterrés ou cachés à divers endroits. Nous avons une vieille radio dont Ishaku s'était servi. (Les catholiques ont été transportés de l'autre côté du Sankuru et logés dans leur mission de Saint-Trudon, à environ 13 kilomètres de là. Nous ne l'avons appris que plus tard.) Aucun autre camion n'est venu.

Mardi 1er septembre

Une journée tranquille, à part les tirs habituels. Une femme a dit elle avait été escortée jusqu'à sa maison par un soldat de l'armée.

Mercredi 2 septembre

JOUR DE LA LIBÉRATION ! Nous avons entendu à la radio de Léopoldville que l'armée avait repris Lusambo et que les missionnaires catholiques étaient envoyés à Luluabourg et à Léopoldville pour y être soignés.

A 10 heures du matin, deux gros hélicoptères sont arrivés et ont survolé Lusambo. Nous pensions qu'ils allaient peut-être éliminer les catholiques. Nous les avons entendus partir vers 11h30 et avons estimé que s'ils avaient l'intention de revenir nous chercher, ils pourraient arriver entre 15h et 16h.

Nous avions déjà récupéré nos bagages. Nous étions tout disposés à tout laisser derrière nous si seulement Tshiela et les enfants, ainsi que la sœur de Tshiela et ses enfants, pouvaient trouver une place dans l'hélicoptère. Mais ce ne fut pas du tout par hélicoptère.

Un homme que nous avions vu auparavant arriva vers 12 h 50. Il était un peu ivre et armé seulement d'une machette. Il embêtait Jean et les femmes dans sa maison, alors, entendant des voix, je l'accompagnai. Il fallut un certain tact pour le faire partir. Il semblait penser que j'étais "docteur", mais en apprenant que j'étais un maître d'école, il parut content et m'appela "père". Il partit finalement en chantant en otetela "Tshiombe" quelque chose, "Lumumba" quelque chose, et en terminant par le cri de guerre "Mai, Mulele !" Je pense qu'il a dû s'embrouiller un peu.

A peine était-il parti qu'une fusillade terrible éclata et semblait se rapprocher de plus en plus. Elle était si proche que nous avons eu peur pour Jean. Flora et moi étions allongées sous notre lit et avons entendu les balles siffler. L'une d'elles est entrée par la fenêtre de la chambre. Nous pensions que nos derniers instants étaient arrivés, mais cela n'avait aucun sens, alors nous avons simplement prié. Puis j'ai entendu mon nom, "Norman", appelé sur la véranda d'une voix familière. J'ai ouvert la porte et j'ai trouvé Jim Wilson avec une patrouille d'hommes de l'Armée nationale. Ce fut un moment merveilleux.

Nous rassemblâmes nos affaires et fermâmes la maison en remettant les clefs à l'adjudant responsable. Nous nous rendîmes chez Jean où chacun rassemblait ses quelques affaires. Nous dûmes les porter à la main, traverser le terrain de football jusqu'à la route principale où nous attendait un vieux camion, le seul véhicule encore en état de rouler du côté de Lusambo. Nous y rencontrâmes M. Beyne de la Croix-Rouge et le Dr Karamustakis de l'Organisation mondiale de la santé, qui faisaient également partie du groupe venu de Luluabourg à notre secours.

Nous grimpâmes dans le camion et nous fîmes lentement notre chemin à travers la « ville », les troupes tirant tout le long du chemin. C'était un spectacle désolé, avec des maisons détruites et incendiées. Plus près de la ville, nous passâmes devant plusieurs cadavres non enterrés. Nous restâmes un moment dans l'une des rares maisons restantes appartenant à un commerçant. Puis on nous conduisit au bac et nous fîmes la traversée jusqu'à la Cotton Company, dont l'armée avait fait son quartier général. Il y avait une Land Rover et une camionnette. Deux commerçants de Lusambo nous rejoignirent, le convoi avec les catholiques étant parti tôt le

matin. Il était environ 17 heures quand nous partîmes. Il n'y avait pas de place pour tous nos bagages, mais nous les emmenâmes le lendemain dans un camion. Nous voyagâmes toute la nuit, nous arrêtant dans une mission catholique à mi-chemin de Luluabourg pour boire un café. Nous arrivâmes à Luluabourg à 16 h 30 le jeudi.

Jeudi 3 septembre

Le chef de l'opération civile de l'ONU à Luluabourg, M. Blom, envoya des télégrammes, et la bonne nouvelle fut transmise par l'ambassade britannique à Léopoldville au ministère des Affaires étrangères, et parvint ainsi à nos familles le soir même.

Discours prononcé par M. S. Norman Downs lors de la cérémonie commémorative d'Ishaku Jean Ndesha, le 13 septembre 1964

Nous sommes réunis aujourd'hui, chers frères, pour nous souvenir devant Dieu de ce qu'Il a accompli dans la vie de notre frère bien-aimé, Ishaku Jean.

D'autres l'ont connu depuis son enfance ; moi, je ne le connais que depuis quelques années. En 1962, j'ai eu l'occasion de le rencontrer et d'approfondir le peu de connaissances que j'avais déjà de lui. Je profitais des vacances scolaires pour revenir à Luluabourg après une absence d'un an et huit mois. La veille de mon départ, John est venu de Lusambo me voir et nous avons passé une journée ensemble à l'hôtel. Le lendemain, il m'a accompagné à l'aérodrome. Il avait apporté avec lui une liasse de documents sur le travail des églises et des écoles du district. Je me suis rendu compte que j'étais en compagnie d'un homme fidèle et d'un vrai serviteur de Dieu. Notre conversation a porté sur les besoins des chrétiens et de leurs familles, et l'accent a été mis sur les besoins spirituels. Il ne parlait pas de lui-même ; il voulait seulement des conseils et des encouragements. John n'était pas « désobéissant à la vision céleste », une vision de la croissance spirituelle des églises par la bénédiction de Dieu.

Il laissa la grâce de Dieu agir dans sa vie. Il disait : « Par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis. » À Lusambo, j'ai pu voir cette grâce à l'œuvre, reproduisant chez notre frère quelque chose du caractère de son Sauveur. Il souffrit beaucoup d'opposition de la part de certains de ses frères africains qui le jalouaient, mais il essaya de les gagner en faisant preuve d'humilité et de douceur. Je ne l'ai jamais vu perdre son sang-froid. Néanmoins, une fois convaincu d'être sur la bonne voie, rien ne pouvait le détourner.

Le dimanche 16 août, nous ne pûmes nous réunir dans la salle à cause de la présence des Mulélistes et de la bataille qui se déroulait. Dans l'après-midi, on nous accusa encore d'avoir appelé les avions qui survolaient de temps en temps le pays. On nous accusa de faire de la politique et Ishaku d'être du côté des Blancs. Nous mentirions sur notre travail missionnaire. Nous étions amis des Américains et, comme eux, nous étions là pour de mauvaises raisons. Ils m'appelèrent et me dirent que je devais mourir. Ils nous mirent à genoux, John et moi. Ils nous frappèrent, puis ils tirèrent sur John, qui tomba mort. Après m'avoir menacé à nouveau, ils me laissèrent partir.

Respectueux et soumis devant ses bourreaux, Jean rayonna jusqu'au bout de la grâce de Dieu. Ce fut un départ triomphal. La perte de la terre fut le gain du ciel. Le lendemain matin, nous l'enterrames en pleurant intérieurement car il ne nous était pas permis de montrer aucun signe extérieur de chagrin. Mais pourquoi pleurer ? Pour lui, c'était la gloire et la fin du combat.

Il aurait souhaité que ceux qui l'ont mis à mort puissent connaître son Sauveur comme leur Sauveur. Seul un chrétien pouvait mourir ainsi. Prions pour ceux d'entre eux qui sont encore en vie (car plusieurs sont déjà morts) et suivons aussi l'exemple d'Ishaku John qui fut fidèle jusqu'à la mort. Laissons la grâce de Dieu agir dans nos vies afin que le Christ soit magnifié en nous soit par la vie soit par la mort.

Remarques

1. Benoit Verhaegen, *Rebellions au Congo*, Tome I (Bruxelles: Centre de Recherche et d'Information Socio-Politiques, 1966), p. 135.
2. Ma description de cet engagement est basée sur une lettre personnelle datée du 15 mai 1973, adressée par M. Lundula, directeur de l'hôpital général de Dimbelenge, au professeur Yemba Kekumba, qui enseignait alors à la Faculté de théologie protestante de Kisangani. M. Lundula rapporte que Musungu Mwana est à cinquante-deux kilomètres de Lusambo et à cinquante-cinq kilomètres de Dimbelenge. La bataille a commencé vers 10 heures du matin et a duré jusqu'à 18 heures. Les soldats de l'ANC ont capturé sept camions aux Mulelistes et en ont tué environ trois cents (estimation approximative). Les Mulelistes étaient armés de lances à pointe métallique et de piques en bois ; les soldats avaient des fusils et des grenades et étaient renforcés par un avion. M. Lundula déclare : « J'ai eu cette information de Tshibwabwa Mbuyi, qui était à l'époque aide-soignant au dispensaire de Tshilolo à dix kilomètres du champ de bataille. Tshibwabwa était parmi ceux qui accompagnaient le prêtre de la mission de Katende pour enterrer les corps abandonnés sur le champ de bataille. Ce n'était pas un enterrement au sens strict du terme ; ils devaient simplement recouvrir les corps de terre car ils étaient très nombreux. » (Traduit de l'otetela en français par le professeur Yemba et du français en anglais par l'auteur.)
3. Les sources de ces informations sur la naissance et la petite enfance d'Ishaku comprennent des conversations avec Jean Flett, Tshiela Naomi (la veuve d'Ishaku), James HE Wilson et Nancy Wilson ainsi qu'une lettre de M. Wilson datée du 11 août 1978.
4. Préface de Paul Kabeya dans Jean Ishaku, *Budikokeshi bua Muena Kilisto mu Buloba Buandi*, (Luebo : Imprimerie J. Leighton Wilson, 1965), p. 5.
5. Ibid., pp. 5-6.
6. Les informations suivantes proviennent de notes prises lors de ma conversation avec Kirk Morrison à son domicile de Chester, en Virginie, le 25 juillet 1970.
7. Lettre personnelle d'Ishaku à M. et Mme Lamar Williamson datée du 19 juin 1961.
8. Ibid.
9. Extrait des remarques de Downs lors du service commémoratif de Ndesha pour Ishaku.

- 10.** Jean Ishaku, Budikokeshi bua Muena Kilisto mu Buloba Buandi, (Luebo : Imprimerie J. Leighton Wilson, 1965), p. 10.
- 11.** Ce récit a été préparé dans le mois qui a suivi les événements rapportés pour être utilisé dans les Églises des Frères en Grande-Bretagne qui soutiennent la Mission Westcott. Il m'a été communiqué par l'auteur pour que je l'utilise dans la rédaction *d'Ishaku* . **12.** Accompagné par Ishaku, selon Jean Flett.
- 13.** Selon Jean Flett, elle, Mme Downs et Ishaku ont accompagné Norman Downs lors de ce voyage à l'aérodrome.
- 14.** "Nous" incluons Norman et Flora Downs, Jean Flett, Ishaku et Muamba (Andre), le garçon de maison des Moyes, selon Miss Flett.
- 15.** Jean Flett a ajouté cette information dans les marges du manuscrit que je lui ai envoyé en 1972. Concernant Musungu Mwana, voir page 14.
- 16.** Entretien avec Mukendi Cornelius à Mbujimayi le 21 août 1969. **17.** Note de Jean Flett en marge du manuscrit.
- 18.** Purement imaginaire comme elle apparaît ici, cette scène reflète le rapport de Norman Downs d'une visite au quartier général de Simba le mardi suivant, le 18 août. Voir l'annexe, première entrée.
- 19.** Entretien à Kinshasa, le 25 août 1969.
- 20.** La permission d'enterrer ce corps a été donnée par le Dr Carsi selon Downs, par les Mulelists selon Tshiela. Les deux ont raison selon Jean Flett : « Deux Mulelists habillés en léopard accompagnaient le Dr Carsi qui est venu avec eux pour livrer notre courrier. »
- 21.** Un petit groupe de Frères, basé à Mbujimayi et en désaccord avec les dirigeants missionnaires depuis un certain temps, avait cherché à s'emparer du nom et des biens de Westcott. Ce palabre était à son paroxysme lorsque je visitai Dibatai en 1969. J'ai été frappé par le respect et l'affection dont faisaient preuve les personnes des deux côtés de ce conflit envers Ishaku.